La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIe siècles)

JEAN-PIERRE SODINI

INTRODUCTION

Dresser l'inventaire de l'apport de l'archéologie à la compréhension de la civilisation byzantine durant le demi-siècle qui a vu la création puis le développement de Dumbarton Oaks est difficile, non parce que les résultats sont maigres (leur abondance même accroît au contraire notre tâche), mais dans la mesure où les acquis actuels et les résultats du futur dépendent étroitement des buts, des méthodes et moyens que cette discipline s'est donnés et s'assignera pour l'avenir.

L'archéologie protobyzantine a longtemps souffert de trois tares, heureusement dissipées. La première vient d'une confusion sur son champ. Ce dernier ne peut être identifié à celui de l'histoire de l'art et il ne peut être réduit non plus à son préalable matériel et vulgaire, marchepied qui permettrait d'accéder au Beau selon l'âme byzantine. La deuxième est le rapport avec les historiens. Ceux-ci lui ont naguère réclamé du matériel, essentiellement de l'architecture et des monnaies, et l'ont conçue comme chargée de fournir l'illustration ou le décor. L'archéologue est en fait un historien qui doit interpréter, si possible en équipe, les faits qu'il a collectés. La troisième vient du rapport avec les autres archéologies, essentiellement la "classique." L'archéologue byzantiniste a souvent été le compagnon discret de son camarade classique. Il a parfois été appelé trop tard, après décapage, fouille (et parfois suppression avec ou sans relevé), des vestiges dont il a dû assurer une publication peu coûteuse, généralement le chapitre sur la décadence et la fin du site, "le site après le site" en quelque sorte (l'essence de ce dernier étant identifié à sa période la plus glorieuse, *a priori* non byzantine). Un quatrième obstacle est encore venu se dresser sur ses recherches, l'accueil sur le territoire de ses fouilles (la période est trop récente pour ne pas être l'enjeu de préoccupations idéologiques). Il convient d'y ajouter, pour les missions opérant à l'étranger, le caractère limité des campagnes (quelques mois par an, d'où l'absence de suivi dans le traitement des données, à la différence des archéologues qui fouillent dans leur propre pays) et, il y a encore une à deux décennies, la rareté de laboratoires consacrés à l'archéologie dans les pays où se déroulaient les fouilles (à un moment où les analyses faisaient d'énormes progrès). Certes ces maux, pris un à un, ne sont pas propres à l'archéologie byzantine. Leur combinaison l'est et explique en partie le retard de cette archéologie. Pourtant, l'archéologue byzantin peut s'estimer heureux et promis à un bel avenir tant est riche la

moisson des données qu'il a engrangées pour la connaissance de la civilisation byzantine.

Je suivrai un plan simple, distinguant structure et culture matérielle. Dans le premier secteur, il faut commencer par ce qui permet de maintenir la frontière de l'empire ou de protéger les villes, soit les murailles. Il faut ensuite évoquer les villes et les villages, l'habitat, celui des vivants et des morts. Naturellement, pour l'époque étudiée, l'église est inévitable, en tant que groupement fonctionnel ou liturgique, mais aussi, au même titre que toutes les constructions, comme utilisatrice de matériaux divers. L'archéologie sous-marine, navale, doit être aussi envisagée. La culture matérielle, dont l'étude a beaucoup progressé, constitue un pôle de développement important de notre discipline: céramique, verre, métaux, mais aussi restes organiques. La conclusion devra souligner les axes qui paraissent riches, soit dans les territoires, soit dans les méthodes (soit en combinant les deux).

A. Les structures

I. La défense du territoire et des habitats

Le demi-siècle écoulé a beaucoup apporté sur la conception d'ensemble qu'ont eu les empereurs protobyzantins de la défense du territoire et sur la nature de cette défense qu'il faut se garder d'imaginer comme des "lignes Maginot." La paix protobyzantine s'inscrit entre deux mouvements de fortifications, celui qui commence dans la seconde moitié du IIIe s. et culmine à la Tétrarchie et sous Constantin (250–330) et celui qu'amorce Anastase, qui se développe sous Justinien et connaît un sursaut désespéré sous les règnes d'Héraclius et de Constant II.

Nous mettrons l'accent sur la seconde phase de ce mouvement et laisserons de côté la Gaule et l'Italie,[1] où les fortifications du Bas-Empire, nombreuses, ne concernent pas l'Empire Byzantin. Mentionnons toutefois Ravenne dont les fortifications, datées maintenant de la première moitié du Ve s., accompagnent, à l'abandon de Milan, le passage de Ravenne du rang de garnison et de ville de la flotte à celui de capitale de la *Pars Occidentis*.[2] La défense du *limes* a été, dans le dernier demi-siècle, de mieux en mieux étudiée.

a. Afrique du Nord et Libye

En Afrique du Nord et en Libye, où les Vandales avaient pu s'installer, le territoire était mal défendu et la seule muraille théodosienne de Carthage, partiellement découverte lors des fouilles récentes,[3] n'avait pu les arrêter. Justinien, contrairement aux théo-

[1] N. Christie et A. Rushworth, "Urban Fortification and Defensive Strategy in Fifth and Sixth Century Italy: The Case of Terracina," *Journal of Roman Archaeology* 1 (1988), 73–88. Certaines de leurs remarques concernant la surestimation par Procope des travaux de Justinien, notamment en Syrie, me paraissent exagérées. Cf. aussi N. Christie et T. S. Brown, "Was there a Byzantine Model of Settlement in Italy?" *MélRome, Moyen Age, Temps Modernes* 101 (1989), 377–99 et N. Christie, "The Archaeology of Byzantine Italy: A Synthesis of Current Research," *Journal of Mediterranean Archaeology* 2 (1989), 249–93.

[2] N. Christie et S. Gibson, "The City Walls of Ravenna," *PBSR* 66 (1988), 156–97.

[3] J. Humphrey, "Vandal and Byzantine Carthage," dans *New Light on Ancient Carthage,* éd. par J. G. Pedley (Ann Arbor, Mich., 1980), 85–120, et H. R. Hurst et S. P. Roskams, *Excavations at Carthage: The British Mission, I, 1, The Avenue du Président Habib Bourguiba, Salambô: The Site and Finds other than Pottery* (Sheffield,

ries de Ch. Diehl[4] longtemps prévalentes, n'a pas implanté de lignes de défense continue contre les Maures du Sud, mais, comme l'a établi l'enquête récente de D. Pringle,[5] un réseau hiérarchisé de forteresses avec des missions diverses. Les postes avancés donnent l'alerte aux garnisons disposées en retrait. La défense n'est pas linéaire; elle s'opère en profondeur sur toute une zone. La typologie des fortifications a été précisée, même si beaucoup reste à faire par des fouilles plus sérieuses. L'oeuvre de Justinien a été exécutée principalement par le patrice Solomon, dont le nom est associé à de nombreuses fortifications.[6]

b. Mer Noire. Limes danubien et Balkans. Grèce

Les recherches des archéologues russes ont bien mis en évidence la politique de défense mise au point dès Constance II et Théodose I, et poursuivie par Justinien, reposant sur de petites garnisons de troupes byzantines et la mise en place d'un écran dense de barbares fédérés (Abasges et Apsiles).[7] Les Balkans offrent toute une série de travaux militaires qui ont été fouillés et étudiés dans les dernières années, notamment en raison de l'aménagement du Danube. C'est ainsi qu'il y a eu des fouilles roumaines à Silistra, Sucidava, Sacidava, Dinogetia, Histria, Tropaeum Trajani; polonaises à Novae; allemandes à Iatrus;[8] yougoslaves aux Portes de Fer.[9] Les murailles des villes situées en deçà du *limes* ont été aussi considérablement étudiées. Citons Philippopolis (Plovdiv), Serdica (Sofia), Mesemvria (Nessebar), Abrittus (Razgrad), Hissar. M. Biernacka-

1984), chap. 7, 55–81; cf. aussi C. M. Wells, "Carthage, the Late Roman Defences," *Roman Frontier Studies 1979* (Oxford, 1980), 999–1004.

[4] Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine. Histoire de la colonisation byzantine en Afrique (533–709)* (Paris, 1896).

[5] D. Pringle, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest* (Londres, 1981); excellent compte-rendu de N. Duval, "L'état actuel des recherches sur les fortifications de Justinien en Afrique," *CorsiRav* 30 (1983), 149–204.

[6] J. Durliat, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine* (Rome, 1981). Cf. les remarques de N. Duval cité note précédente.

[7] M. Kazanski, "Contribution à l'histoire de la défense de la frontière pontique au Bas-Empire," *TM* 11 (1991), 487–526; sur la conception de cette politique par Théodose I, C. Zuckermann, "The Early Byzantine Strongholds in Eastern Pontus," ibid., 527–53.

[8] *Iatrus-Krivina, spätantike Befestigung und frühmittelalterliche Siedlung an der unteren Donau,* I-IV (Berlin, 1979–91). Cette publication, riche dans son exhaustivité, pose néanmoins quelques problèmes liés à la datation des niveaux. Cf. les mises en garde de V. Bierbrauer, "Iatrus-Krivina. Ein spätantikes Kastell an der unteren Donau," *Germania* 64 (1986), 441–64, et de M. Mackensen (fondées sur la date de la *Late C Ware* qui contredit celle proposée par les archéologues pour leur niveau C et leur destruction), "Zur Datierung mediterraner Sigillata aus der spätantike Befestigung Iatrus an der unteren Donau," *Germania* 69 (1991), 79–96. Y ajouter B. Döhle, "Zur spätrömischen Militärarchitektur: Das Limeskastell Iatrus (Moesia Secunda)," *Archeologia* 40 (1989), 41–54 qui traite essentiellement des principia. Voir aussi la publication des anciennes fouilles de Sadovec, S. Uenze, *Die spätantiken Befestigungen von Sadovec* (Munich, 1992).

[9] V. Kondić, "Fortifications protobyzantines dans la région des portes de Fer," *Villes et Peuplement dans l'Illyricum protobyzantin* (Rome, 1984), 131–61; la littérature est abondante sur les fortifications du Djerdap: le mieux est de renvoyer aux *Cahiers des Portes de Fer* publiés à Belgrade; ont paru I (1980), II (1984), III (1986), IV (1987). Je remercie B. Bavant d'avoir mis ces fascicules à ma disposition. On peut aussi y ajouter M. Tomović, "Les tours fortifiées de la Basse Antiquité sur le limes des Portes de Fer," *ArchIug* 24 (1987), 97–100. Sur le territoire des Alpes orientales, deux livres, selon lui, présentent une étude particulière pour l'étude des fortifications de l'antiquité tardive dans une zone-clef pour le pouvoir protobyzantin: S. Ciglenecki, *Höhenbefestigungen aus der Zeit vom 3. bis 6. Jh. im Ostalpenraum* (Ljubliana, 1987), et V. Bierbrauer, *Invillino-Ibligo im Friaul* I (Munich, 1987).

Lubanska[10] a tenté de présenter un bilan des recherches faites dans ces régions en soulignant l'apport des fouilles récentes. Les phases de fortifications correspondent aux deux que nous avons définies plus haut: deuxième moitié du IIIe s.–années 70 du IVe s. où un grand nombre de sites sont réparés ou construits, surtout par Dioclétien qui a une vision d'ensemble de la défense du territoire; fin du Ve s.–550, avec les travaux d'Anastase (Tomis) et de Justinien (à Serdica, Germania, Naïssus, Pautalia, Dolno Cerovo, Trajanopolis, Plotinipolis, Augusta Trajana, Hadrianopolis, Plotinopolis, Bononia, Ratiaria, Oescus, Novae, Durostorum; mur barrant la Thrace). Sans cesse de nouvelles fouilles comme à Dyadovo[11] en Bulgarie ou à Kostolać (Viminiacum,[12] Yougoslavie) confirment l'importance des travaux défensifs entrepris sous Justinien. Peu de travaux au-delà de cette date. Constantin II (578–582) répare les murs de Serdica. A Caričin Grad (*Justiniana Prima*), des *principia* du VIe s. ont sans doute été découverts[13] (Fig. 1).

Les nouvelles recherches entreprises en Albanie sur le site de Ballshi (Byllis) ont permis de mieux connaître cette forteresse datée par des inscriptions de Justinien et érigée par les soins de Viktorinos, qui n'est autre que le reconstructeur de la forteresse de l'Isthme de Corinthe. D. Feissel[14] a pu montrer par l'étude des inscriptions que ce "Vauban byzantin" a en fait élevé les forteresses des Mésiens et des Scythes, d'Illyrie et de Thrace, suivant la nomenclature géographique du *De Aedificiis* de Procope, et qu'il a assumé en fait "la responsabilité des fortifications pour l'ensemble des provinces balkaniques." Thessalonique offre un cas à part. Un peu comme à Ravenne, la fortification du site, remontant certes à l'époque hellénistique et partiellement reprise dans la seconde moitié du IIIe s., est entièrement revue lorsque la ville succède à Sirmium comme capitale de l'Illyricum.[15] D'autres forteresses, notamment en Thrace grecque, comme Didymoteichos, sont en cours d'étude.[16]

c. Syrie, Palestine et Transjordanie

En Syrie et en Transjordanie, les frontières naturelles étaient, au Nord, l'Euphrate qu'il fallait protéger de la Perse devenue menaçante avec l'apparition de la dynastie sassanide et, au Sud-Est, la zone steppique qui en Transjordanie et en Arabie séparait

[10] M. Biernacka-Lubanska, *The Roman and Early-Byzantine Fortifications of Lower Moesia and Northern Thrace* (Wroclaw, 1982). Une étude plus poussée de l'occupation des sites du limes danubien a été présentée par P. V. Šuvalov, *Les processus ethniques et culturels sur le territoire entre le Dniestr et le Danube au milieu du premier millénaire de n. è.* (en russe, résumé de thèse, Leningrad, 1989), dont les résultats ont été repris par l'auteur dans un récent article, "Le nord-est de la péninsule balkanique durant l'antiquité tardive (les aspects sociaux et démographiques de l'histoire politique)," *Iz istorii Vizantii i vizantinovedinija* (Leningrad, 1991), 39–46 (textes qui m'ont été obligeamment traduits par A. Bortoli-Kazanski).

[11] J. G. de Boer, "An Early Byzantine Fortress on the Tell of Dyadovo," *Talanta* 20–21 (1988–89), 7–15.

[12] M. Popović, "Svetinja, Contribution to the Study of the Early Byzantine Viminiacum," *Starinar,* n.s. 38 (1987), 1–37; G. Milošević, "Architecture paléobyzantine de Svetinja à Kostolac," *Starinar,* n.s. 38 (1987), 39–58.

[13] B. Bavant et M. Spieser, *Caričin Grad,* II (Rome, 1989), 123–60: l'analyse de B. Bavant constitue une mise au point excellente sur l'évolution des principia depuis les débuts de l'Empire Romain.

[14] D. Feissel, "L'architecte Viktôrinos et les fortifications de Justinien dans les provinces balkaniques," *BAntFr* (1988), 136–46.

[15] M. Vickers, "The Late Roman Walls of Thessalonica," *Roman Frontier Studies* (Londres, 1969), 249–55; J.-M. Spieser, *Thessalonique et ses monuments du IVe au VIe s.* (Paris, 1984), 25–80.

[16] Ch. Bakirtzis pencherait maintenant pour une date protobyzantine de l'état initial de la fortification: "Western Thrace in the Early Christian and Byzantine Periods: Results of Archaeological Research and the Prospects, 1973–1987," *ByzF* 14 (1989), 51.

les zones sédentarisées du désert habité par les nomades.[17] Là encore, Dioclétien fit oeuvre décisive dans le Nord comme dans le Sud. La *strata Diocletiana* doubla la *via Nova Trajana* en Palmyrène par toute une série de fortins.

Depuis Poidebard, la recherche a fait de gros progrès grâce aux prospections et fouilles anglaises et américaines menées à partir de la Jordanie. Il est apparu que Justinien avait traité différemment le Nord et le Sud. La défense de ce dernier fut confiée aux Ghassanides et les forteresses érigées par Dioclétien comme Qasr Bshir (293–305) ou même el-Lejjun (construite vers 300) sont abandonnées, l'une avant la fin du Ve s., l'autre, un camp de légion exceptionnellement bien conservé (Fig. 2), vers 530.[18] D'anciens forts comme Kastron Mefaa (Umm er-Rasas),[19] Khirbet Samra,[20] Udruh[21] ou encore Umm el-Jemal[22] deviennent d'opulentes cités, débordant largement de l'enceinte du *quadriburgium* initial. Seuls quelques points forts comme Qasr el Hallabat sont reconstruits en 529. L'abandon du *limes* a dû entraîner un amoindrissement de la sécurité et, dans la zone frontalière, des menaces ponctuelles sur la prospérité de la région, encore que les anciennes garnisons paraissent non seulement populeuses, mais riches. Pour Justinien (comme pour Anastase?) le danger ne venait pas du Sud mais du Nord. Il envoie dans cette région deux architectes *(mechanopoioi)*, Isidore le Jeune et Jean ainsi que le raconte Procope et dont témoignent des inscriptions de Chalkis et de Cyrrhus. De plus, les techniques de construction utilisées à Qasr Ibn Wardan, à Resafa, Dara, Sura, etc. sont celles des légions protobyzantines.[23] Les récentes monographies sur les murailles d'Halabiyye-Zenobia[24] et Resafa-Sergiopolis,[25] les fouilles de Dibsi Faraj,[26]

[17] B. Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (Oxford, 1990).

[18] Voir notamment D. L. Kennedy, *Archaeological Explorations on the Roman Frontier in North-East Jordan* (BAR International Series 134) (Oxford, 1982); S. Gregory et D. Kennedy, *Sir Aurel Stein's Limes Report* (BAR International Series 272) (Oxford, 1985) qui traite à la fois du limes irakien et jordanien; *The Defence of the Roman and Byzantine East,* éd. par P. Freeman et D. Kennedy (BAR International Series 297) (Oxford, 1986); cf. aussi S. Th. Parker, "The Roman Limes in Jordan," *Studies in the History and Archaeology of Jordan* III, éd. par R. Hadidi (Amman, 1987), 151–64. Une synthèse provisoire de ces études a été publiée par S. Th. Parker, *Romans and Saracens: A History of the Arabian Frontier* (Winona Lake, Ind., 1986), ainsi qu'un bilan des campagnes 1980–85: S. Th. Parker, *The Roman Frontier in Central Jordan: Interim Report on the Limes Arabicus Project* (BAR International Series 340) (Oxford, 1987). Depuis ont paru chaque année des rapports détaillés: cf. en dernier lieu, S. Th. Parker, "The Limes Arabicus Project. The 1989 Campaign," *AAJord* 34 (1990), 357–76.

[19] La bibliographie principale concernant ce site est donnée jusqu'à l'année 1988 dans M. Piccirillo, *Madaba, le chiese e i mosaici* (Milan-Turin, 1989), 269–308; cf. depuis, M. Piccirillo, "Umm er-Rasas–Kastron Mefaa. Quarta Campagna 1989," *Liber Annuus* 39 (1989), 266–68; Ch. Bonnet, J. Bujard, et M.-A. Haldimann, "Fouilles de la mission archéologique suisse (Fondation M. van Berchem) à Umm er-Rasas et Umm el-Walid," *AAJord* 32 (1988), 101–13.

[20] Cf. la notice synthétique de J. Humbert dans *Archaeology of Jordan,* II, *Field Reports, Surveys & Sites,* ed. D. Homès-Frereriq et J. B. Hennessy (*Akkadica,* Suppl. 7) (Louvain, 1989), 554–57.

[21] Ibid., 576–80.

[22] Ibid., 590–97; B. De Vries, "The Umm el-Jimal Project, 1972–1977," *BASOR* 244 (1981), 53–72; idem, "The Umm el-Jimal Project, 1972–1977," *AAJord* 26 (1982), 97–116.

[23] F. W. Deichmann, "Westliche Bautechnik im römischen und rhomäischen Osten" (rééd. de l'article paru dans *RM* 86 [1979], 473–527), dans *Rom, Ravenna, Konstantinopel, Naher Osten* (Wiesbaden, 1982), 712–66; Th. Ulbert, "Villes et fortifications de l'Euphrate à l'époque paléo-chrétienne," dans *Archéologie et Histoire de la Syrie,* II, ed. J.-M. Dentzer et W. Orthmann (Sarrebruck, 1989), 283–96; sur les citernes de Resafa, témoin important de ces techniques, W. Brinker, "Zur Wasserversorgung von Resafa-Sergiupolis," *Damaszener Mitteilungen* 5 (1991), 119–68.

[24] J. Lauffray, *Halabiyya-Zenobia,* I (Paris, 1983). Y ajouter les *addenda* parus dans J. Lauffray, *Halabiyya-Zenobia,* II (Paris, 1991), 15–26.

[25] W. Karnapp, *Die Stadtmauer von Resafa in Syrien* (Berlin, 1976).

[26] R. P. Harper, "Excavations at Dibsi Faraj, Northern Syria," *DOP* 29 (1975), 319–38.

celles de Thannouris montrent que Procope n'a en rien exagéré ou déformé les travaux entrepris. Les ressemblances entre la porte Nord d'Halabiyye et une porte de Chalkis relevée par J.-P. Fourdrin confirment largement les données textuelles et épigraphiques.[27]

Il reste à mieux connaître les fortifications anatoliennes, au moins pour l'époque protobyzantine, ainsi que celles de Constantinople où les récents travaux de restauration n'ont pas été associés à l'effort de recherche archéologique qui aurait permis de renouveler nos connaissances figées depuis plus de cinquante ans.[28]

Toutefois, ces enquêtes, dispersées, ont, surtout grâce au hasard des découvertes, permis de vérifier l'ampleur de la politique de défense menée par Justinien, que le *De Aedificiis* permettait d'entrevoir, mais que des historiens, insistant sur l'esprit courtisan de l'ouvrage, mettaient en doute. L'oeuvre de Solomon, Victorinus, Isidore le Jeune et Jean permet d'apprécier à quel point l'effort fut grand et méthodique, directement placé sous l'autorité impériale.

II. Urbanisme et habitat

a. La ville

1. Plans et voirie. Les fouilles ont bien mis en valeur depuis un demi-siècle l'existence d'un urbanisme protobyzantin exigeant, alors que le préjugé des classiques le niait en le limitant à une occupation de "squatter," qui se produit certes, mais lors du déclin de toute vie urbaine dans la zone égéenne à la fin du VIe s. ou, dans certains sites proche-orientaux, vers le milieu du VIIe s. (Apamée, si la datation est correcte). Là encore, les fouilles ont montré à quel point les sources écrites étaient dans le vrai. La voie à portique qui est introduite au début de l'Empire est la norme en Syro-Palestine et en Asie Mineure.[29] Les colonnades de l'Arcadiané d'Ephèse ou du *Cardo Maximus* d'Apamée sont entretenues, ornées de monuments (tétrastyles comme à Ptolémais). A Apamée, les trottoirs sont refaits en 469 après le tremblement de terre de 458 et plus tard à nouveau après ceux de 526 et 528. A Césarée de Palestine des voies à colonnades sont construites dans la seconde moitié du VIe s. et au début du VIIe s., notamment le *Cardo* II.[30] Il en va de même à Beth-Shan-Scythopolis[31] (Fig. 3), ainsi qu'à Jérusalem, où le *Cardo* est

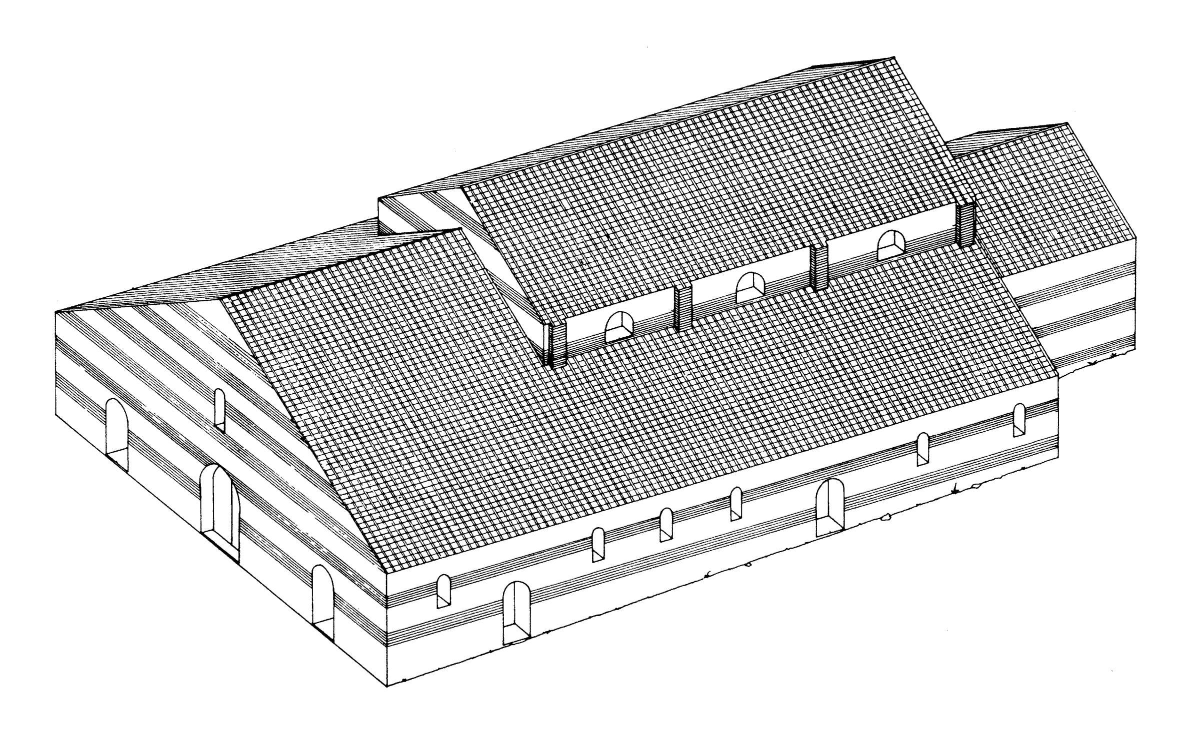
[27] Article à paraître dans *TM* 12.

[28] Signalons toutefois les études d'A. W. Lawrence, "A Skeletal History of Byzantine Fortification," *BSA* 78 (1983), 171–227, et de C. Foss et D. Winfield, *Byzantine Fortifications, An Introduction* (Pretoria, 1986), qui envisagent l'ensemble de la période byzantine. Cf. aussi *Armies and Frontiers in Roman and Byzantine Anatolia, Proceedings of a Colloquium held at University College, Swansea, in April 1989,* éd. par S. Mitchell (BAR International Series 156) (Oxford, 1983). Signalons aussi les travaux de C. Foss sur Nicée et Kutahya dont il faut souhaiter la poursuite.

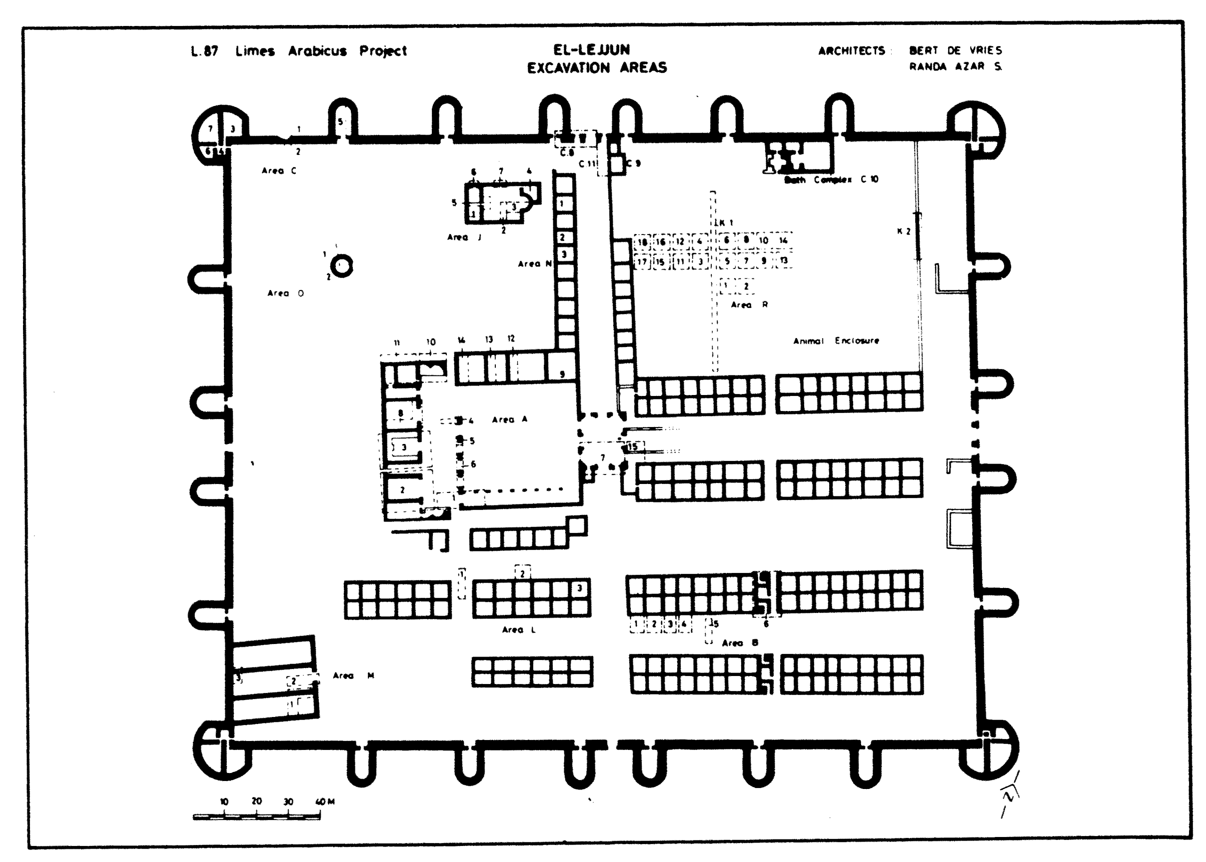
[29] Les arcades apparaissent à cette époque sur l'un des côtés de la voie sacrée à Didymes: P. Schneider, "Die heilige Strasse II," *Antike Welt* (1991) (Sondernummer Branchidai-Didyma), 64.

[30] R. L. Vann, "Byzantine Street Construction at Caesarea Maritima," dans *City, Town and Countryside in the Early Byzantine Era,* éd. par R. L. Hohlfelder (New York, 1982), 165–81. K. G. Holum (communication orale, janv. 1992) se demande toutefois si la portion de colonnade découverte devant le "Archives Building," sur laquelle repose jusqu'à maintenant l'étude des colonnades de rue à Césarée, ne serait pas une sorte d'auvent monumental limité à ce monument. L'extension des fouilles permettra de résoudre ce problème. L'absence de colonnades à Césarée serait étonnante.

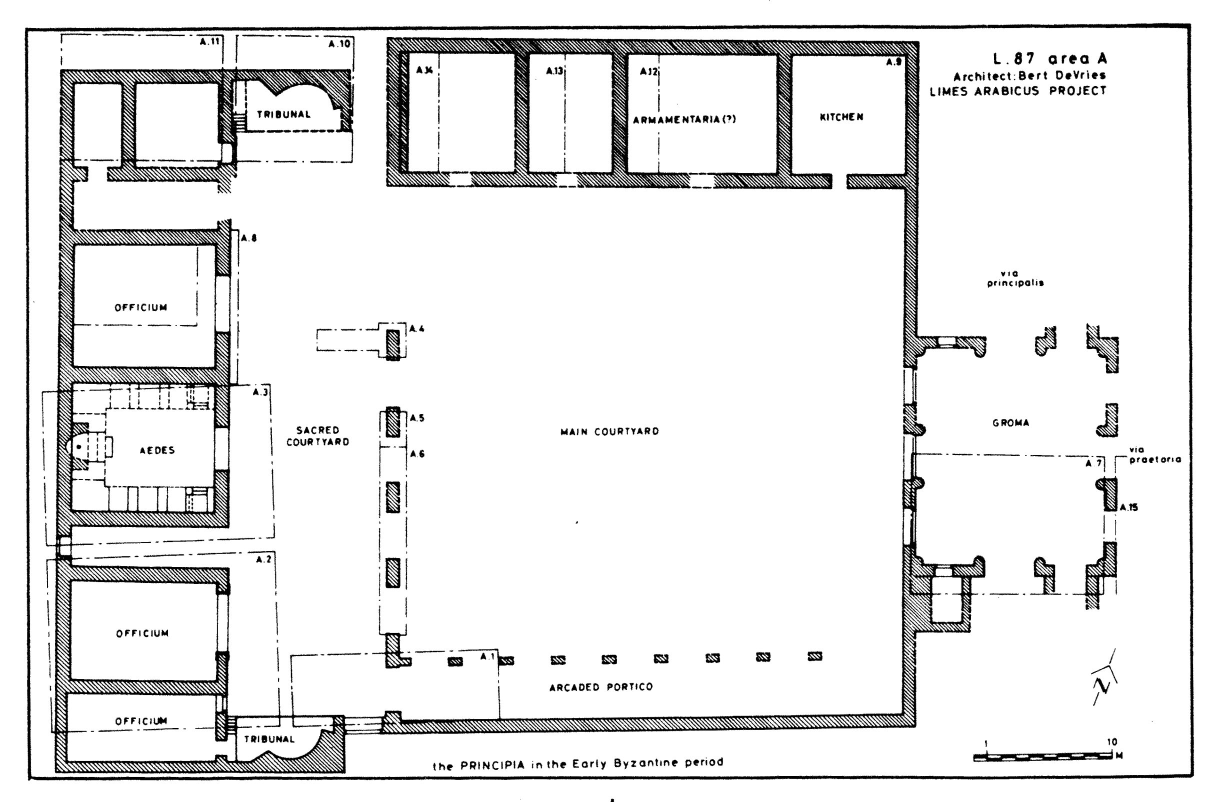
[31] En attendant les publications de Y. Tsafrir et de ses collaborateurs sur l'urbanisme de Beth-Shan, on trouvera dans *Excavations and Surveys in Israel* 6 (1987–88), 7–45; 7–8 (1988–89), 15–22; 9 (1989–90),



1 Caričin Grad, *principia* (d'après Bavant-Spieser, *Caričin Grad,* II, pl. VIII)

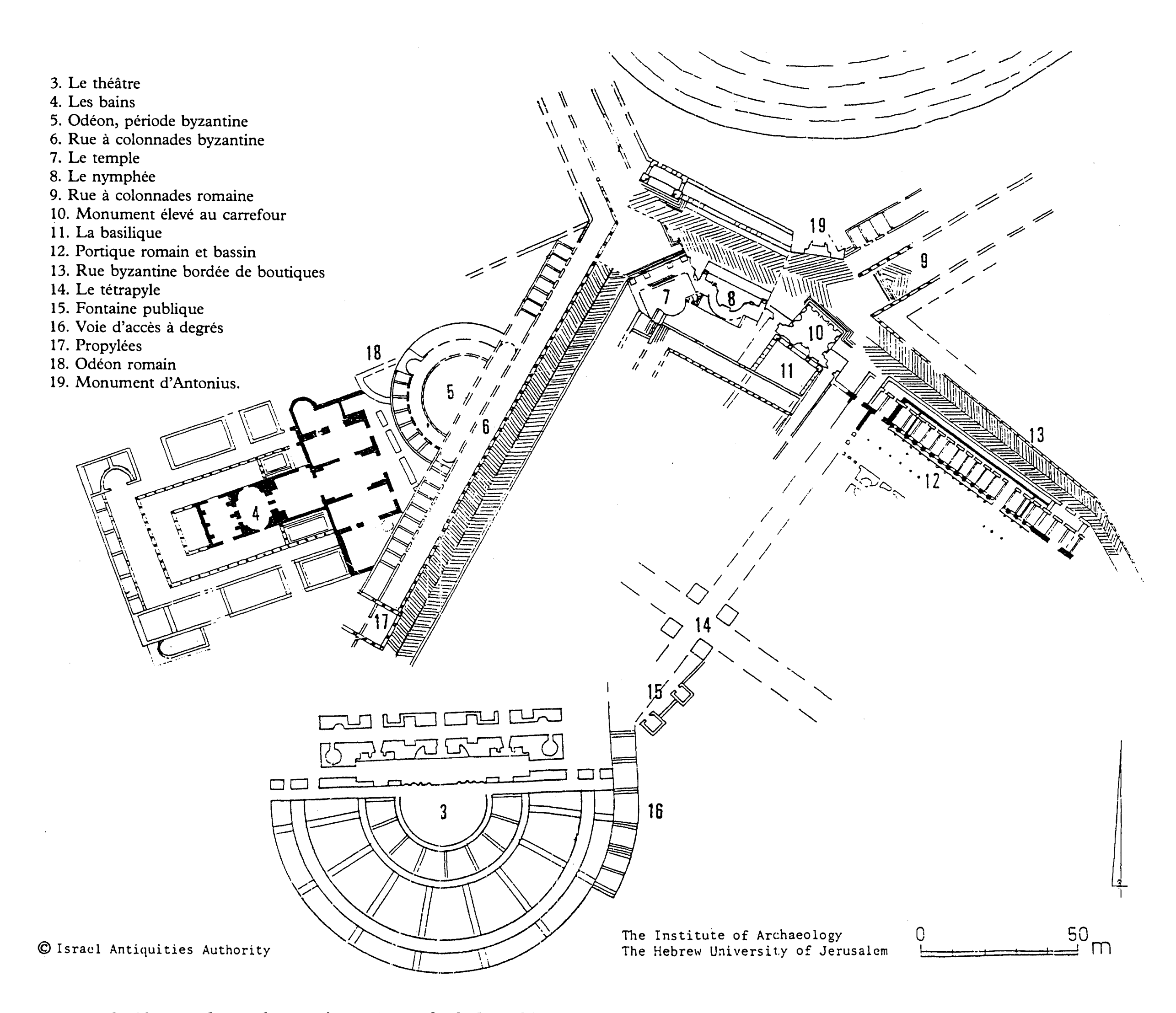


a

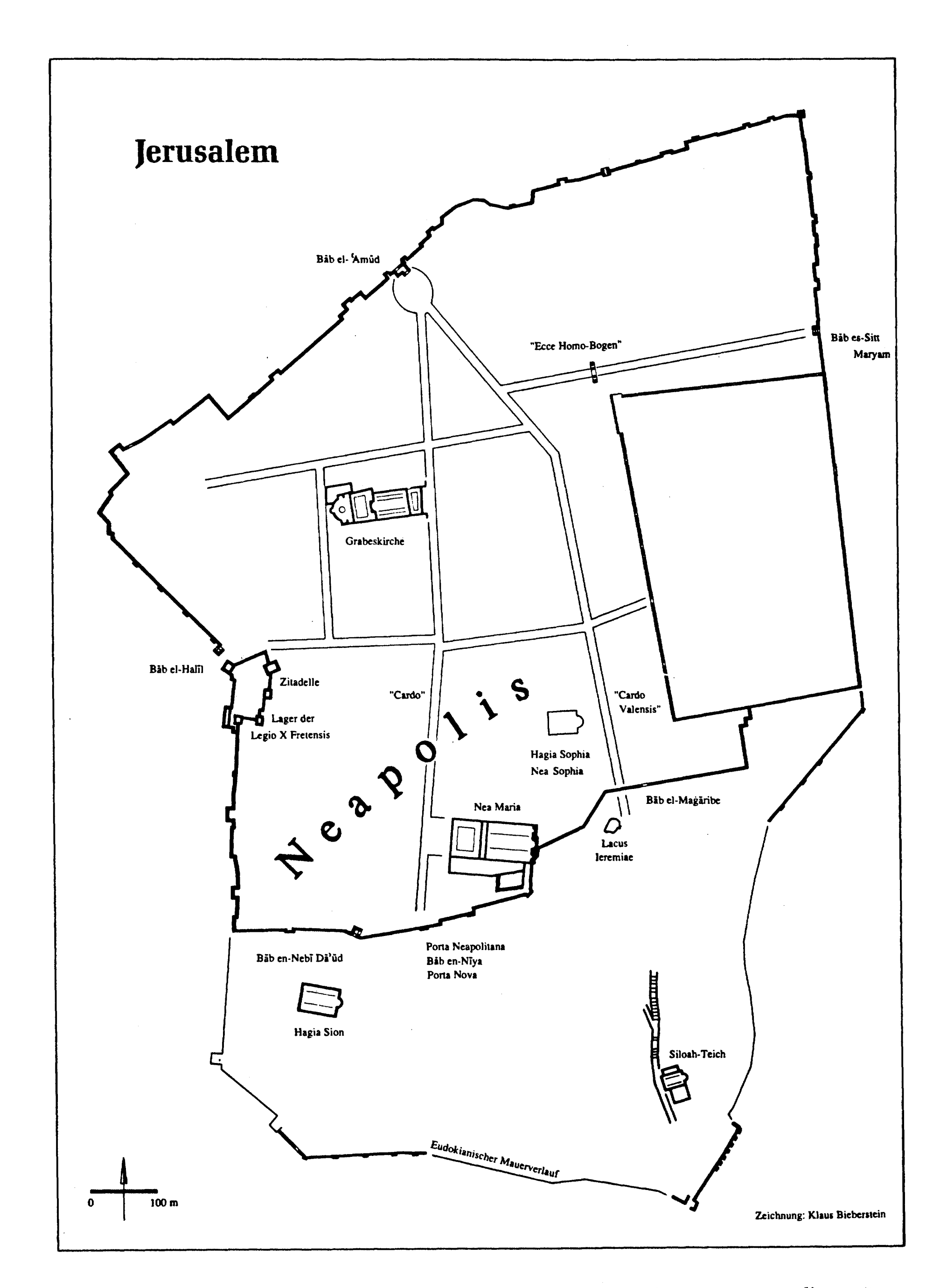


b

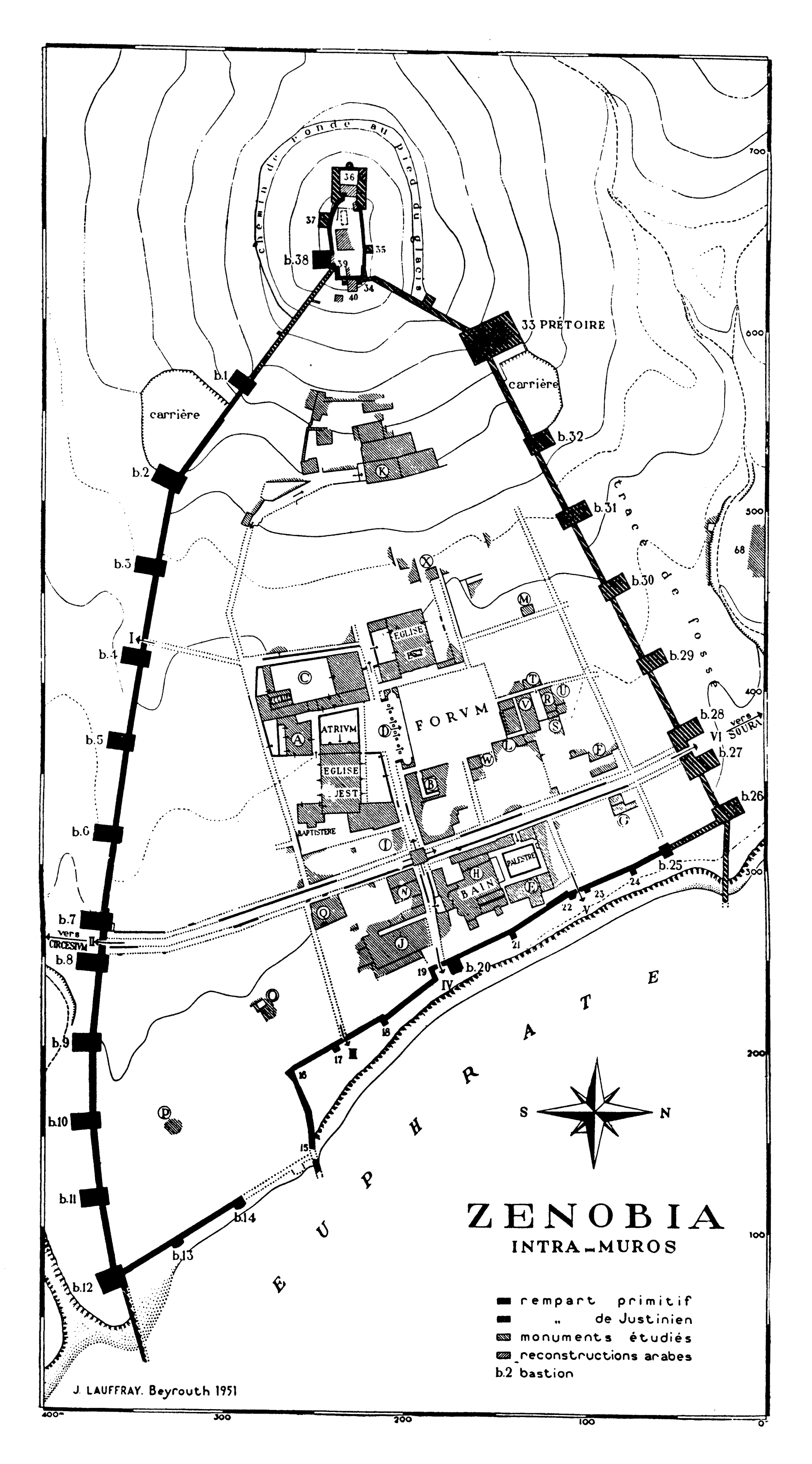
2 (a) Plan du camp d'el-Lejjun à l'époque protobyzantine (env. 363–502) (d'après Parker, "Limes Arabicus," 360, fig. 2); (b) Plan des *principia* de ce camp (ibid., fig. 3)



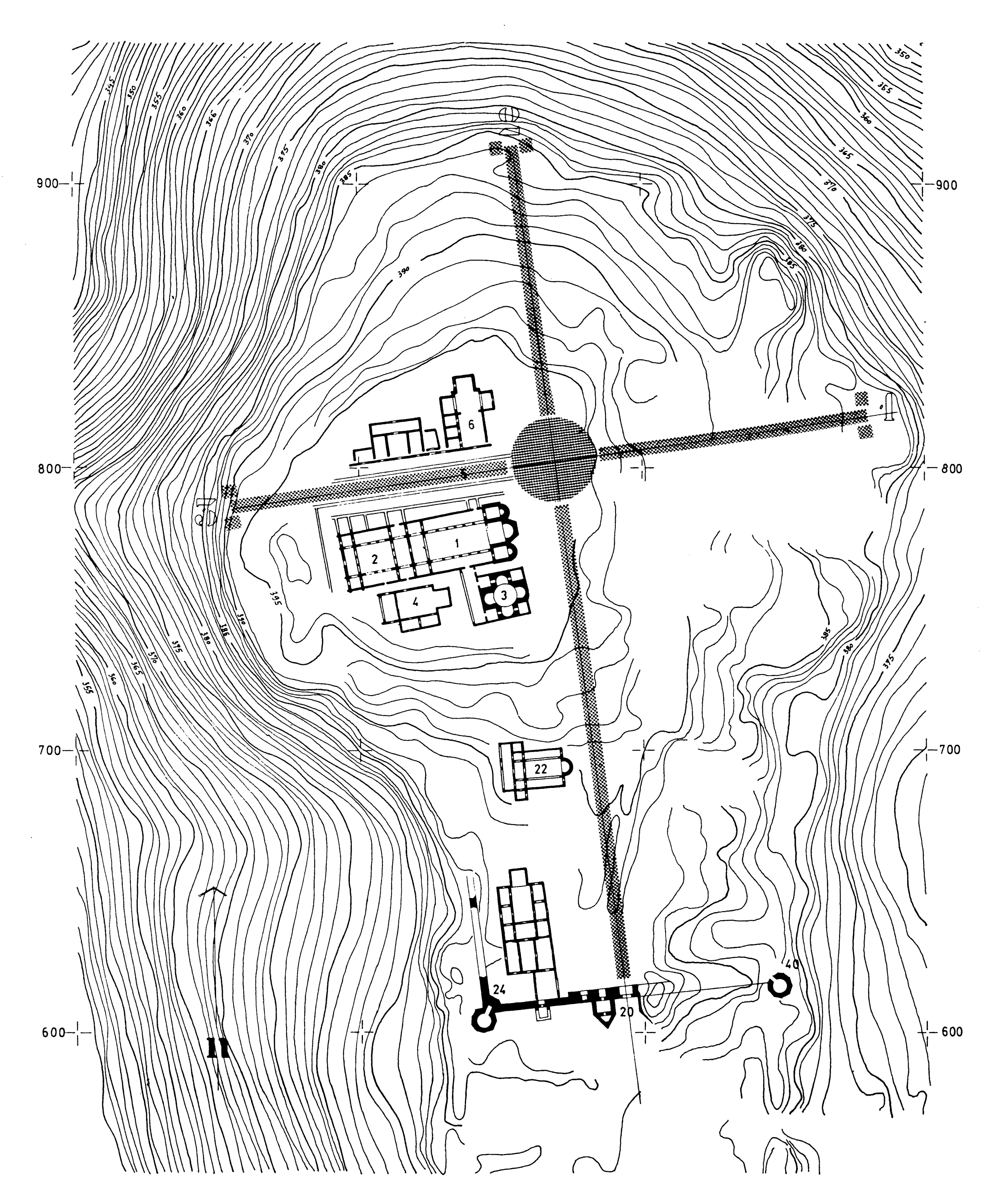
3 Beth-Shan, plan schématique (*Monde de la Bible,* 66 [1990], 20)



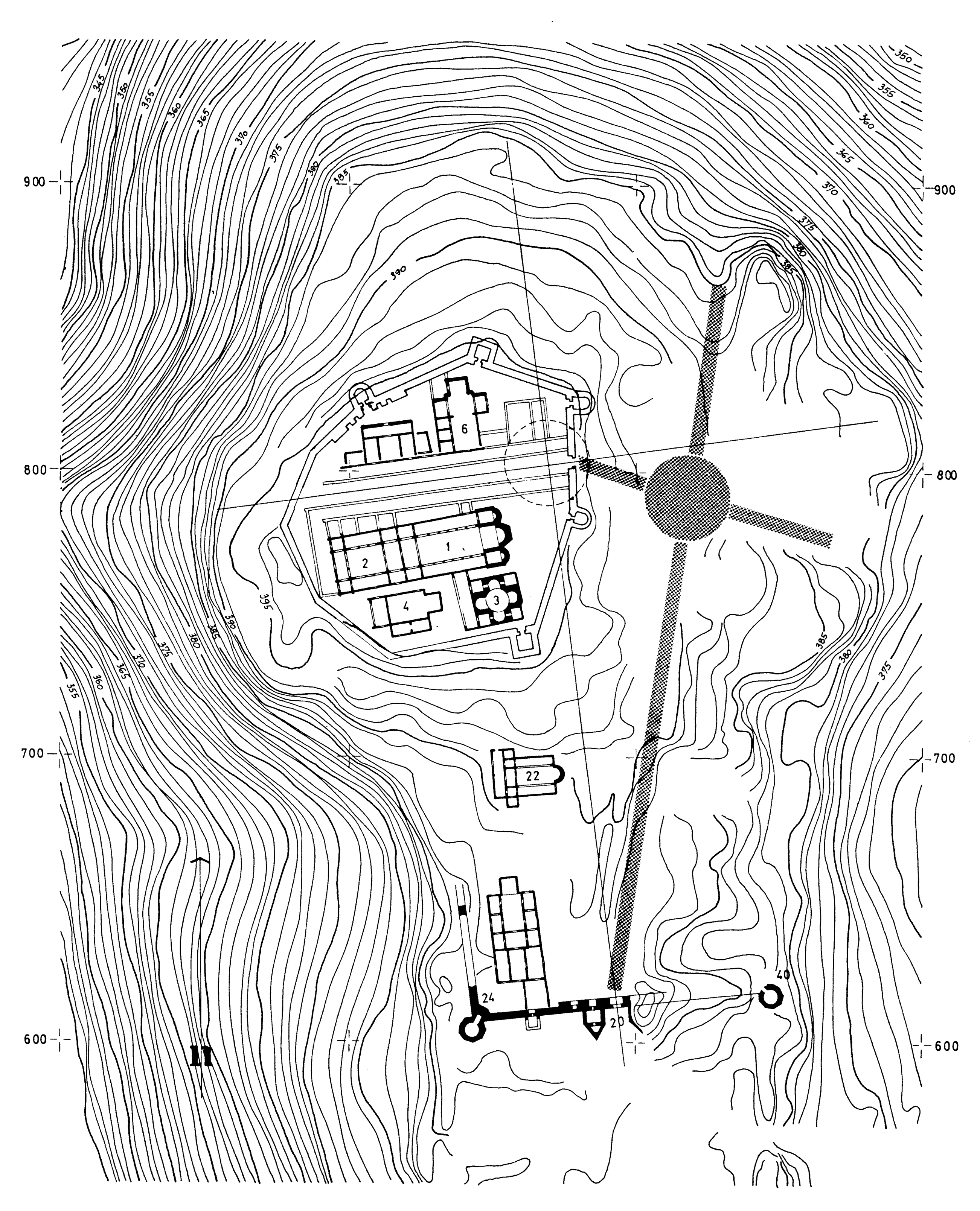
4 Jérusalem à l'époque byzantine (d'après Bieberstein, "Die Porta Neapolitana," 111, fig. 1)



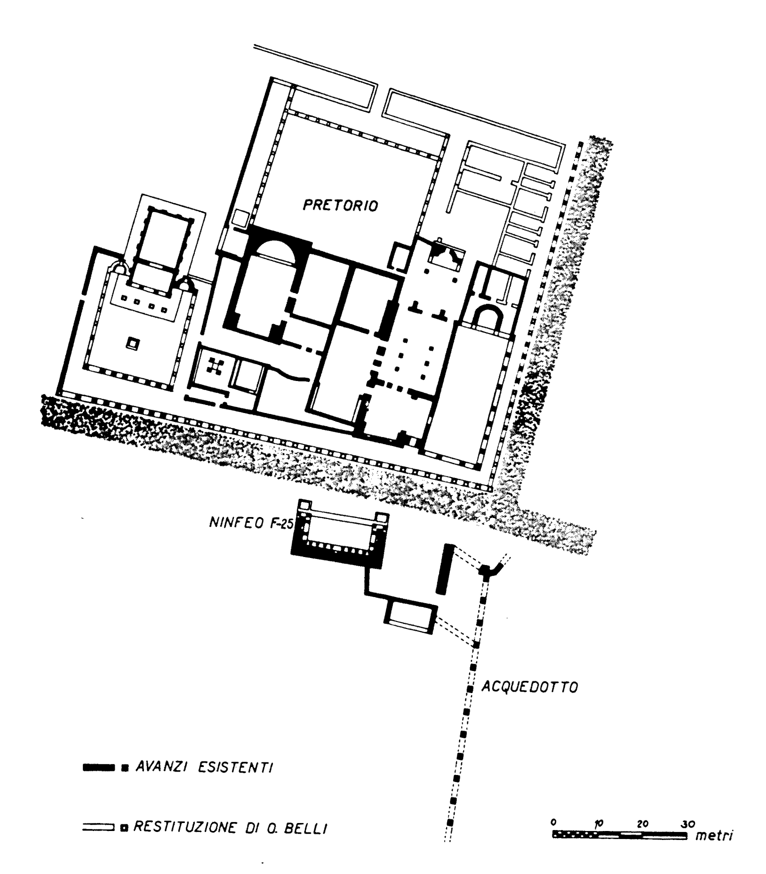
5 Halabiyye-Zenobia (d'après Lauffray, *Halabiyye*, I, 157, fig. 5)



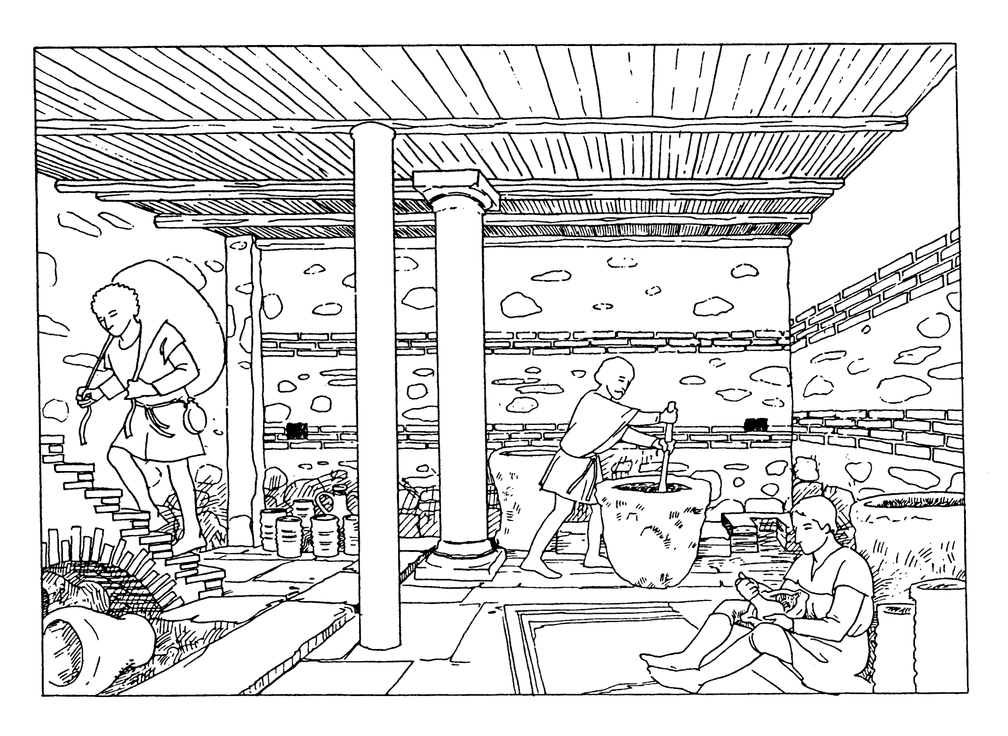
6 Caričin Grad, projet urbanistique primitif (d'après Bavant-Spieser, *Caričin Grad,* II, 312, fig. 210)



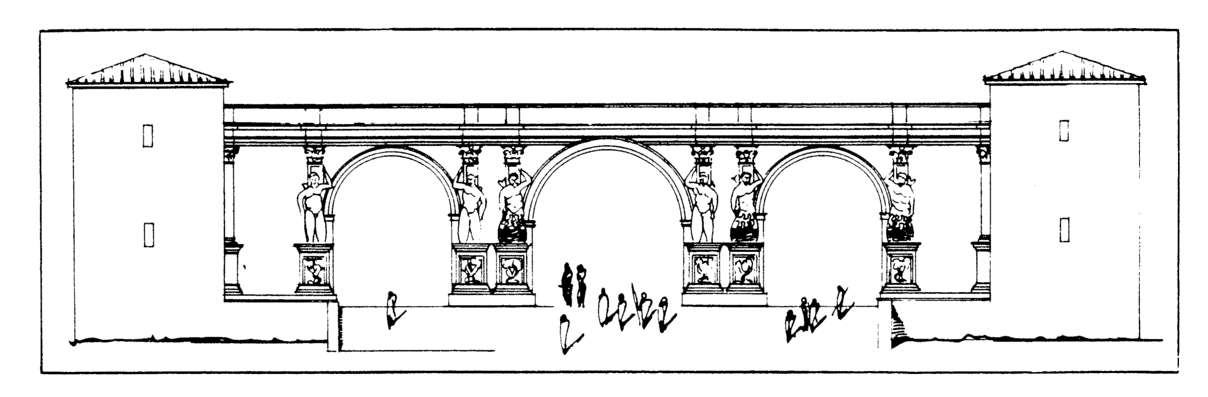
7 Caričin Grad, plan d'urbanisme remanié après la construction de l'Acropole
(d'après Bavant-Spieser, *Caričin Grad,* II, 314, fig. 211)

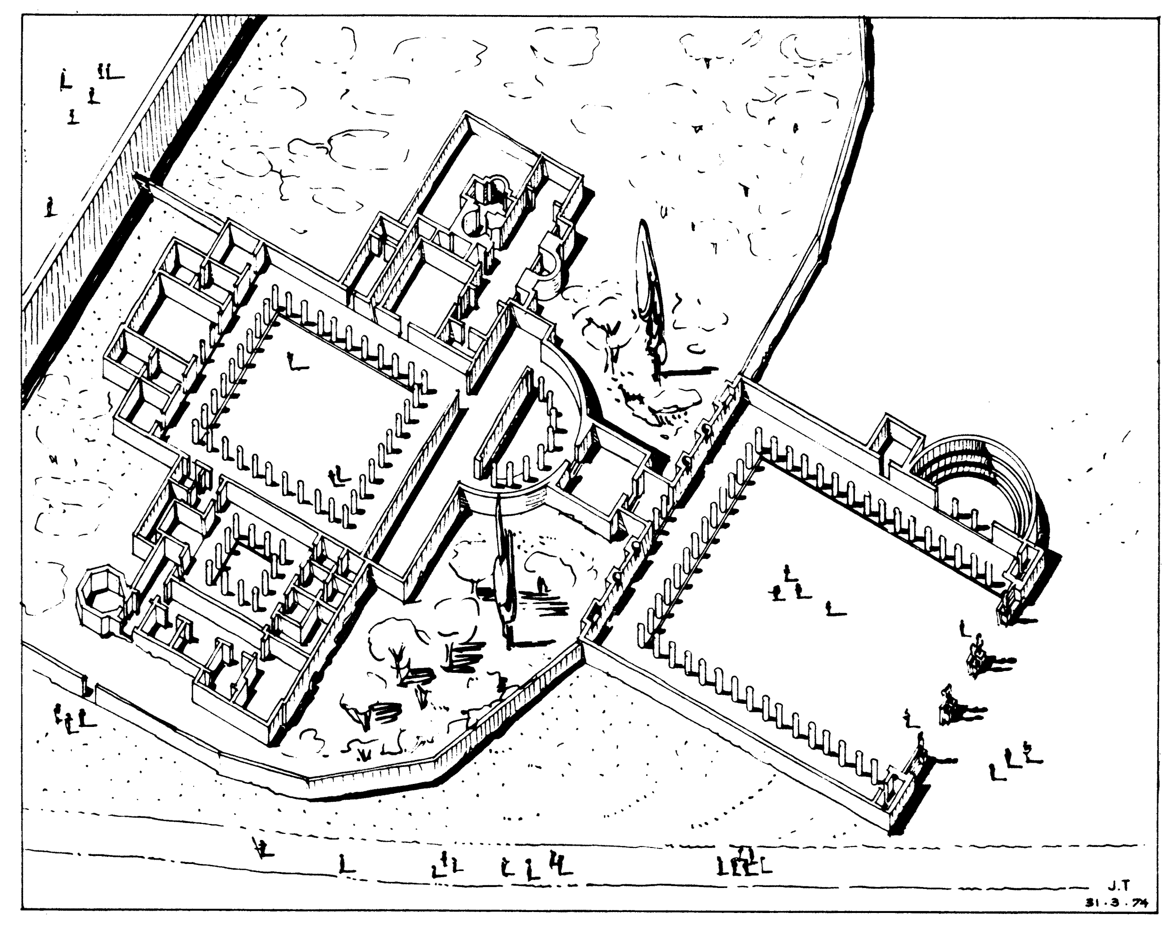


8 Gortyne, prétoire (d'après *Creta Antica,* 100, fig. 81, gauche)

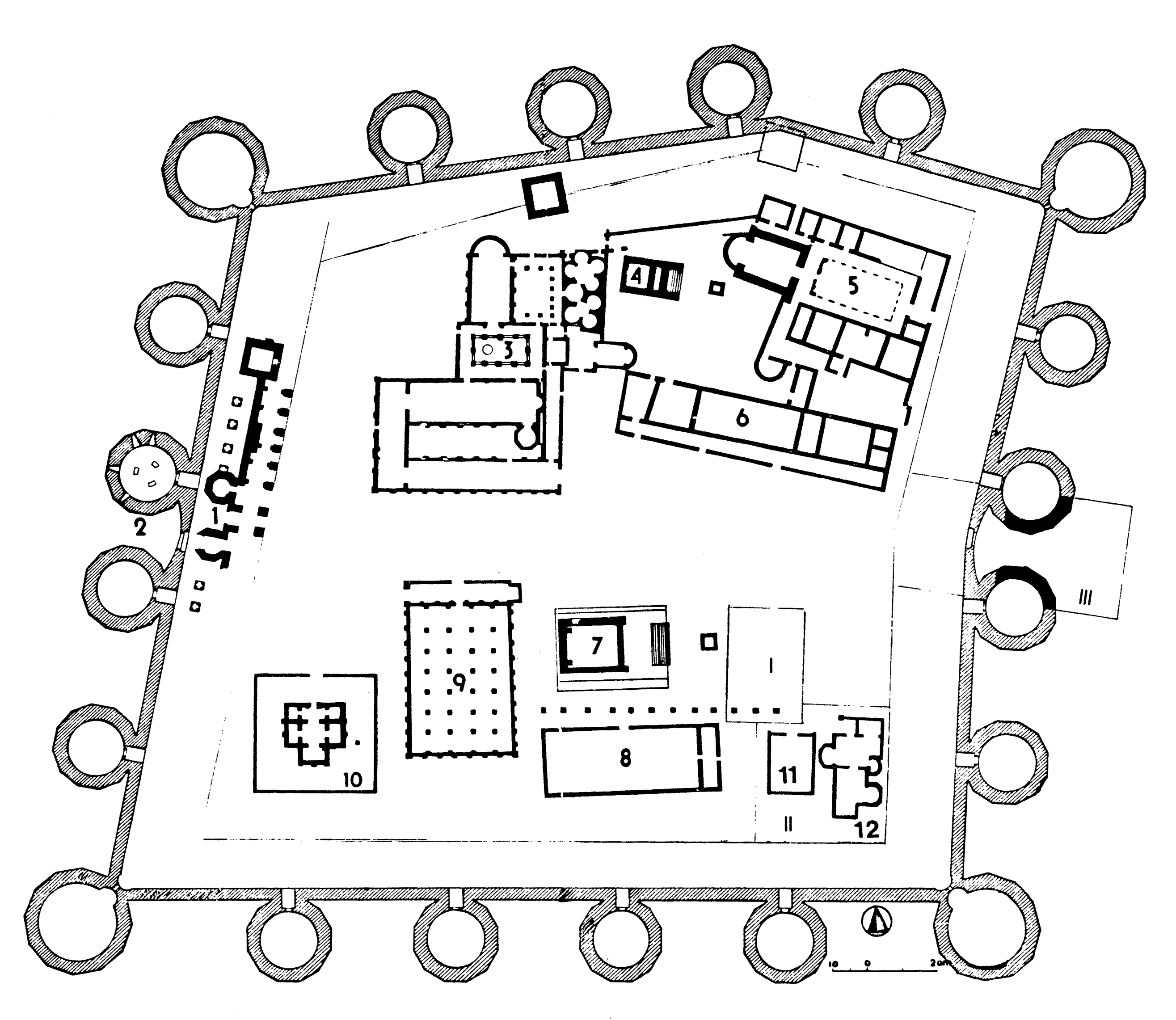


9 Sardes, teinturerie E 6 (d'après Crawford, *Byzantine Shops,* fig. 33)

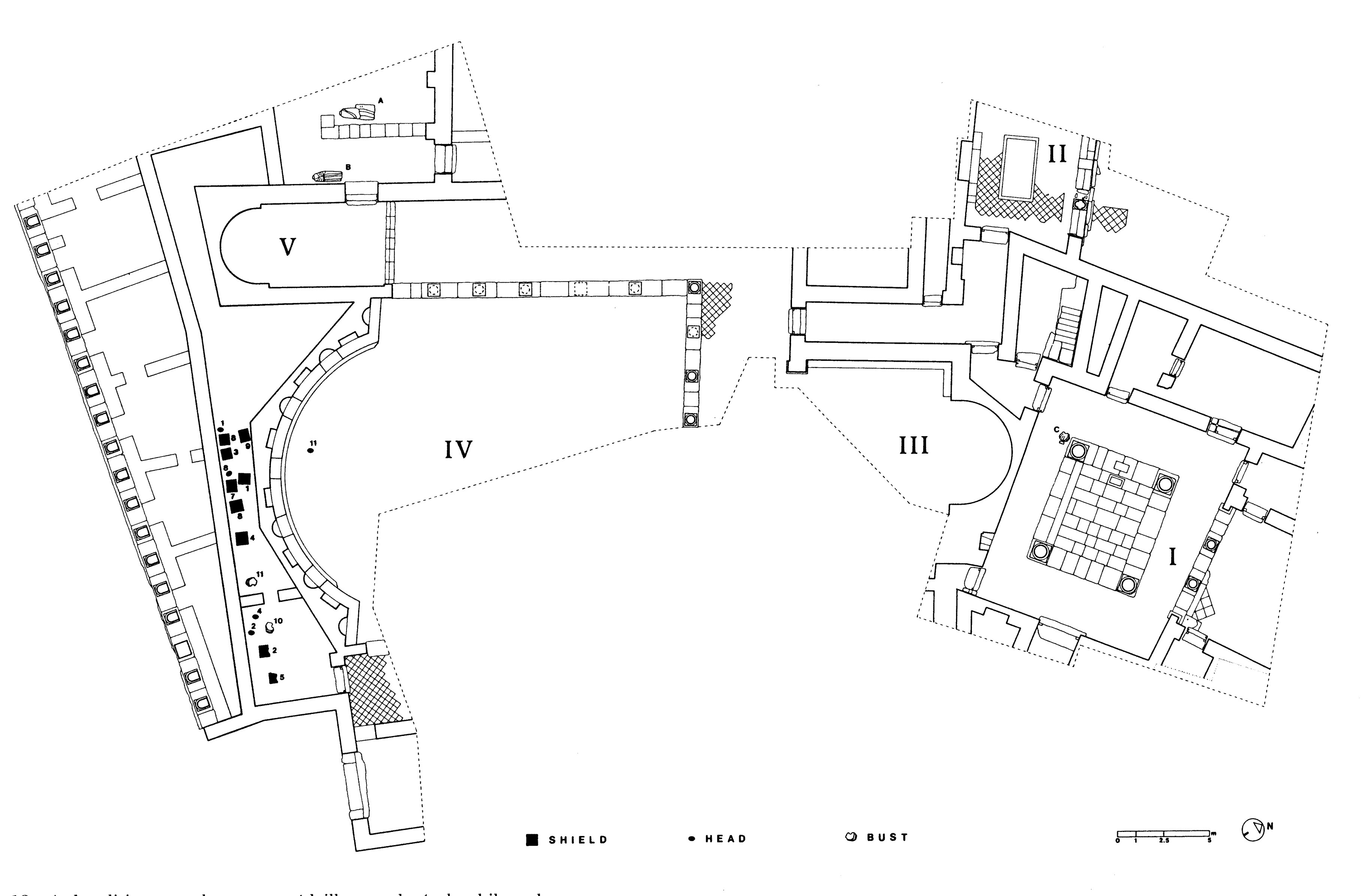




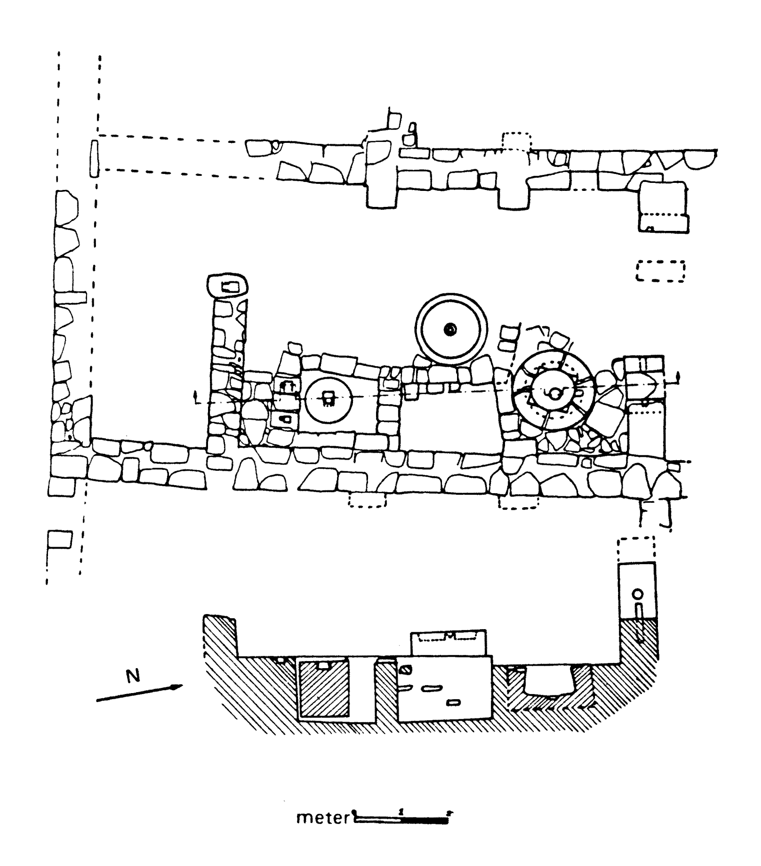
10 Agora d'Athènes, palais d'Eudocie ou de Gessius (d'après *The Athenian Agora, Guide* [Athènes, 1976], 111)

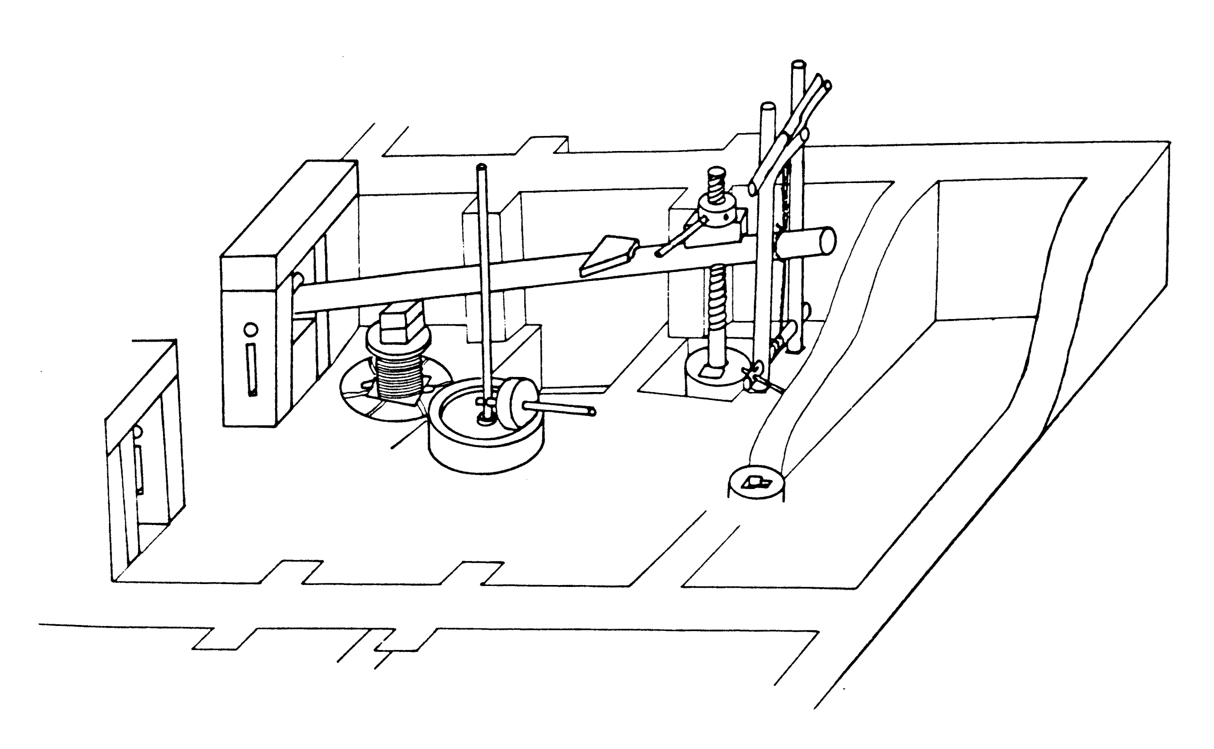


11 Romuliana: (1, 2) portes du premier et deuxième état; (3) "palais I"; (4) temple nord; (5) "palais II"; (6) édifice non identifié; (7) temple sud; (8) édifice à portique (?); (9) édifice à supports internes (*horreum*)?; (10) bâtiment (?) à mosaïque où fut trouvée l'inscription mentionnant Romuliana; (11, 12) bâtiments publics? (d'après Srejović, "Felix Romuliana," 89, fig. 1)

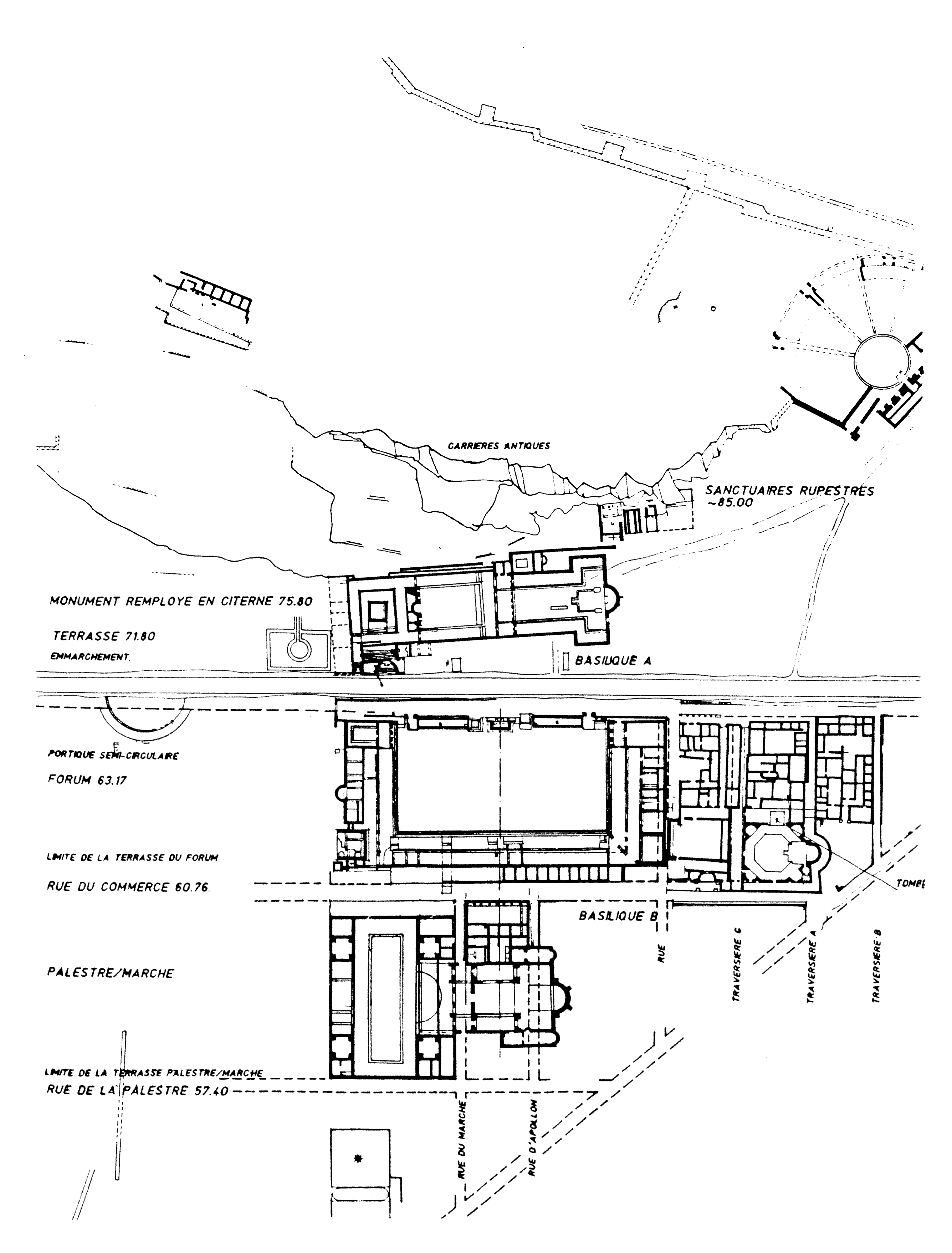


12 Aphrodisias, complexe avec médaillons sculptés de philosophes (d'après Smith, "Late Roman Philosophers," 145, fig. 1)

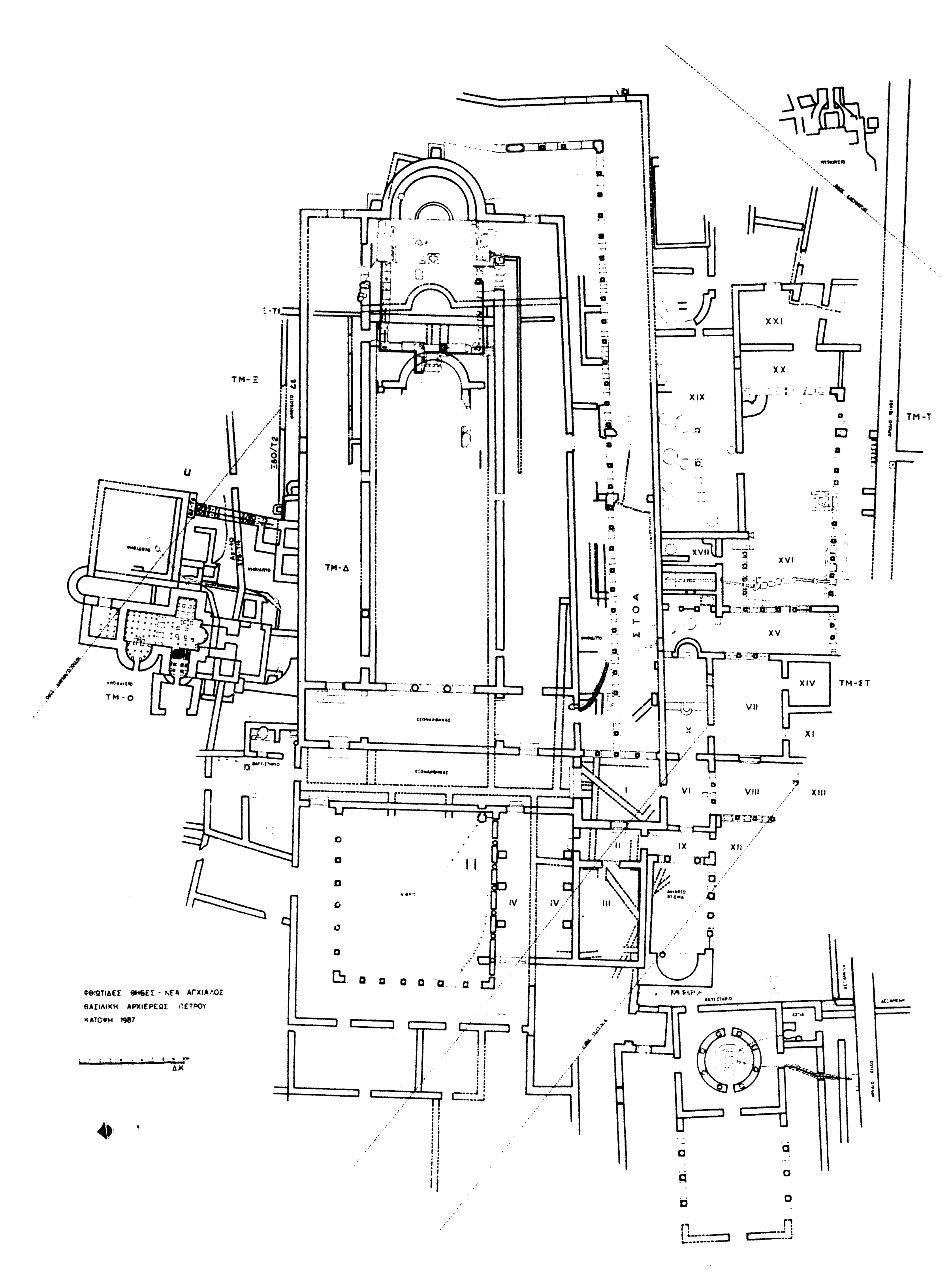




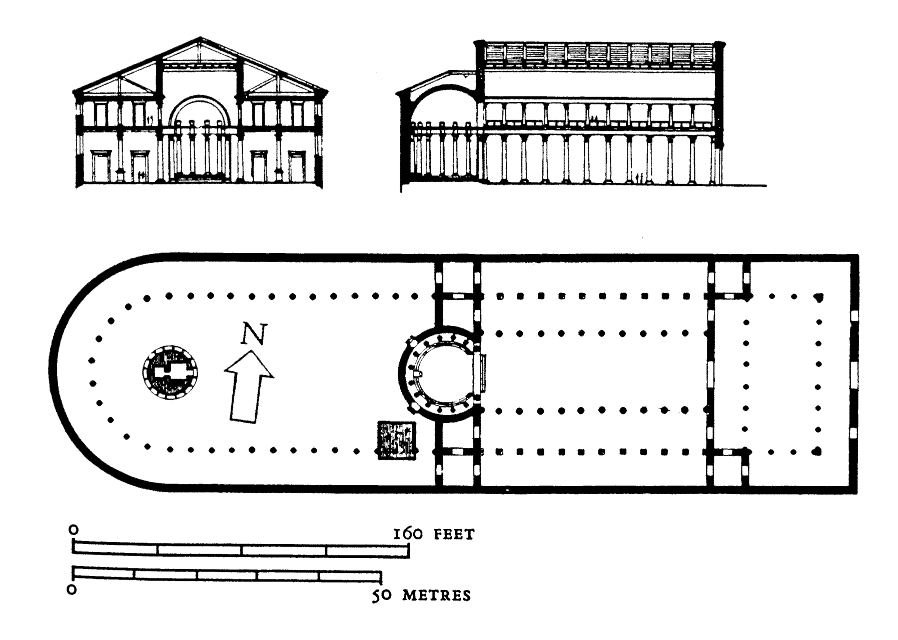
13 Khirbet el-Quseir (d'après Frankel, "Khirbet el-Quseir," 89, fig. 49)



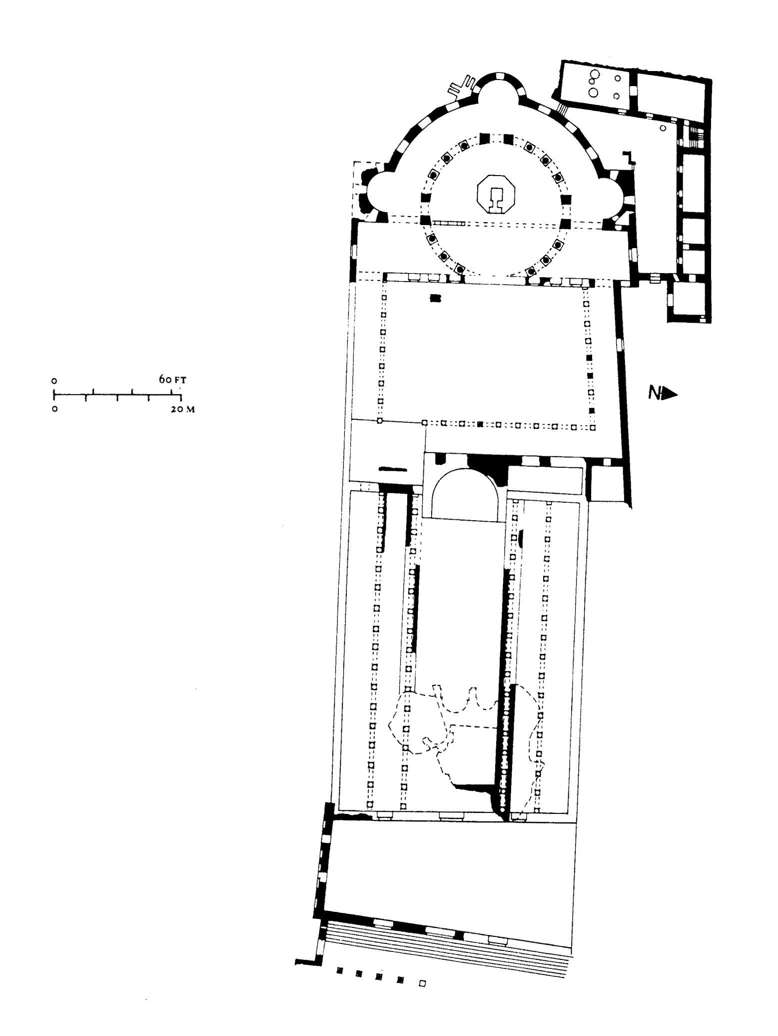
14 Philippes, forum entre les basiliques A et B et la cathédrale (d'après Sève, *Recherches sur les place publiques,* plan P. Weber)



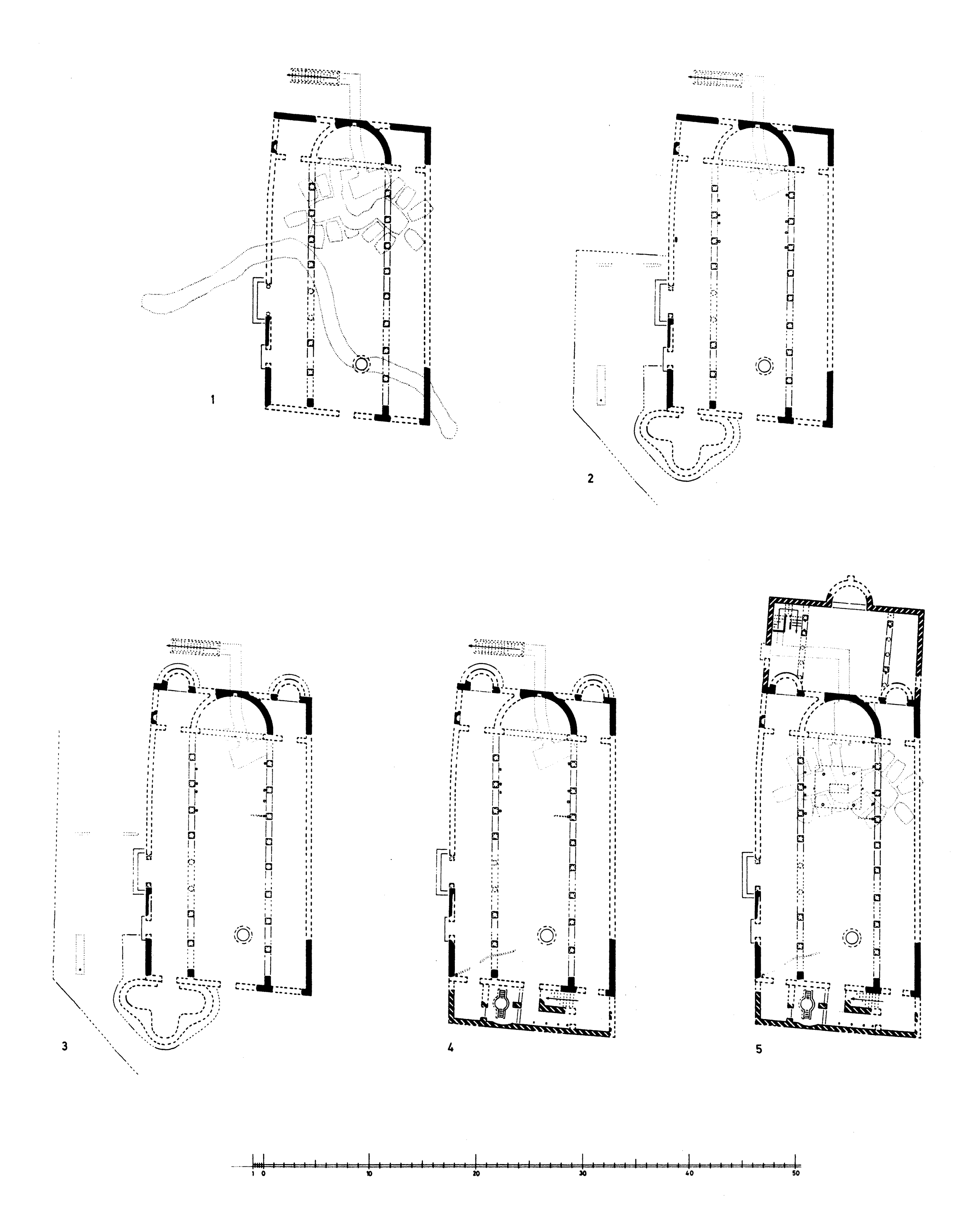
15 Basilique épiscopale de Thèbes de Phthiotide (Nea Anchialos)
(d'après Lazaridis, "Fouille de Thebès" [1987], 110, fig. 1)



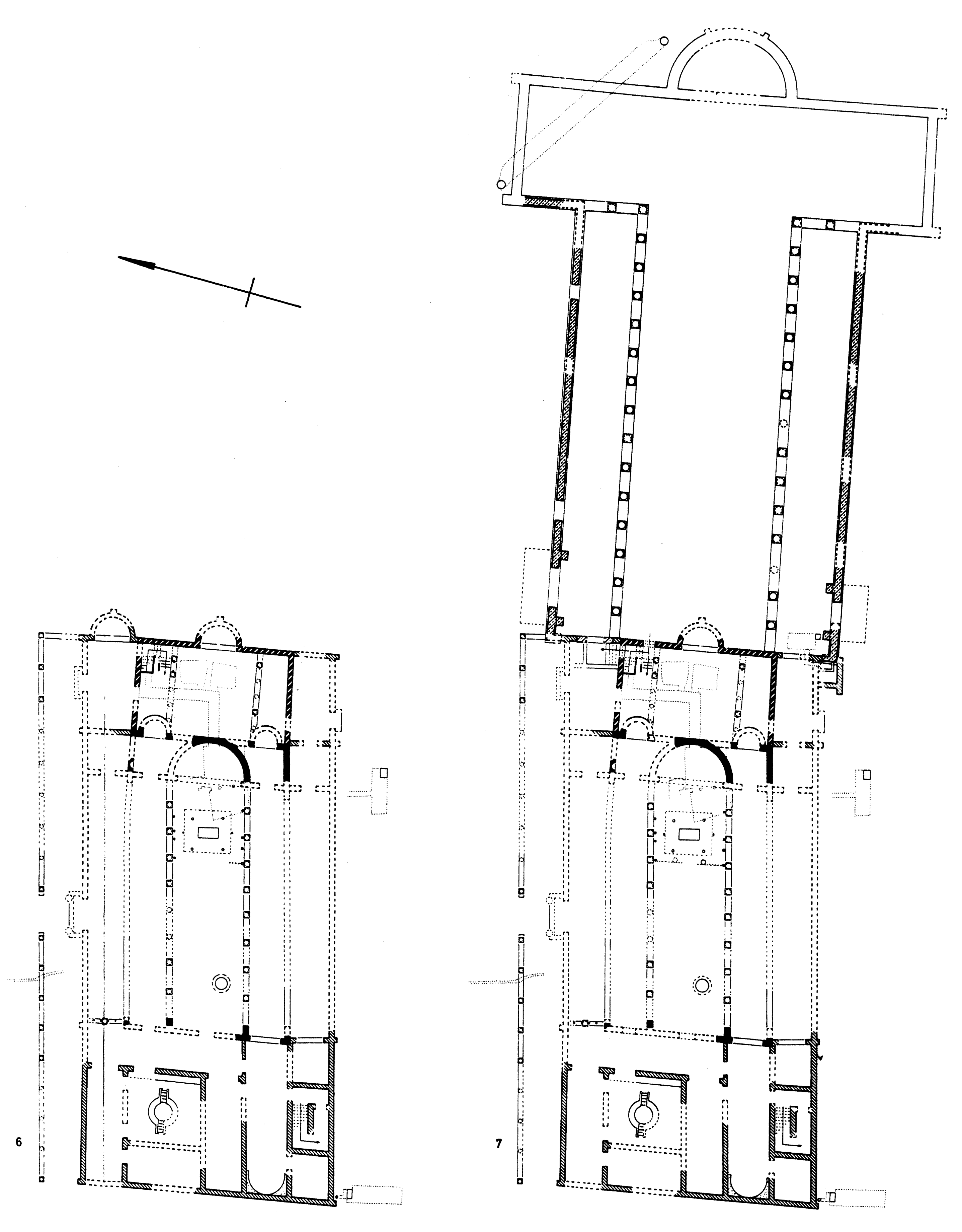
16 Jérusalem, basilique de l'Anastasis (d'après Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture* [1965], 39, fig. 16)



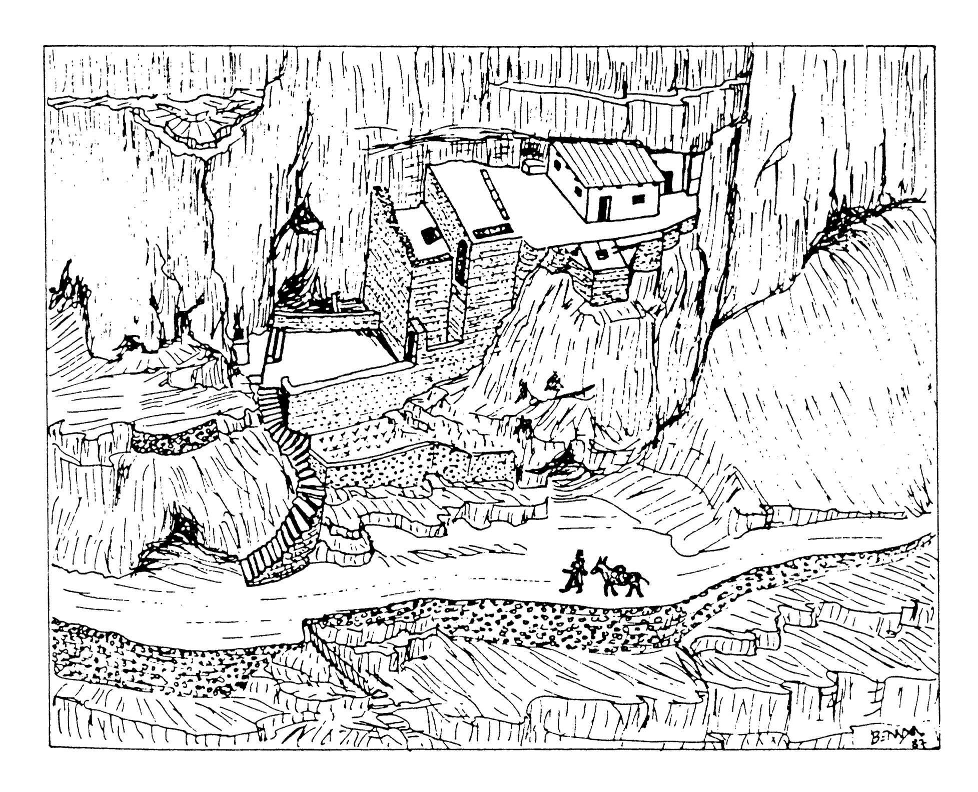
17 Jérusalem, basilique de l'Anastasis (d'après Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture* [1986], 62, fig. 27B)



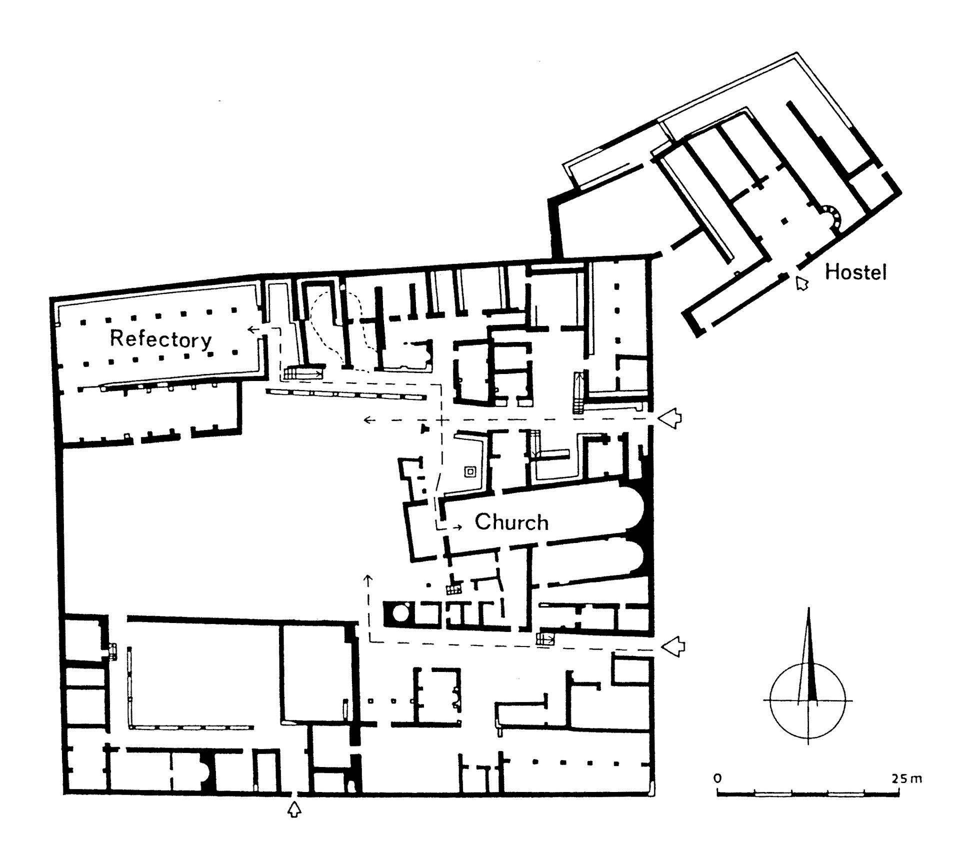
1
2
3
4
5
1 0 10 20 30 40 50



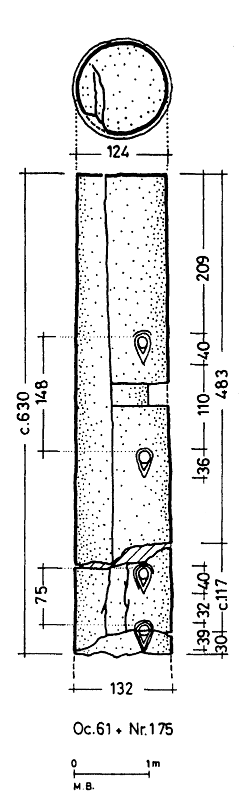
18 Abou Mina (d'après Grossman, *Gruftkirche,* plan 3). Les différentes phases jusqu'à la fin du Ve siècle (la phase datant de Justinien n'est pas représentée)



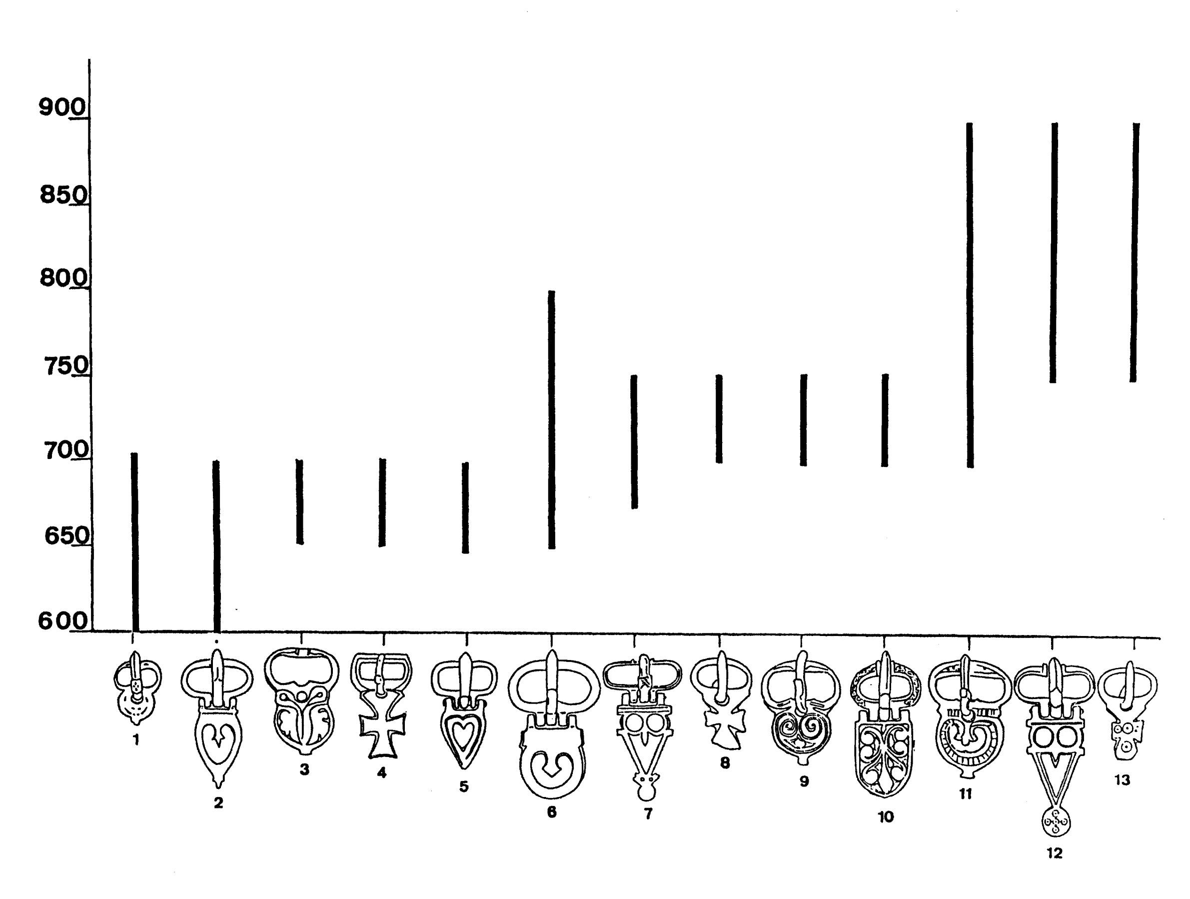
19 Choziba, grotte no. 13 (d'après Patrich, dans *Essays in Honour of V. C. Corbo,* 215, fig. 13)



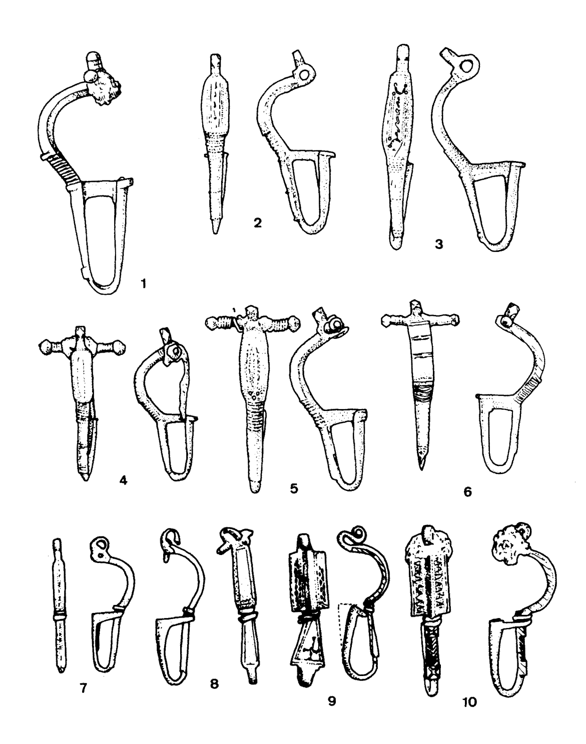
20 Khirbet el-Murassas (d'après Hirschfeld, dans *Essays in Honour of V. C. Corbo,* 22, fig. 25)



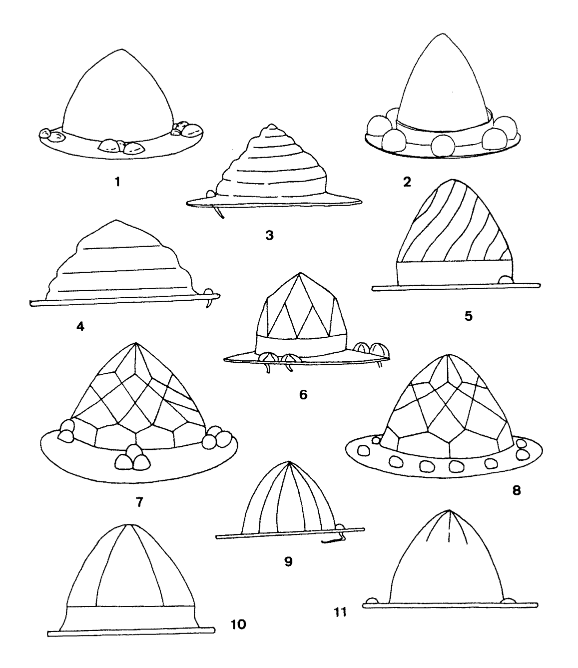
21 Proconnèse, colonne destinée à l'arc de Théodose (d'après Asgari, "Zwei Werkstücke," 51, fig. 2)



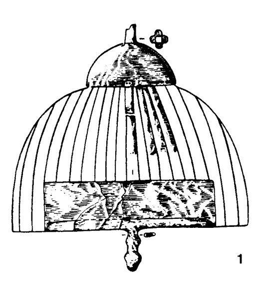
22 Chronologie des plaques-boucles byzantines de Crimée selon A. I. Ajbabin (d'après Bortoli-Kazanski et Kazanski, "Les sites archéologiques," 485, fig. 9)

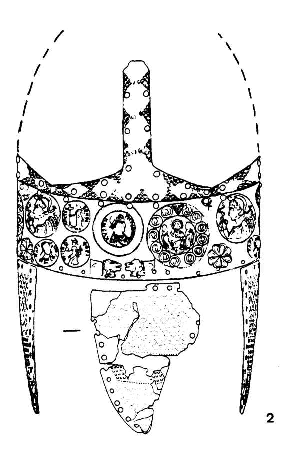


23 Fibules byzantines en arbalète du Danube inférieur (1–6) du VIe s. et leur dérivées "barbarisées" (7–10) de la fin du VIe et du VIIe s.: (1) Sočanica; (2, 4, 9) Negotin; (3, 10) Prahovo; (5) Brza-Palanka; (6, 7) Požarevac; (8) Štrbovac, près de Niš. Sans échelle (d'après D. Jankovič, "Les fibules tardo-antiques," 172–74, fig. 1 et 2)

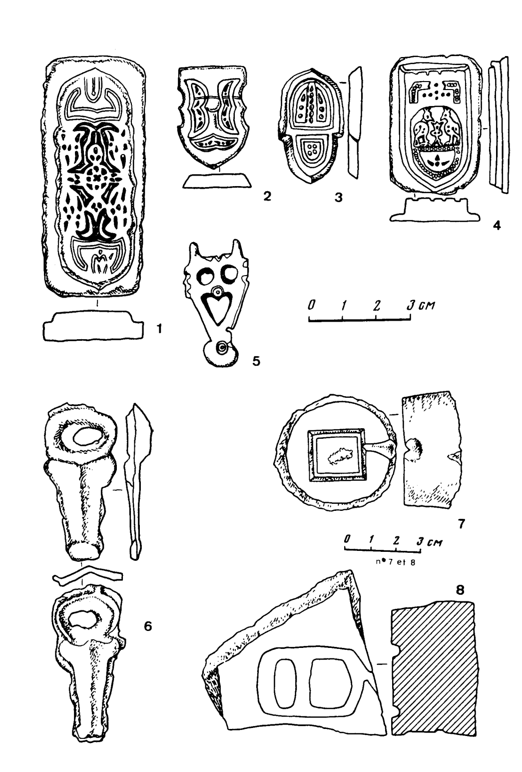


24 *Umbo* d'origine romaine du IVe–Ve s. découverts dans la région pontique: (1,2) Kertch, deux tombes découvertes le 24/06/1904; (3) Šapka-Abgidzrahu, tombe 9; (4) Šapka-Ah'jačarahu, tombe 39; (5) Krasjana Poljana; (6) Šapka-Abgidzrahu, tombe 12; (7, 8) Kertch, tombe 145. 1904; (9) Šapka-Ah'jačarahu, tombe 29; (10) Šapka-Abgidzrahu, tombe 6; (11) Šapka-Abgidzrahu, découverte isolée. (1, 2, 7, 8: Crimée; 3, 4, 6, 9, 11: Abkhazie; 5: Russie, région de Sotchi.) Sans échelle (sources différentes)





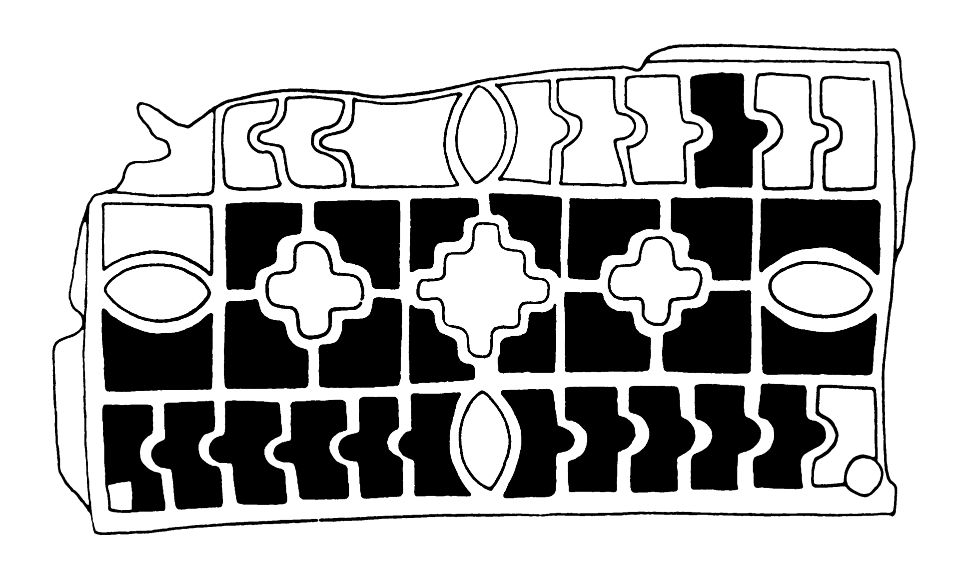
25 Casques protobyzantins: (1) Il'ičevka (région de Taman', Russie); (2) Héraclée Lyncestis. Sans échelle (1: E. Ja. Nikolaeva, "Découvertes d'armes," 183–88, fig. 1 et 2; 2: J. Werner, "Neues zur Herkunft," 511–18, fig. 2)



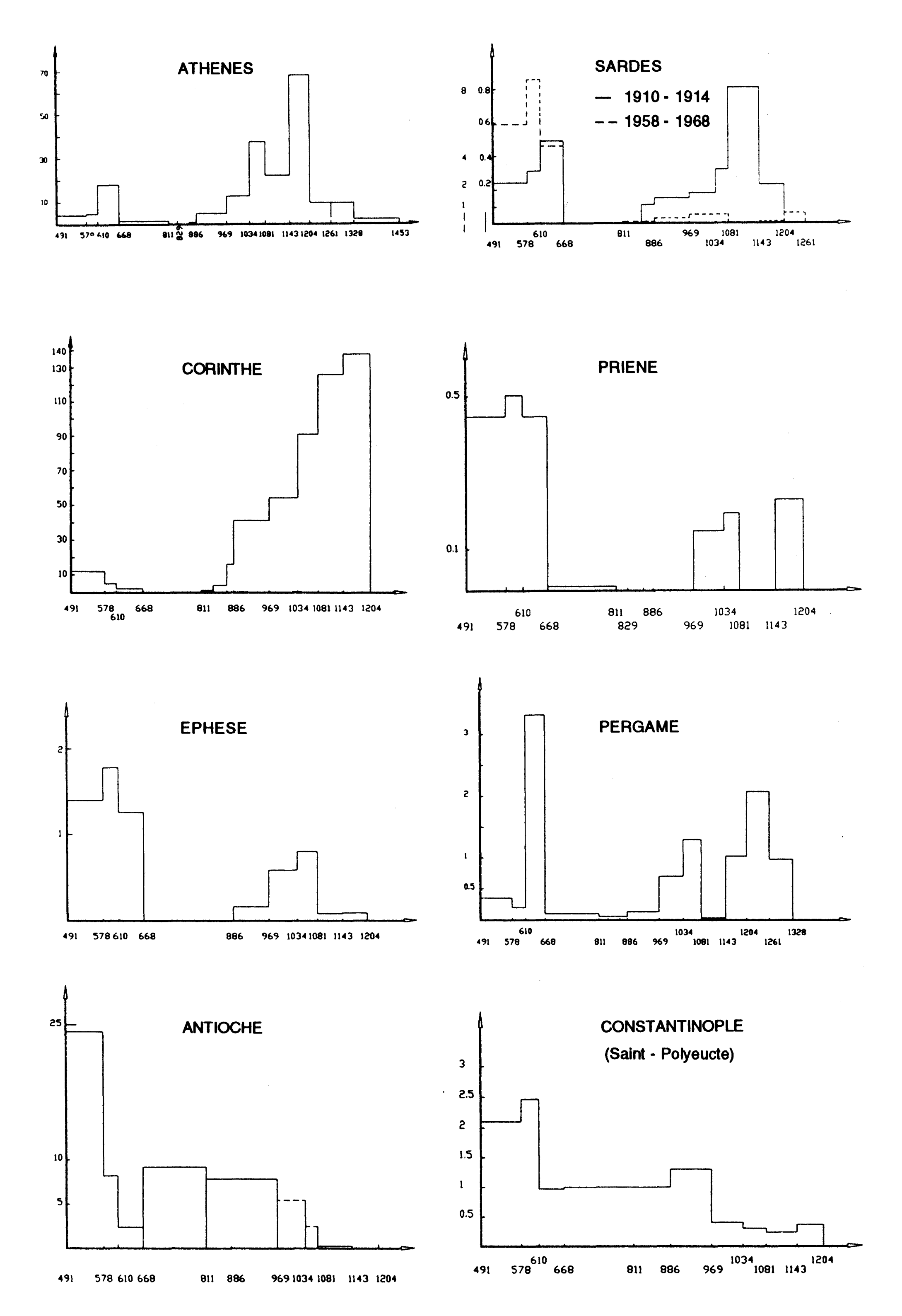
26 Outils (1–4, 7–8) et pièces mises au rebut découverts à Chersonèse: (1–4) matrices; (5, 6) plaques-boucles mises au rebut; (7–8) moules. 1–6: bronze; 7, 8: pierre (d'après Ajbabin, "A propos de la fabrication des garnitures de ceinture," 190–98, fig. 1 et 5)



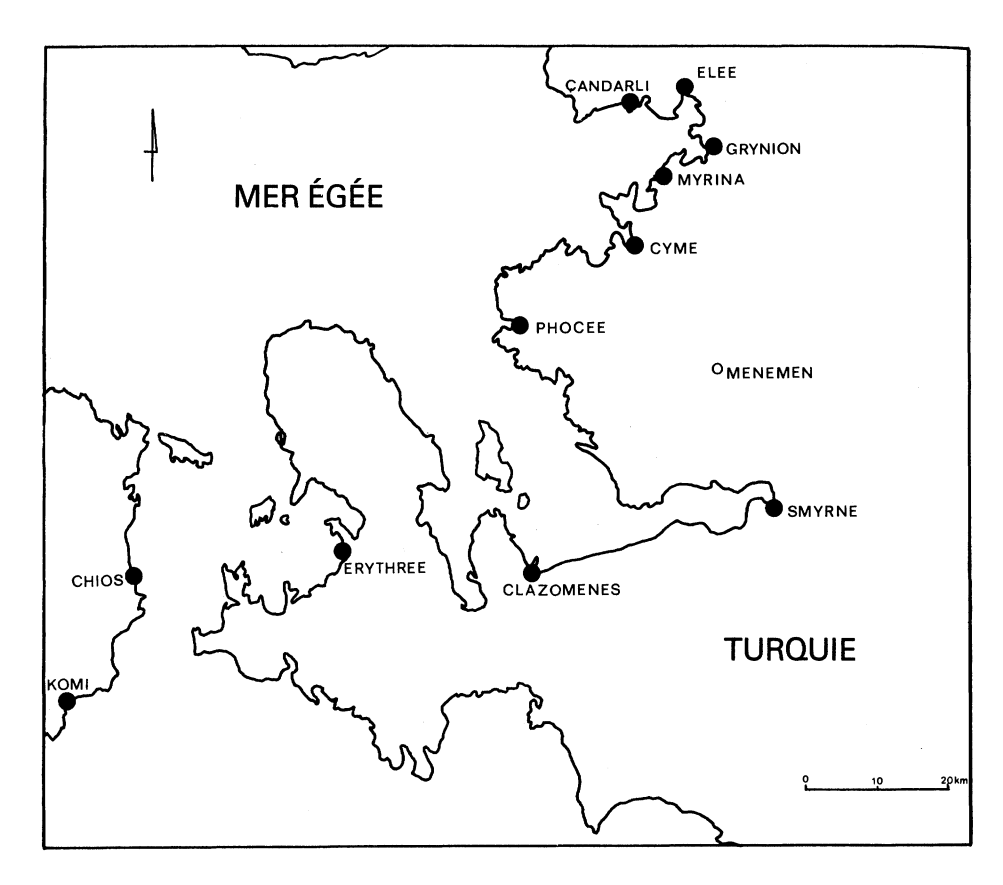
27 Placage présentant la "yoke frieze" provenant de Saraçhane (d'après Harrison, *Saraçhane,* I, pl. 189)



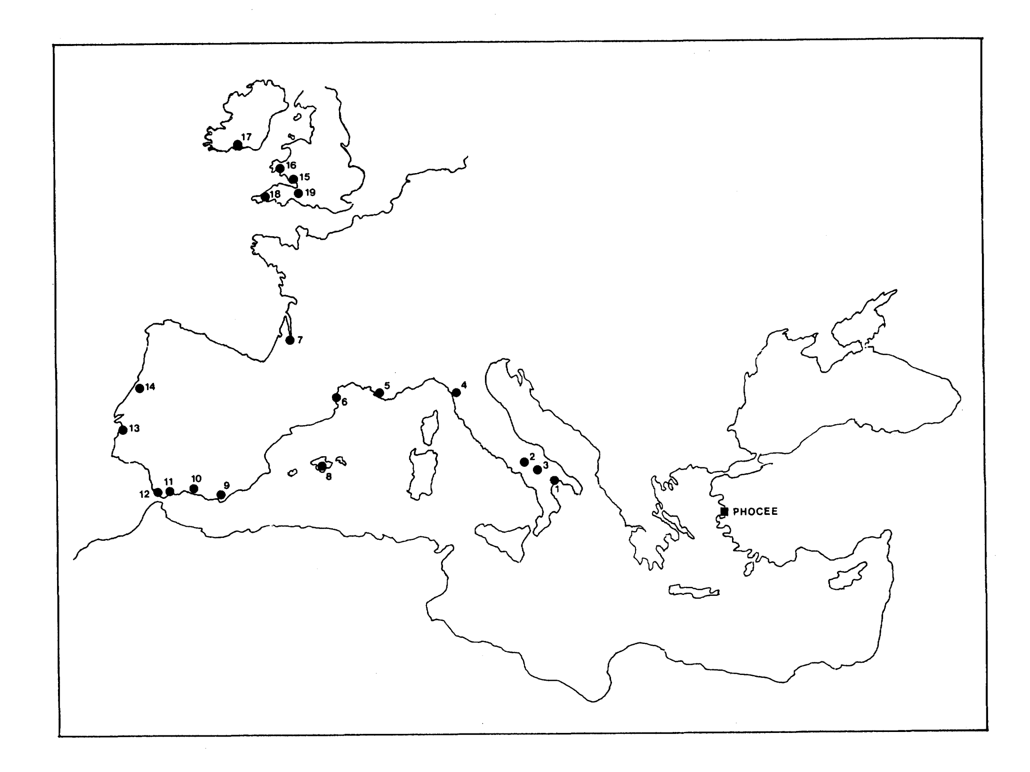
28 Motif d'orfèvrerie polychrome (d'après Arrhenius, *Garnet Jewellery,* fig. 108)



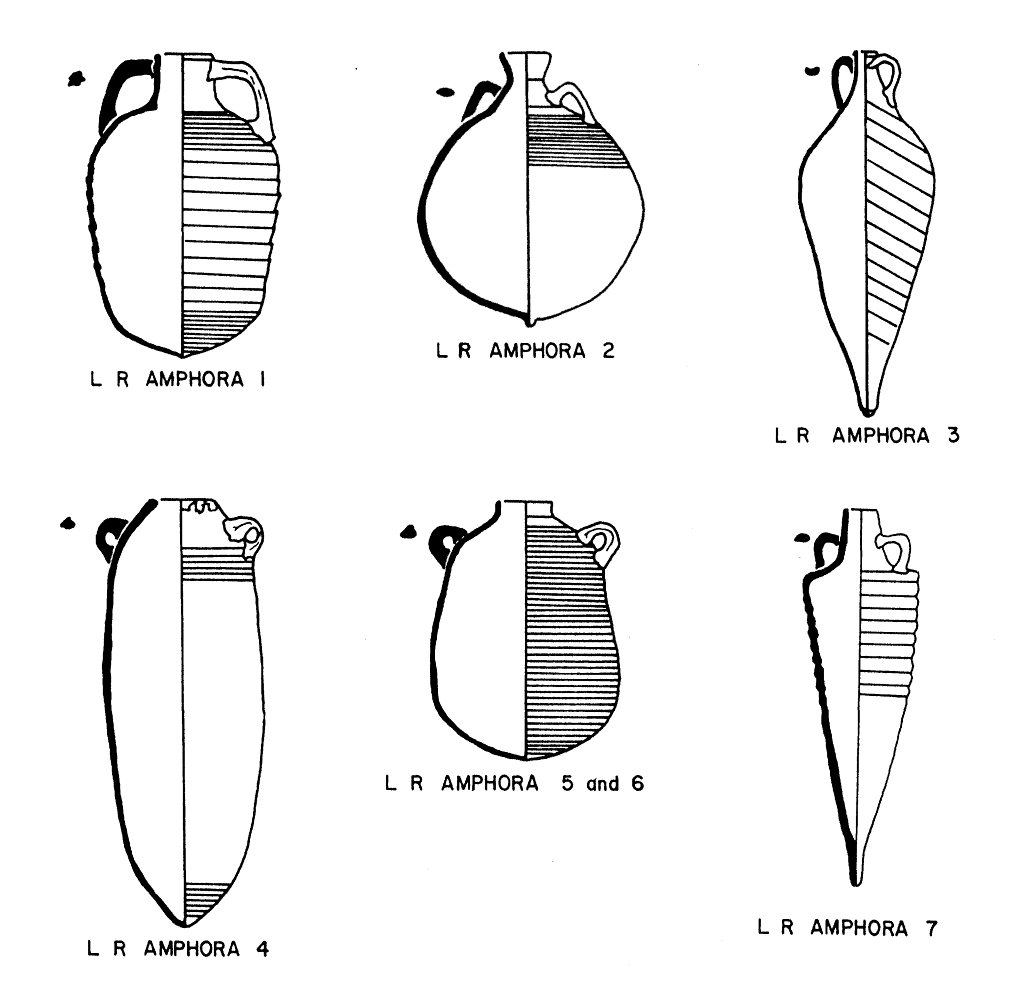
29 Diagrammes des monnaies trouvées à Athènes, Sardes, Corinthe, Priène, Ephèse, Pergame, Antioche, Constantinople (d'après Morrisson, *Hommes et richesses,* II, 302–3)



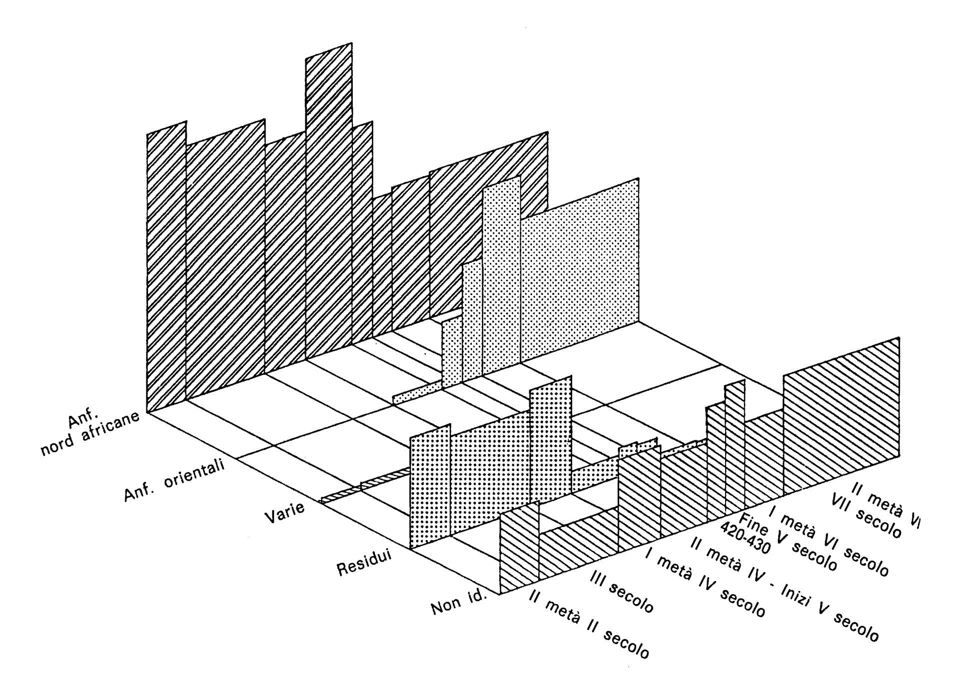
30 Ateliers produisant du Phocean Ware (d'après Empereur-Picon, "A propos d'un nouvel atelier," 144, fig. 1)



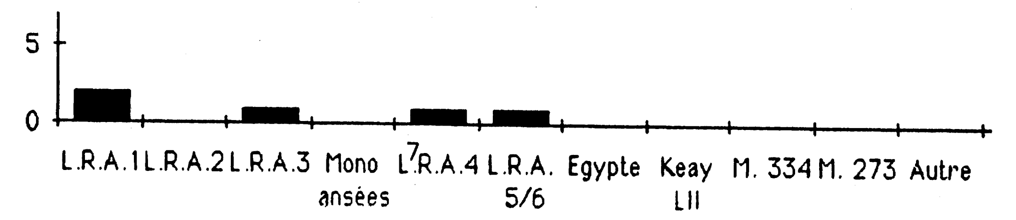
31 Circulation du Phocean Ware en Occident jusqu'en Angleterre (d'après Mayet-Picon, "Une sigillée phocéenne," 131, fig. 1)

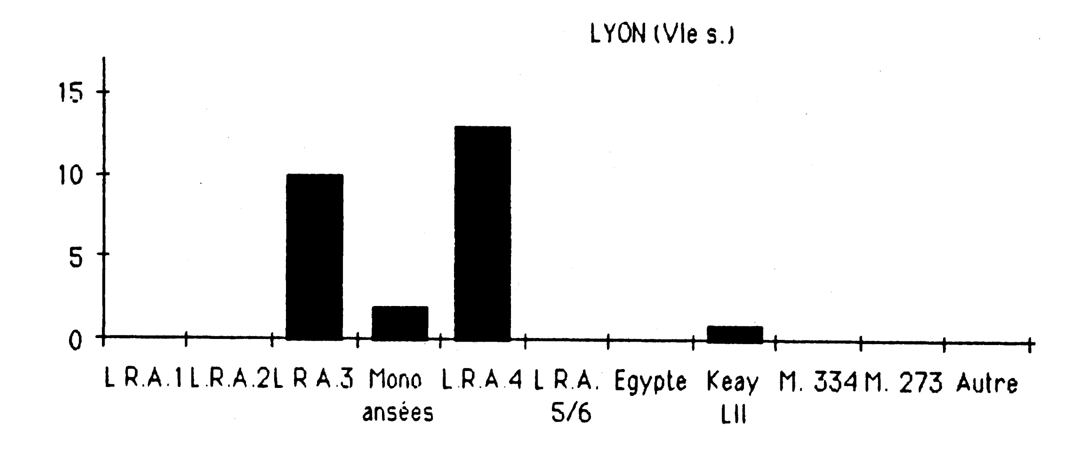


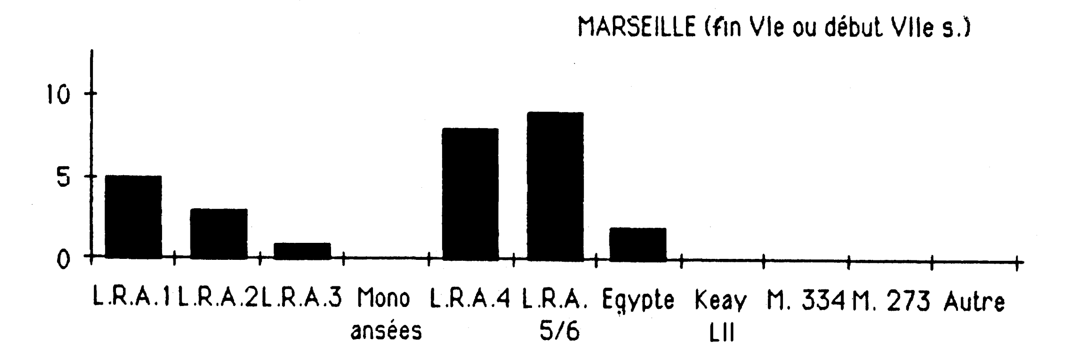
32 Les principales amphores orientales de la typologie de J. Riley (d'après *Excavations at Carthage 1977,* 117, fig. 10)

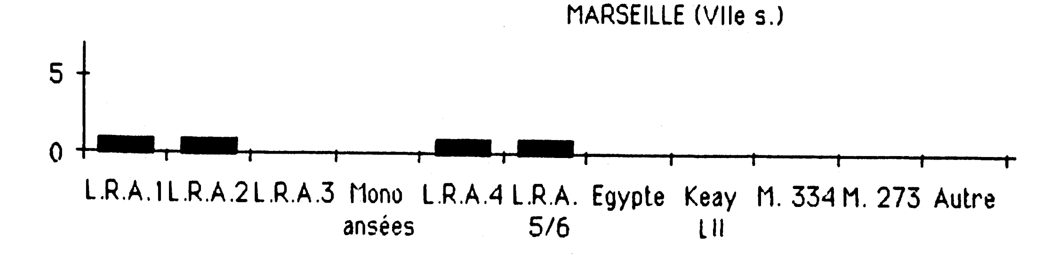


33 Répartition des amphores trouvées dans les fouilles italiennes de Carthage (d'après Anselmino et al. dans *Società Romana e Impero Tardoantico,* 178, fig. 11)









34 Amphores orientales trouvées à Lyon et Marseilles (Bonifay-Villedieu dans Déroche-Spieser, *Recherches,* 21, fig. 3)

prolongé vers le Sud en décrivant un coude marqué pour respecter l'alignement de la *Nea* nouvellement construite par Justinien (Fig. 4).[32] Il semblerait même que les différentes largeurs de rue, en rapport direct avec leur importance, reflètent un système de valeurs cohérent existant à l'époque byzantine en Palestine. A Tyr, le dallage de la voie principale paraît refait au VIe s., comme à Bosra où une inscription le date de 516. Les fouilles de Sardes ont permis de dégager le grand axe qui traversait la cité d'Est en Ouest avec ses colonnades et ses magasins. D'autres voies à colonnades existaient à l'Ouest du site puisqu'une inscription mentionne un *embolos*. Dans la ville de garnison d'Halabiyye (Fig. 5), largement reconstruite, ainsi que l'écrit Procope, sous Justinien, un coude indique la reprise du *cardo* à peu de distance de la porte Sud par les ingénieurs de cet empereur qui le prolongent jusqu'à la porte Nord. Ils bâtissent un tétrapyle à son intersection avec le *Decumanus maximus,* qu'ils tracent *a novo,* à l'Ouest (en direction d'un *forum* également neuf) et à l'Est où ses colonnades s'interrompent lorsqu'il s'infléchit pour atteindre une porte antérieure. Ainsi voit-on se superposer à un carroyage ancien (remontant peut-être à Anastase ou à une époque plus haute), respecté par l'ancienne cathédrale, un autre plus récent dû au remodelage de Justinien et suivi par la majorité des monuments visibles.[33] C'est à une pareille reprise qu'est dû à Caričin Grad le raccord en biais du *decumanus* à la porte Sud du rempart de la ville moyenne. Comme l'a montré récemment Č. Vasić, le projet urbanistique de la ville (Fig. 6) prévoyait que le croisement du *cardo* et du *decumanus* se fasse plus à l'Ouest, là où se trouvent maintenant le brusque coude du *cardo* et l'aboutissement du rempart enfermant le quartier épiscopal (Fig. 7). C'est précisément la construction de ce mur qui a décalé vers l'Est la place circulaire où se croisent *cardo* et *decumanus.*

Nous avons déjà parlé des tétrapyles et des tétrastyles placés aux carrefours. Mentionnons en outre les arcs, dont celui qui ornait le Forum de Théodose à Constantinople est un bel exemple, et les colonnes honorifiques dont celle qu'a restituée U. Peschlow[34] à partir d'un tambour de colonne, d'un chapiteau et de son imposte portant des empreintes très nettes de statue et celle qui a été retrouvée au Sud de la Fatih Camii.[35] Le

120–28 (résumé en français dans *Le Monde de la Bible* 66 [sept.–oct. 1990], 18–39, articles de G. Foerster et Y. Tsafrir) les premiers plans et commentaires de ce site avec de nombreuses voies à colonnades et un tétrapyle. L'urbanisme de la ville se développe autour des années 520 grâce à l'action du gouverneur de la province (?) Flavius Orestes. L'une des deux grandes voies, dite de Palladius, dont la construction est peut-être à dater du IVe s., est pavée de neuf dans la seconde moitié du VIe s. (monnaies de Justinien et de Justin II) et, comme à Apamée vers la même époque, du marbre remplace les mosaïques sur les trottoirs.

[32] K. Bieberstein, "Die Porta Neapolitana, die Nea Maria und die Nea Sophia in der Neapolis von Jerusalem," *ZDPV* 105 (1989), 110–22. Le coude du cardo Ouest est dessiné plus rapproché de la Nea dans D. Chen, "Dating the Cardo Maximus in Jerusalem," *PEQ* 114 (1982), 43–45 et R. Reich, "Four Notes on Jerusalem," *IEJ* 37 (1987), 164–67. La Nea est représentée, à la différence du plan de Bieberstein, sans atrium dans N. Avigad, *Discovering Jerusalem* (Jerusalem, 1983), 229–46 et dans Y. Tsafrir, "Christian Archaeology in Israel," *Actes du XIe Congrès international d'archéologie chrétienne, Lyon, 21–28 Septembre 1986* (Studi di antichità cristiana 41) (Rome, 1989), II, 1745, fig. 5.

[33] Lauffray, *Halabiyya-Zenobia II,* 35–47 (voir note 24).

[34] U. Peschlow, "Eine wiedergewonnene byzantinische Ehrensäule in Istanbul," dans *Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst: Friedrich Wilhelm Deichmann gewidmet,* I (Mayence, 1986), 21–33.

[35] R. Brun, "The Column of Theodosius II at Hebdomon and a Recently (1988) Discovered Monumental Column in Constantinople, at the Site of the Church of the Holy Apostles," *Svenska kommittén för bysantinska studier. Bulletin* 7 (1989), 21–28 (non vidi).

maintien des théâtres en activité est attesté par les nombreux graffiti de Verts et de Bleus relevés dans les fouilles récentes à Aphrodisias[36] et à Alexandrie. Des théâtres sont bâtis à Cyrène et à Ptolemaïs. Beaucoup déclinent toutefois dans le courant du Ve s. Les hippodromes sont encore en activité et leur étude typologique par J. Humphrey a permis de supposer que le *kathisma* de celui de Constantinople devait être davantage rapproché de la *sphendone* que dans les restitutions traditionnelles.[37] Les factions sont attestées dans un local apparemment acquis par les Bleus à Djerash (en 578)[38] et dans des thermes près de l'hippodrome de Tyr.[39] Les bâtiments publics ont été encore rarement explorés. Toutefois, à Césarée, au Sud de la ville croisée, un bâtiment composé de sept pièces disposées autour d'une entrée est identifié par une inscription comme un *scrinion* et devait faire partie d'un complexe plus vaste, le prétoire mentionné dans des sources byzantines.[40] A Gortyne, la publication du prétoire est aussi attendue (Fig. 8).[41] Les locaux à fonction économique (*horrea,* moulins et meuneries comme à Iatrus,[42] entrepôts, boutiques [bel exemple de Sardes (Fig. 9),[43] esquisse prometteuse à Beth-Shan, début des souks à Palmyre[44] et à Apollonia-Arsouf[45]], ateliers) sont mieux connus qu'il y a cinquante ans, encore que peu représentés. Les progrès de l'hydraulique, attestés par les textes, les inscriptions (notamment celles qui mentionnent des ingénieurs spécialisés), les représentations de mosaïques (moulin au Grand Palais de Constantinople, noria sur les mosaïques du *Cardo* d'Apamée), n'ont guère été illustrés par des trouvailles récentes.[46] La découverte, au Nord de Césarée Maritime, d'un moulin à turbine n'en prend que plus de relief.[47] De nombreux thermes ont été retrouvés qui sont soit des constructions byzantines (Caričin Grad, Césarée, Gerasa [thermes de l'évêque Placcos],

[36] Ch. Roueché, *Aphrodisias in Late Antiquity* (Londres, 1989), 218–28 (Stade, Odéon, Théâtre, Tétrapyle, Agora); en fait, les restes architecturaux, les données de fouille combinées aux inscriptions et aux enduits peints (représentation de saint Michel) permettent de retracer l'évolution du théâtre à la fin de l'Antiquité: cf. dans R. R. R. Smith et K. T. Erim, *Aphrodisias Papers* 2 (Ann Arbor, Mich., 1991), les articles de Ch. Roueché, "Inscriptions and the Later History of the Theater," 99–108, et R. Cormack, "The Wall-Painting of St. Michael in the Theatre," 109–22.

[37] J. H. Humphrey, *Roman Circuses: Arenas for Chariot Racing* (Londres, 1986); la suggestion de décaler le *kathisma* a été faite par C. Mango. Cette tradition des hippodromes se retrouve à Samarra, à l'époque abbasside, mais ne semble pas due à une influence byzantine; elle reflèterait plutôt le goût des arabes nomades pour les courses d'animaux (chevaux essentiellement): A. Northedge, *Samarra, Ausstellung im Hapelsturm Sept.–Okt.* 1990 (Tübingen, 1990), 21–23; idem, "The Racecourses at Samarra," *BSO*[*A*]*S* 53 (1990), 31–56.

[38] *Jerash Archaeological Project 1981–1983,* éd. par F. Zayadine (Amman, 1986), 17–18.

[39] A. Cameron, *Circus Factions* (Oxford, 1976), 317.

[40] R. C. Wiemken et K. G. Holum, "The Joint Expedition to Caesarea Maritima: Eighth Season, 1979," *BASOR* 244 (1981), 27–29.

[41] *Creta Antica: Cento anni di archeologia italia (1884–1984)* (Rome, 1985), 99–93. La publication de ce monument sera faite par A. M. Colini.

[42] *Iatrus Krivina,* IV (voir note 8).

[43] J. Stephens Crawford, *The Byzantine Shops at Sardis* (Cambridge, Mass., 1990).

[44] Kh. Al-As'ad et F. M. Stepniowski, "The Umayyad Suq in Palmyra," *Damaszener Mitteilungen* 4 (1989), 205–23 (processus continu plutôt qu'une réoccupation après désertion).

[45] I. Roll et E. Ayalon, "The Market Street at Apollonia Arsuf," *BASOR* 267 (August 1987), 61–76.

[46] Sur le moulin de l'Agora d'Athènes, voie maintenant R. J. Spain, "The Roman Watermill in the Athenian Agora: A New View of the Evidence," *Hesp* 56 (1987), 335–53.

[47] Th. Schiøler, "The Watermills at the Crocodile River: A Turbine Mill dated to 345–380 A.D.," *PEQ* 121 (1989), 134–43, où l'on trouvera un utile corpus des ouvrages hydrauliques antiques.

Ascalon, Umm Qeis[48]) soit des remaniements de bâtiments antérieurs (Salamine de Chypre, Beth-Shan, Ephèse, Argos, etc.). Il nous manque au moins une Pompéi et une Ostie pour mieux comprendre l'organisation économique des villes. Certaines fonctions des villes nous sont mal connues, en particulier les ports. Quelques uns comme Anthédon, Phaselis, Amathonte, Césarée, Marea,[49] Cyrène ont fait l'objet de fouilles limitées ou de prospections, mais la documentation est encore très insuffisante et le restera encore longtemps.

2. *Habitat.* Le demi-siècle écoulé a été marqué par les gros progrès faits dans notre connaissance de l'habitat des cités byzantines. La constatation fondamentale que permettent les découvertes récentes est le maintien d'une tradition urbaine dans la *Pars Orientis.* Les riches ne désertent pas les villes pour édifier de somptueuses résidences dans leurs propriétés de campagne. Ceci est clair lorsqu'on examine le plan de villes comme Stobi où les riches demeures paraissent constituer l'essentiel du parc immobilier, ceux du faubourg de Daphné ou du centre d'Apamée, ou bien enfin le centre de l'Agora classique d'Athènes (palais d'Eudocie ou de Gessius, autrefois considéré comme un gymnase,[50] Fig. 10). En revanche, n'en déplaise à J. J. Rossiter,[51] rares sont les riches résidences rurales dans les Balkans, le bassin égéen, la Syro-Palestine. Il n'y a aucun pendant à la villa de Montmaurin ou à Piazza Armerina. Les maisons rurales de Cilicie ou des villages du Gebel Zawiye traduisent l'aisance d'une classe paysanne mais nullement l'exode des classes dirigeantes à la campagne. La lecture du plaidoyer de Libanios sur les patronages confirme que, quelles que soient les difficultés éprouvées par les propriétaires résidant à Antioche pour percevoir leurs taxes et rentes, aucun ne songe à s'expatrier à la campagne et à quitter une ville célébrée dans l'*Antiochikos* par le même rhéteur.

Les études sur les "palais" ont été très abondantes même si en regard les trouvailles archéologiques ne sont pas toujours probantes pour les théories invoquées par leurs auteurs. On ne peut que déplorer l'absence de nouvelles fouilles sur le palais de Constantinople même si à partir de l'étude des mosaïques menées par les archéologues autrichiens[52] un nouveau départ, concrétisé par un colloque, semble amorcé dans l'étude du Grand Palais de Constantinople. Les fouilles de la zone palatiale marquent aussi

[48] S. Holm-Nielsen, I. Nielsen et F. G. Andersen, "The Excavations of Byzantine Baths in Umm-Qeis," *AAJord* 30 (1986), 187–99.

[49] F. el-Fakharani, "Recent Excavations at Marea in Egypt," *Das Römisch-byzantinische Ägypten: Akten des internationalen Symposions 26.–30. September 1978,* éd. par G. Grimm, H. Heinen et E. Winter (Mayence, 1983), 175–86.

[50] A. Franz, *Late Antiquity* A.D. *267–700* (The Athenian Agora 24) (Princeton, 1988), 64–65, 95–116. Frantz suggère de façon convaincante que le "Palais des Géants" n'est pas l'Université, comme on l'a longtemps cru mais sans doute un palais élevé par Eudocie ou son frère Gessius après le mariage de la première avec Théodose II en 421, hypothèse que conforte une heureuse découverte épigraphique d'E. Sironen, "An Honorary Epigram for Empress Eudocia in the Athenian Agora," *Hesp* 59 (1990), 371–74; cf. aussi G. Fowden, "The Athenian Agora and the Progress of Christianity," *Journal of Roman Archaeology* 3 (1990), 494–501.

[51] J. J. Rossiter, "Roman Villas of the Greek East and the Villa in Gregory of Nyssa Ep. 20," *Journal of Roman Archaeology* 2 (1989), 101–11, qui fait un très riche commentaire sur le texte de Grégoire.

[52] W. Jobst, "Die Mosaiken des grossen byzantinischen Kaiserpalastes in Istanbul," *Wiener Berichte über Naturwissenschaften in der Kunst* 2/3 (1985–86), 132–161; idem, "Der Kaiserpalast von Konstantinopel und seine Mosaiken," *Antike Welt* 18.3 (1987), 2–22.

le pas à Thessalonique. L'interprétation de Piazza Armerina,[53] celle du Palais de Dioclétian à Split[54] ont en revanche progressé. Mais le pas le plus significatif a été la compréhension du site de Gamzigrad (Fig. 11) qu'une inscription a permis d'identifier de manière assurée avec Romuliana, résidence que Galère a édifiée pour lui même et sa mère et où il aurait reçu sa sépulture (découverte de son mausolée et de celui de sa mère).[55] Un très grand nombre de vastes maisons paléochrétiennes (pouvant être assimilées à des "palais" pour les plus importantes) est apparu, depuis les articles pionniers de G. Becatti[56] ou R. Stillwell,[57] dans les Balkans (notamment à Histria), en Grèce (Thessalonique,[58] Argos, Némée,[59] Mégare,[60] Thasos, Megalopolis, Samos[61]), en Anatolie (Ephèse, Aphrodisias, Sidé, Xanthos), à Chypre (Kourion, Salamine), en Syrie (ajouter Mariamin et Palmyre aux exemples déjà cités), en Palestine (Césarée), en Proconsulaire (notamment à Carthage). Elles s'organisent toutes autour d'une cour péristyle, le plus souvent dallée, sur laquelle s'ouvrent de grandes salles, *triclinium* et/ou *oecus,* dans l'axe du péristyle, disposées côte à côte ou orthogonalement, ou bien encore desservies par des cours différentes, des *cubicula* et des salles de service. L'entrée peut être directe ou en baïonnette. L'eau y est très présente, sous forme de thermes, de bassins et de fontaines, à proximité des salles de réception ou dans les cours et visibles des hôtes. On y trouve même de véritables nymphées miniature avec, semble-t-il, des préférences régionales: ainsi les maisons de Stobi présentent le même bassin allongé sur l'un des côtés du portique, flanqué par une avancée en U encadrant ses petits côtés, que l'on retrouve dans une maison de Thasos et dans les *atria* de deux églises de Philippes (cathédrale et basilique A). L'étude des *triclinia* a considérablement progressé. Le passage de salles rectangulaires à des salles absidées, que l'on prenait à tort autrefois pour des chapelles privées, est maintenant mis en relation avec un changement d'habitude de table, l'invention du *stibadium* ou *accubitum,* long coussin cylindrique sur lequel les convives pouvaient poser le coude. Les trois *klinai* antérieures disposées en *pi* furent ainsi fondues en une seule de forme semi-cylindrique. Sans doute cette évolution fut-elle réflétée par l'apparition

[53] Voir en dernier lieu *La villa romana del Casale di Piazza Armerina, Atti della IV Riunione Scientifica della Scuola di Perfezionamento in Archeologia Classica dell'Università di Catania* (Piazza Armerina, 23 settembre-1 ottobre 1983) (Catania, 1988) et l'important compte-rendu que N. Duval lui consacre dans BullAIEMA 13 (1990–91), 361–73.

[54] Cf. la mise au point bibliographique de N. Duval, "Split 5 et 6," 4 (1991), 378–84.

[55] N. Duval, "Gamzigrad: Un palais de Galère?" dans *Saggi in onore di G. Angelis d'Ossat* (Rome, 1987), 29–40; idem, "Le site de Gamzigrad est-il le palais de retraite de Galère?" *BAntFr* (1988), 61–84; D. Srejović, "Felix Romuliana: Palais impérial ou . . . ?" *Starinar* n.s. 37 (1986), 94–102. Donnant sur la porte Est, qui apparaît comme la plus richement décorée, un tétrapyle a été récemment découvert à 1.5–2 km des murs. Du tétrapyle part vers le Sud une voie menant vers une colline proche (220m. env.) où ont été trouvés deux mausolées (ceux de Galère et de sa mère?), l'un de plan octogonal, l'autre circulaire, qui contenaient en leur centre une dépression pour accueillir leurs cendres; à une quinzaine de mètres de là, deux *tumuli* coniques à base circulaire retenue par des murs (bois carbonisés dans celui qui a été fouillé: restes de bûchers?).

[56] G. Becatti, "Case ostiensi del tardo impero," *Bollettino d'Arte* 33 (1948), 102–28 et 197–224.

[57] R. Stillwell, "Houses of Antioch," *DOP* 15 (1961), 45–57.

[58] Cf. en dernier lieu, une abside de triclinium datable du IVe s. trouvée au 70 Ayias Sophias: 'Αρχ. Δελτ. 32 (1977), B2, 195–97, fig. 1.

[59] S. G. Miller, "Excavations at Nemea, 1982," *Hesp* 52 (1983), 77–78, pl. 20e et 21b ("Early Christian Farming Trenches"), 82–88.

[60] Th. Karayiorga-Stathakopoumou, 'Αρχ.Δελτ. 33 (1978), B1, 38–39, fig. 1.

[61] K. Tsakos, "Terrain Polyx, Kanakali," 'Αρχ.Δελτ. 34 (1979), B2, 354–55 (nymphée dans une abside).

de la table semi-circulaire, dont la partie arrondie s'intégrait à la couche. Peut-être était-ce une influence des bivouacs de militaires ou de chasseurs, où cette disposition était répandue comme le montre l'un des plats du trésor de Sevso.[62]

Ce dispositif était le plus souvent inséré dans une abside. Mais on le trouve inséré dans un espace rectangulaire à Argos, à Carthage, et à Antioche. Représentée sur une mosaïque d'Argos,[63] avec l'emplacement des divisions correspondant aux segments de la couche semi-circulaire, la table semi-circulaire a été retrouvée, presqu'en place, dans une maison d'Apamée.[64] A Athènes, les salles absidées des demeures de l'Agora classique et d'autres des environs ne doivent pas être considérées comme des salles d'enseignement mais plutôt comme des *triclinia*.[65] A Aphrodisias,[66] un *triclinium* à abside de belle taille a été récemment retrouvé, ouvrant sur un vaste péristyle dont le côté opposé présentait une ample abside percée de niches où prenaient place des bustes de philosophes: sans doute était-ce la riche demeure d'un païen du Ve s., mais on ne peut exclure que ce lieu n'ait servi de cénacle à des défenseurs cultivés du paganisme jusqu'à la destruction des sculptures (sous Justinien?) par des chrétiens fanatiques (Fig. 12). La liste de ces *triclinia* à abside serait trop longue. Leur diffusion a été récemment constatée à Sardes.[67] Dans les salles de banquets, les alvéoles pouvaient se multiplier. On en compte quelques-unes à deux niches (Sbeitla). Nombreux sont les triconques, qui abritaient donc trois couches incurvées. Mentionnons les cas de Loupian en Languedoc, du Palais de Théodoric à Ravenne, récemment réétudié, de Carthage et de Ptolemais: tous ont été rajoutés à des structures antérieures. Dans d'autres cas, comme à Mediana (Niš), le triconque est primitif. Plus rarement, ces salles possèdent cinq (Ravenne), sept (Maison de Bacchus à Djemila et palais de Lausos à Constantinople), voire dix-neuf comme au grand triclinos des Dix-Neuf Lits du Grand Palais dont le plan nous devient clair, à la lumière des exemples précédents.[68] A Constantinople, le dégagement des Palais

[62] M. Mundell Mango, "Der Seuso-Schatzfund," *Antike Welt* 21 (1990), 70–88, fig. 4, 74; idem, "Un nouveau trésor (dit de Sevso) d'argenterie de la Basse Antiquité," *CRAI* (1990), 238–54, fig. 2, 241; H. A. Cahn, A. Kaufmann-Heinimann et K. Painter, "A Table Ronde on a Treasure of Late Roman Silver," *Journal of Roman Archaeology* 4 (1991), 184–91, et M. M. Mango, "A Note on the Inscriptions on the Objects in a Treasure of Late Roman Silver," ibid., 192.

[63] G. Akerström-Hougen, *The Calendar and Hunting Mosaics of the Villa of the Falconer in Argos* (Stockholm, 1974), notamment 101–17.

[64] Voir notamment J. Ch. Balty, *Guide d'Apamée* (Bruxelles, 1981), 134–37 et l'article du même cité note 68.

[65] Voir à ce sujet mes remarques dans "L'habitat urbain en Grèce à la veille des invasions," *Villes et Peuplement,* 341–97 (voir note 9); *contra,* Frantz, *Late Antiquity* (voir note 50).

[66] Une nouvelle salle à abside a été trouvée à Aphrodisias décorée de portraits de philosophes; elle donne sur un atrium. Sa fonction comme lieu d'enseignement ne paraît pas démontrée mais l'abondance de ces sculptures (pas moins de douze) en un seul site invite tout de même à s'interroger sur ce point: R. R. R. Smith, "Late Roman Philosopher Portraits from Aphrodisias," *JRS* 80 (1990), 127–55, 177; idem, "Late Roman Philosophers," dans *Aphrodisias Papers* 2, 144–58 et "A New Portrait of Pythagoras," *ibid.,* 159–67 (voir note 36).

[67] Cf. notamment C. H. Greenewalt, "Sardis: Archaeological Research in 1985," *VIII Kazı Sonuçları Toplantısı* (Ankara, 1986), 384 et 393, fig. 7.

[68] La bibliographie sur ces triclinia à abside est florissante. Citons N. Duval, "Les maisons d'Apamée et l'architecture palatiale de l'Antiquité Tardive," dans *Apamée de Syrie, Bilan des recherches archéologiques 1973–1979,* éd. par. J. Balty (Bruxelles, 1984), 447–70 et J. Ch. Balty, "Notes sur l'habitat romain, byzantin et arabe d'Apamée, rapport de synthèse," 471–506 de ce même volume. Voir aussi N. Duval, "Existe-t-il une structure palatiale propre à l'Antiquité Tardive?" dans *Le Système Palatial en Orient, en Grèce et à Rome,* éd. par E. Lévy (Strasbourg, 1986), 463–90.

d'Antiochos et de Lausos[69] a permis de découvrir un type de palais composé d'un accès en sigma et de pièces circulaires (aux murs creusés d'alvéoles, peut-être pour des *stibadia*) et d'y rattacher une construction anonyme de Gülhane considérée par les fouilleurs comme le baptistère de Sainte Marie Hodighitria.[70]

Les immeubles disposés sur les pentes d'Ephèse[71] ont fourni un habitat collectif jusque là non découvert en Orient. On y remarque la stabilité des appartements du Ier au début du VIIe s., ainsi que l'évolution de leur occupation, celle du goût aussi à travers la superposition des enduits peints. Mais il s'agit encore d'un habitat de riches. Il manque l'habitat le plus répandu, celui des classes moyennes, celui que les fouilles, partielles, cernent mal.[72] L'habitat le plus pauvre, celui des murs en torchis ou en pisé, fait totalement défaut. Seule exception, le site de Caričin Grad en offre des vestiges importants en cours de dégagement.[73] Il s'agit souvent de réoccupations de locaux antérieurs mieux bâtis, phénomène fréquent dès la seconde moitié du VIe s.,[74] que l'on commence à respecter lors des fouilles et dont l'étude permettrait de saisir la dégradation de la ville et ses modalités d'abandon dans le courant du VIIe s., processus dont C. Foss a bien décrit les grandes lignes.[75] Sur ce point, l'apport des fouilles entreprises par R. M. Harrison à Amorion, site considérable aux VIIe–IXe s., sera décisif.[76]

b. Les villages et l'habitat rural. Le paysage

La période qui nous concerne a vu ses débuts marqués par l'apparition d'un grand livre, l'un des rares que les autres disciplines antiques et médiévales nous envient, celui de Tchalenko sur les villages antiques de Syrie du Nord.[77] Qu'importe si beaucoup de plans et relevés avaient été simplement empruntés aux prospections du comte M. de Vogüé[78] et d'H. C. Butler,[79] sans avoir été contrôlés, si plans et axonométries de groupes de maisons sont à trop petite échelle pour être utilisés autrement qu'en illustration et si

[69] Bibliographie dans W. Müller-Wiener, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls* (Tübingen, 1977), 122–25 et 238–39.

[70] R. Demangel et E. Mamboury, *Le Quartier des Manganes* (Paris, 1939), 91–111; Müller-Wiener, *Bildlexikon,* 42–43, fig. 17.

[71] *Forschungen in Ephesos,* VIII/1: V. Strocka, *Die Wandmalereien der Hanghaüser* (Vienne, 1977); *Forschungen in Ephesos,* VIII/2: W. Jobst, *Römische Mosaiken aus Ephesos, I: Die Hanghaüser des Embolos* (Vienne, 1977).

[72] Les fouilles polonaises à Kôm el-Dikka donnent une assez bonne idée d'un habitat collectif correspondant à celui de "classes moyennes": M. Rodziewicz, *Alexandrie II. Les habitations romaines tardives d'Alexandrie* (Varsovie, 1984).

[73] B. Bavant, V. Kondić et J.-M. Spieser, "Caričin Grad," *MélRome, Moyen Age, Temps Modernes* 102 (1990), 277–82.

[74] Voir à ce sujet les remarques de S. P. Ellis, "The End of the Roman House," *AJA* 92 (1988), 565–76.

[75] C. Foss, *Byzantine and Turkish Sardis* (Cambridge-Londres, 1976); idem, "Archaeology and the 'Twenty Cities' of Byzantine Asia," *AJA* 81 (1977), 469–86; idem, "Late Antique and Byzantine Ankara," *DOP* 31 (1977), 27–88; idem, *Ephesus after Antiquity: A Late Antique, Byzantine and Turkish City* (Cambridge-Londres, 1979); idem, "Sites and Strongholds of Northern Lydia," *AnatSt* 37 (1987), 81–101.

[76] R. M. Harrison, "Amorium 1987, a Preliminary Survey," *AnatSt* 38 (1988), 175–84; idem, "Amorium 1988, the First Preliminary Excavation," *AnatSt* 39 (1989), 167–74; idem, "Amorium Excavations 1989, The Second Preliminary Report," *AnatSt* 40 (1990), 205–18; idem, "Amorium Excavations 1990," *AnatSt* 41 (1991), 215–29.

[77] G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord,* I-III (Paris, 1953–1958).

[78] M. de Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle* (Paris, 1865–77).

[79] H. C. Butler, *Architecture and Other Arts, Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1899–1900* (New York, 1903); idem, *Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904–5 and 1909,* II, *Architecture* (Leyde, 1922).

certaines théories ou "coups de coeur" privilégient indûment telle interprétation (la monoculture de l'olivier), tel village (Qirqbizze, Behyo), ou monument (villas de Bamuqqa on de Taqle, église de Qalbloze)! La méthode est excellente et en avance sur son époque, abstraction faite de l'absence dommageable de fouilles sérieuses. Les constructions étaient insérées dans un cadre géographique concret, un paysage dont les permanences sont suggérées. Le découpage en micro-régions, qui est un acquis définitif de cette recherche, permet de grouper les villages dans un ensemble cohérent et à leur échelle. Avec des moyens différents, le recours à la fouille, à des relevés plus précis et où le développement du village est serré de plus près à partir de l'étude des appareils et décors ou des sols associés, la thèse de G. Tate,[80] les fouilles de Déhès[81] et de Serdjilla ne font que poursuivre dans une voie qu'il a tracée. Certaines de ses typologies apparaissent contestables (andrôns, auberges, marchés). La durée d'existence de ces centres excède les murs conservés et datés. A Déhès, la présence de céramique hellénistique indique une mise en valeur antérieure à l'époque romaine et celle d'époque islamique un abandon bien postérieur (IXe–Xe s.) à celui annoncé par G. Tchalenko (milieu du VIIe s.). L'étude des pressoirs de Syrie du Nord menée par O. Callot[82] apporte beaucoup sur la technique d'une production importante dans les chaînons Nord du Massif Calcaire, même si les évaluations de production restent sujettes à d'étonnantes incertitudes.

La Syrie du Sud et la Transjordanie (Hauran) font maintenant l'objet des mêmes enquêtes. Les articles de F. Villeneuve[83] ont permis d'ajouter beaucoup, non seulement à notre connaissance de la maison hauranaise, déjà analysée par de Vogüé et Butler, mais à la structure des villages, à leur production (importance des céréales, de la vigne [et de la production vinicole abondante et renommée à Gadara, Abila, et Capitolias] et des fruits) et à leur environnement.[84] Le Golan a aussi livré des restes de village importants, notamment à Qasrin où l'on a pu reconstituer une bonne partie du village du IVe au VIIe groupé autour de sa synagogue.[85]

[80] G. Tate, *Les campagnes de la Syrie du Nord du IIe au VIIe* s., I (Paris, 1992). G. Tate a aussi publié plusieurs articles sur son enquête; voir notamment G. Tate, "A propos des campagnes de la Syrie du Nord (IIe–VIe siècles). Une tentative d'histoire sérielle," dans *Géographie Historique du Monde Méditerranéen,* éd. par H. Ahrweiler (Paris, 1988), 207–13; idem, "Les campagnes de la Syrie du Nord à l'époque protobyzantine," *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin,* I (IVe–VIIe s.) (Paris, 1989), 63–77; idem, "Les paysages ruraux en Syrie du Nord à l'époque romano-byzantine," dans *Resurrecting the Past. A Joint Tribute to Adnan Bounni* (Copenhague, 1989), 379–86.

[81] J.-P. Sodini, G. Tate, B. et S. Bavant, J.-L. Biscop et D. Orssaud, "Déhès–Campagnes I-III," *Syria* 57 (1980), 1–308.

[82] O. Callot, *Huileries de Syrie du Nord* (Paris, 1984). Cf. aussi J.-P. Brun, *L'Oleiculture en Provence* (Paris, 1986) et M. C. Fernández Castro, "Fábricas de aceite en el campo hispano-romano," dans *Producción y Commercio del aceite en la antigüidad, Sevilla, 1982,* éd. par J. M. Blasquez Martínez et J. R. Rodriguez (Madrid, 1983), 569–99. Un important pressoir double a été dégagé en 1989 et 1990 à Serdjilla.

[83] F. Villeneuve, "L'économie rurale et la vie des campagnes dans le Haran antique," dans J.-M. Dentzer, *Hauran* I (Paris, 1985), 63–129. Cf. aussi idem, "Citadins, Villageois, Nomades. Le cas de la *Provincia Arabia* (IIe–IVe s.)," *Dialogues d'histoire ancienne* (Besançon-Paris, 1989), 119–40.

[84] De nombreux restes de pressoirs à vin et huile ont été signalés qui pouvaient être attribués à l'époque byzantine ou omeyyade. Parmi ceux de l'époque byzantine, signalons ceux de Magharat el Wardeh (*Archaeology of Jordan,* éd. Hormès-Frereriq et Hennessy, 388 [voir note 20], Early Roman–Late Roman, pressoir à vin), de Yasileh (Z. Al-Muheisen, "Fouilles de Yasileh: La troisième campagne [1990]," *Liber Annuus* 40 [1990], 461, pressoir à vin, "le plus important reconnu à ce jour dans cette région").

[85] Z. U. Ma'oz et A. Killebrew, "Ancient Qasrin: Synagogue and Village," *BiblArch* 51 (1988), 5–9; A. Killebrew et S. Fine, "Un village juif à l'époque byzantine," *Le Monde de la Bible* 73 (nov.-déc. 1991), 50–58.

La Lycie, grâce à R. M. Harrison,[86] et la Cilicie, avec les travaux de S. Eyice,[87] ont livré bon nombre de structures villageoises, insoupçonnées il y a cinquante ans. De petite taille en Lycie, les maisons paysannes faites d'unités accolées, avec rez-de-chaussée réservé au bétail ou au stockage des denrées et étage pour les humains, évoquent en plus pauvre les maisons du Nord du Massif Calcaire. La Cilicie, beaucoup moins montagneuse, est plus riche. Les maisons, plus vastes, également à deux niveaux, impressionnent par leur ampleur et leur luxe (fenêtres doubles à l'étage et balcons sur consoles, cours péristyles).

Avec les fouilles de Nessana,[88] de Sbeita[89] et les explorations menées sur l'ensemble de la région, le Néguev est l'un des terrains les plus prometteurs. Comme dans les villages étendus d'El Bara et de Brad, en Syrie du Nord, d'Umm el-Djemal ou d'Umm er-Rasas en Transjordanie, ces ensembles, qui offrent le même aspect organique, avec leurs hameaux agglomérés et leur voirie incertaine, voire leur absence de murailles, montrent une autre urbanisation que celles des fondations hellénistiques. Les maisons y sont différentes, plus proches de celles du Hauran que de celles d'Apamée: quadriportiques absents, auges indiquant l'hébergement des chevaux (et du bétail?) dans la maison, techniques de construction dues à la rareté du bois et à la médiocrité de la pierre (arcs rapprochés portant des dalles étroites et relativement courtes). Depuis les recherches sur Nessana, l'étude de la mise en valeur du sol et des installations agricoles (pressoirs pour la vigne) a fait de gros progrès.[90]

D'autres régions restent à connaître dont certaines, comme la Libye[91] et la Tunisie[92] actuelles, ont déjà laissé entrevoir leur richesse. Des fermes et des installations agricoles

[86] R. M. Harrison, "Nouvelles découvertes romaines tardives et paléobyzantines en Lycie," *CRAI* (1979), 222–39. Y ajouter F. Kolb, B. Kupke, M. Miller, et M. Zimmerman, "Habitats et occupation du sol sur le territoire de la cité de Kyaneai en Lycie centrale," *Archéologie et espaces, Xe Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes (19–21 Oct. 1989)* (Juan-les-Pins, 1990), 47–69; F. Kolb, "Bericht über Oberflächenuntersuchungen in Kyaneai und Umgebung in Sommer 1989," *VIII Arastirma sonuçları toplantısı 1990* (Ankara, 1991), 355–77.

[87] S. Eyice, "Einige byzantinische Kleinstädte im Rauhen Kilikien," *150 Jahre Deutsches Archäologisches Institut 1829–1979* (Mayence, 1982), 204–9; idem, "Ricerche e scoperte nella regione di Silifke nella Turchia meridionale," *Milion* 1 (Rome, 1988), 15–33; idem, "Quelques campements militaires de l'époque byzantine dans la région de Silifke," ΑΡΜΟΣ, *Recueil en l'honneur de N. K. Moutsopoulos*, I (Thessalonique, 1990), 625–35. Cf. aussi H. Hellenkemper et F. Hild, *Neue Forschungen in Kilikien* (DenkWien 186) (Vienne, 1986); idem, *Kilikien und Isaurien* (*Tabula Imperii byzantini*, V) (Vienne, 1990).

[88] H. D. Colt, *Excavations at Nessana*, I (Londres, 1962).

[89] A. Segal, *The Byzantine City of Shivta (Esbeita), Negev Desert, Israel* (BAR International Series 179) (Oxford, 1983).

[90] Ph. Mayerson, "The Wine and Vineyards of Gaza in the Byzantine Period," *BASOR* 257 (1985), 75–80.

[91] R. Rebuffat, "Les fermiers du désert," *L'Africa romana, Atti del V convegno di studio, Sassari 11–13 dicembre 1987* (Sassari, 1988), 33–68.

[92] C. M. Wells, J. Freed et J. Callagher, "Urban and Rural Housing in Ancient Tunisia: Houses of the Theodosian Period at Carthage," *AJA* 92 (1988), 248–49. Sur les installations agricoles en Algérie (en Maurétanie Césarienne, entre Césarée et Tipasa), cf. l'intéressante villa de Nador, rebâtie par M. Cincius Hilarianus dans le deuxième quart du IVe s. et qui continue sa production d'huile d'olive jusqu'à la fin de l'époque vandale: L. Anselmino et al., *Il Castellum del Nador* (Rome, 1989) et le compte rendu de l'ouvrage par D. J. Mattingly et J. W. Hayes, "Nador and Fortified Farms in North Africa," *Journal of Roman Archaeology* 5 (1992), 408–18. Enfin, signalons les très intéressants résultats d'une prospection menée autour de l'ancienne cité de Segermès par P. Ørsted, L. Ladjimi Sebaï et leurs collaborateurs, "Town and Countryside in Roman Tunisia," *Journal of Roman Archaeology* 5 (1992), 69–96.

ont été recensées et explorées en Palestine, notamment en Galilée,[93] en Samarie,[94] en Judée[95] et attendent des études plus minutieuses ou plus extensives (Fig. 13).[96] En Thrace et en Mésie, il semblerait que de grands domaines dirigés par des propriétaires résidant au moins à temps partiel dans des bâtiments résidentiels séparés de leur *pars rustica,* aient survécu à la récession du IIIe s. jusqu'au milieu du Ve s.[97] Rares en revanche, sont les ensembles ruraux découverts en Grèce[98] et à Chypre.[99]

L'étude des villages est indissociable de celle de leurs terroirs et de l'exploitation de ces derniers: restes de terrasses dans toutes les régions déjà évoquées, limites de champ encore en place en Syrie, en Transjordanie et en Arabie, tas d'épierrement en Syrie du Nord et au Néguev, irrigation ou collecte de l'eau, plus ou moins rare dans ces régions.[100] On voit aussi à partir de là quels peuvent les prolongements vers une archéologie de l'environnement et du paysage: étude des paléosols (et détermination des cultures aux différentes époques [macrorestes, charbons, pollens] par carottages et dé-

[93] Y. Hirschfeld et R. Birger, "Farm Houses and Winepresses at Ramat Hanadiv" (en hébreu), *Qadmoniot* 21 (1988), 100–114; idem, "Early Roman and Byzantine Estates near Caesarea," *IEJ* 41 (1991), 81–111; à 6 km de Césarée, sans doute résidence plutôt que monastère, mais ne paraissant pas liée à une exploitation agricole: Y. Porath, "Tel ʿAfar," *Excavations and Surveys in Israel* 7–8 (1988–89), 1–3; R. Frankel, "Some Oil Presses from Western Galilee," *BASOR* 286 (1992), 39–71. Pour la Palestine en général, voir M. Gichon, "The Upright Screw-operated Pillar Press in Israel," *Scripta Classica Israelica* 5 (1979–80), 206–44. Je n'ai pu consulter R. Frankel, "The History of the Processing of Oil and Wine in Galilee in the Period of the Bible, the Mishna, and the Talmud," Ph.D. diss. (Tel Aviv University, 1984) ni du même, "Oil Presses in Western Galilee and in Judea," dans *Olive Oil in Antiquity. Conference,* éd. par M. Heltzer et D. Eitam (Haïfa, 1987), 63–80.

[94] I. Roll and E. Ayalon, "Two Large Wine Presses in the Red Soil Regions of Israel," *PEQ* 113 (1981), 111–25; S. Dar, *Landscape and Pattern, An Archaeological Survey of Samaria 800* B.C.E.*–636* C.E. (BAR International Series 308) (Oxford, 1986), qui est particulièrement riche pour la vie agricole.

[95] R. Frankel, J. Patrich et Y. Tsafrir, "The Oil Press at Horvath Beit Loya," dans *Christian Archaeology in the Holy Land, New Discoveries, Essays in Honour of Virgilio C. Corbo, OFM* (Jerusalem, 1990), 287–300.

[96] *Pressoirs à huile:* R. Frankel, "Khirbet el-Quseir," *Excavations and Surveys in Israel* 5 (1986), 88–91; N. Feig, "Meron," *Excavations and Surveys in Israel* 7–8 (1988–89), 127–28; R. Frankel, "Tel Safsafot," *Excavations and Surveys in Israel* 7–8 (1988–89), 160–61; Zvi Greenhut, "Horvat Hermeshit 1989," *Excavations and Surveys in Israel* 9 (1989–90), 141–43. *Pressoirs à vin:* N. Kidishian, E. Ayalon, et A. Yosef, "Tel Aviv," *Excavations and Surveys in Israel* 7–8 (1988–89), 175–76; Zvi Greenhut, *loc. cit.*

[97] D. Nikolov, *The Roman Villa at Chatalka, Bulgaria* (Londres, 1976); J. Henning, *Südosteuropa zwischen Antike und Mittelalter: Archäologische Beiträge zur Landwirtschaft des 1. Jahrtausends u. Z.* (Berlin, 1987) avec le compte-rendu de K. Randsborg, "Between Classical Antiquity and the Middle Ages: New Evidence of Economic Change," *Antiquity* 64 (1990), 122–27.

[98] T. E. Gregory, "An Early Byzantine Complex at Akra Sophia near Corinth," *Hesp* 54 (1985), 411–28, que l'A. compare à deux autres maisons identiques à Phoukari. à l'angle Sud-Est de l'"Argolic Akte" (F. J. Frost, "Phourkari. A Villa Complex in the Argolid [Greece]," *The International Journal of Nautical Archaeology and Underwater Exploration* 6 [1977], 233–38) et à Halieis. Cf. aussi un pressoir (à huile?) de la seconde moitié du VIe s. trouvé dans le complexe ecclésiastique des thermes de Samos: C. Steckner, "Les amphores LR 1 et LR 2 en relation avec le pressoir du complexe ecclésiastique des thermes de Samos," dans *Recherches sur la céramique byzantine,* éd. par V. Déroche et J.-M. Spieser (Suppl. *BCH* 18, Paris, 1989), 57–71.

[99] On note cependant une courte étude d'ensemble sur les pressoirs de l'île, qui devrait mener à la localisation d'exploitations agricoles: S. Hadjisavvas, "Olive Oil Production in Ancient Cyprus," *Report of the Department of Antiquities. Cyprus* (1988/2), 111–20; selon l'A., la pierre d'ancrage à vis y apparaît à la même époque qu'en Syrie ou en Palestine, soit durant l'Antiquité Tardive (ce principe se retrouve curieusement dans une presse à vin).

[100] D D. Gilbertson et D. L. Kennedy, "An Archaeological Reconnaissance of Water Harvesting Structures and Wadi Walls in the Jordanian Desert," *AAJord* 28 (1984), 151–62.

capages, phytosociologie). Un certain nombre de prospections faites (mais non publiées) ou en cours en Grèce (Corinthie,[101] Argolide,[102] Béotie,[103] Thasos), en Turquie (Bithynie[104]), à Chypre (Paphos,[105] Amathonte[106]), en Jordanie (régions de Djerash, de Dhiban,[107] de Madaba,[108] du Ghawr meridional et du Wadi Arabah[109]), en Palestine, en Tunisie,[110] avec des équipes travaillant sur la longue durée, apporteront dans les prochaines années des informations qui renouvelleront l'appréhension des sites par les archéologues. L'étude de l'environnement publiée récemment pour le site de Iatrus, si elle est criticable en raison de certains problèmes d'attribution,[111] reste pourtant louable car elle est la première connue dans les Balkans pour notre époque.

Indépendamment des villages à vocation rurale, les côtes égéennes ont révélé de très nombreux restes de mouillages et de petits ports plus ou moins aménagés dont l'activité était liée à la pêche et au cabotage. Aucun habitat de ces sites n'a reçu de publication attentive. Quelques sondages à Emporio ont laissé entrevoir des maisons à une seule pièce de 15 à 20 m², sans étage, datant de la fin du VIe ou du début du VIIe s.[112] A Egine également, un habitat tardif, offrant les mêmes caractéristiques mais de date moins précise, a été repéré.[113] L'îlot de Pseira en Crète a livré un habitat aussi tardif

[101] T. E. Gregory, "Intensive Archaeological Survey and its Place in Byzantine Studies," *ByzSt* 13 (1986), 155–75.

[102] T. H. van Andel, C. N. Runnels et K. O. Pope, "Five Thousand Years of Land Use and Abuse in the Southern Argolid, Greece," *Hesp* 55 (1986), 103–28; C. N. Runnels et T. H. van Andel, "The Evolution of Settlement in the Southern Argolid, Greece," *Hesp* 56 (1987), 303–34.

[103] J. Bintliff et A. Snodgrass, "The Cambridge/Bradford Boeotian Expedition: The First Four Years," *Journal of Field Archaeology* 12 (1985), 123–61, soulignent la densité des habitats ruraux qui témoigne d'une "remarquable résurgence de la prospérité"; idem, "Mediterranean Survey and the City," *Antiquity* 62 (1988), 57–71; Gregory, "Intensive Archaeological Survey," note 31.

[104] Prospection commencée en 1990 sous la direction de J. Lefort.

[105] D. W. Rupp, "Problems in Byzantine Field Reconnaissance: A Non-specialist's View," *ByzSt* 13 (1986), 177–78, article suivi d'un "commentaire" de J. Rosser, ibid., 205–12.

[106] C. Petit et al., *BCH* 113 (1989), 889–99; *BCH* 114 (1990), 1028–36; *BCH* 115 (1991), 775–87.

[107] S. LaBianca, "Objectives, Procedures, and Findings of Ethnoarchaeological Research in the Vicinity of Heshbon in Jordan," *AAJord* 28 (1984), 269–87; *Hesban 5, Archaeological Survey of the Hesban Region,* éd. par R. D. Ibach (Berrien Springs, Mich., 1987): sa conclusion (183, 189) est que "The Hesban Region witnessed more widespread occupation in the Byzantine Period than in any other era. . . . The population must have been large enough to force settlement into marginal, unproductive areas. . . ." (hypothèse déjà avancée pour le Massif Calcaire en Syrie du Nord).

[108] L. T. Geraty et al., "The Madaba Plains Project. A Preliminary Report in the First Season at Tell el-ʿUmeiri and Vicinity," *AAJord* 31 (1987), 118–89; idem, "The 1987 Season at Tell el-ʿUmeiri and Vicinity," *AAJord* 33 (1989), 145–76.

[109] G. King, "Preliminary Report on a Survey of Byzantine and Islamic Sites in Jordan, 1980," *AAJord* 26 (1982), 85–95; idem, "Survey of Byzantine and Islamic Sites in Jordan. Second Season Report, 1981," *AAJord* 27 (1983), 385–434; idem, "Survey of Byzantine and Islamic Sites in Jordan. Third Season. Preliminary Report (1982): The Southern Ghawr," *AAJord* 31 (1987), 439–59.

[110] Cf. note 92.

[111] Voir *Iatrus Krivina,* II, 207–36 et les remarques de Bierbrauer, "Iatrus-Krivina. Ein spätantikes Kastell," 463–64; cf. aussi *Iatrus-Krivina,* IV (voir note 8).

[112] M. Ballance, J. Boardman, S. Corbett et S. Hood, *Excavations in Chios 1952–1955, Byzantine Emporio* (Oxford, 1989), 47–49.

[113] F. Felten, *Alt Ägina,* I, 2, *Die christliche Siedlung* (Mayence, 1975), 55–59 et dépliant 5; J.-P. Sodini, "L'habitat urbain en Grèce à la veille des invasions," dans *Villes et peuplement,* 370–74 (voir note 9).

(monastère ?).[114] Ces habitats ont pu être des lieux de résistance plus que des refuges[115] et associés à des fortifications plus ou moins sommaires du type de celles d'Emporio[116] grâce auxquelles l'armée byzantine a pu garder le contrôle des côtes du Péloponnèse[117] et préparer la reconquête du continent.

c. Archéologie funéraire et anthropologie physique

La localisation et la fouille des cimetières est une priorité car les tombes sont la cible des fouilleurs clandestins. Les tombes, qui sont les pourvoyeuses de formes complètes en contexte quand elles sont régulièrement fouillées, alimentent les antiquaires en trouvailles de toutes sortes qui, même si elles sont connues, sont automatiquement privées de leurs coordonées spatio-temporelles.

Cette urgence ne doit pas non plus masquer les vrais apports de cette archéologie. Quelques études existent sur l'emplacement des tombes (notamment celui des "inhumations privilégiées"),[118] la typologie des installations funéraires (forme des stèles, types et formes d'inhumation: matériau, plan).[119] Le matériel associé, sur lequel je reviens plus bas, a été bien collecté dans les nécropoles des régions danubiennes et du pourtour de la Mer Noire. Son étude peut soutenir la comparaison avec les nécropoles germaniques ou normandes. L'étude des rites a été en revanche moins poussée et l'on manque d'une étude d'ensemble de ces cerniers (libations, repas funéraires, oboles, dépôts d'offrande: céramiques, verres ou végétaux).[120]

[114] P. Betancourt et C. Davaras, "Excavations at Pseira, 1985 and 1986," *Hesp* 57 (1988), 207–25; communications de J. Albani et de N. Poulou-Papadimitriou au *Actes du XII Congrès international d'archéologie chrétienne, Bonn 1991* (sous presse).

[115] Contrairement aux idées de S. Hood, "Isles of Refuge in the Early Byzantine Period," *BSA* 65 (1970), 37–45 et d'A. Sampson, "Refuges continentaux et insulaires de la période protobyzantine en Eubée et en Béotie orientale" (en grec), Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν 26 (1984–85), 363–72.

[116] Cf. Ballance et al., *Byzantine Emporio,* 49–85 (voir note 112).

[117] Cf. les trouvailles récentes de sceaux et de boucles de ceinturon (VIIe–VIIIe s.) dans les îlots du Golfe Saronique et du Golfe d'Argolide qu'A. Avramea (exposé du 28/01/92 au séminaire de M. Kaplan) a avec justesse mises en relation avec les découvertes de Modon et de Tigani dans le Magne, ainsi qu'avec les boucles de ceinturon byzantines trouvées à Athènes et à Corinthe.

[118] J.-P. Sodini, "Les 'tombes privilégiées' dans l'Orient chrétien (à l'exception du diocèse d'Egypte)," dans Y. Duval et J.-Ch. Picard, *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe s. en Occident* (Paris, 1986), 233–43. Cf. l'interprétation de l'ensemble du phénomène dans Y. Duval, *Auprès des saints, corps et âme* (Paris, 1988).

[119] Beaucoup de travaux dispersés mais pas de synthèse. Sur les Balkans, cf. J.-P. Sodini et K. Kolokotsas, *Aliki,* II, *La basilique double* (Paris, 1984), 219–27 et E. Marki, "Recherche des influences antiques sur les tombes paléochrétiennes, leur architecture et le culte funéraire" (en grec) dans *La Vie quotidienne à Byzance* (Athènes, 1989), 88–104 (son esquisse typologique a des aspects arbitraires). En Anatolie, quelques tombes ou nécropoles ont été étudiées dans les dernières décennies à Iznik, Ephèse, Sardes, Adrassus, Anemurium. En Syro-Palestine, les trouvailles sont très nombreuses, mais peu de progrès a été fait: cf. A. Sartre, "Architecture funéraire," dans *Archéologie et Histoire de la Syrie,* II, 423–46 (voir note 23).

[120] Je renvoie sur l'ensemble de la question à mes remarques dans Sodini-Kolokotsas, *Aliki,* II, 227–30; pour la céramique, noter en Crète, dans le Péloponnèse et en Grèce centrale le maintien de cruches en forme de lécythes dont l'usage paraît avoir été exclusivement funéraire. M. Kazanski a bien voulu me signaler une cruche de même forme en Crimée, dans la nécropole de Suuk-Su (tombe 155, datée de la première moitié du VIIe s. d'après les fibules): A. L. Jakobson, *La céramique et sa fabrication dans la péninsule taurique médiévale* (en russe) (Leningrad, 1979), fig. 8, 5. Cf. aussi S. T. Stevens, "Charon's Obol and Other Coins in Ancient Funerary Practice," *Phoenix* 45 (1991), 1–15 et *The Circus and a Byzantine Cemetery at Car-*

Toutefois, la lacune la plus grave concerne l'étude des squelettes. Les identifications les plus simples (détermination des sexes, âge) font défaut, ou, quand elles existent, elles sont souvent le fait d'archéologues qui n'ont pas les connaissances anthropologiques minimales et qui se laissent au mieux guider par les parures. On aboutit ainsi au paradoxe que les objets produits sont mieux connus que les producteurs. Sans doute des tabous expliquent cet état de choses. Quelques nécropoles ont vu leur matériel osseux étudiés, mais elles sont rares. Citons en Yougoslavie Stobi[121] en Grèce Corinthe,[122] Gortyne,[123] Abdère[124] et Aliki,[125] Saraçhane à Istanbul[126] (mais les squelettes sont médiévaux), quelques tombes isolées en Turquie,[127] quelques ensembles en Palestine[128] et en Transjordanie,[129] d'autres à Carthage.[130] Tout reste donc à faire. Mais le préjudice subi est irréparable. L'étude des parentés, des origines ethniques, l'alimentation et la pathologie de ces populations peut fournir des données extrêmement importantes pour l'histoire de ces régions et constitue l'une des priorités de notre discipline.[131]

---

thage, I, éd. par J. Humphrey (Ann Arbor, Mich., 1991), 331–32. Pour les offrandes végétales essentiellement, R. Boyer et al., *Vie et mort à Marseille à la fin de l'Antiquité* (Marseille, 1987), 85–101. Je me demande si le noircissement des os observé dans une tombe d'Anemurium ne s'explique pas, comme à Aliki, par la présence d'éléments végétaux: J. Russell, "Excavations at Anemurium 1982," *V Kazı Sonuçları Toplantısı 1983* (Ankara, 1984), 231–35 et idem, "Recent Discoveries at Anemurium (Cilicia)," *XI CIAC Lyon 1986,* II, 1635–37. Voir aussi *Le sepolture in Sardegna dal IV al VII secolo. Atti del IV Convegno di studio sull'archeologia tardoromana e medievale in Sardegna* (Cuglieri, 27–28 giugno 1987) (Cuglieri, 1990).

[121] Al B. Wesolowsky, "Pathology of Human Remains from Stobi, 1970–1973," dans Dj. Mano-Zissi et J. Wiseman, *Studies in the Antiquities of Stobi,* II (Belgrade, 1975), 143–160.

[122] J. L. Angel, "The Skeletons of Lerna Hollow," *Hesp* 42 (1973), 340–51.

[123] N. Allegro, P. Rendini et F. Mallegni, "Gortina (Creta): Tombe tardo romane presso Mitropoli e monumento funerario bizantino entre l'abitato," *Quaderni di scienze antropologiche* 6 (1981), 73–108.

[124] Th. K. Pitsios, "Tombes multiples du cimetière byzantin d'Abdère," Πελοποννησιακά 16 (1985–86), 237–40; A. Agelarakis et Argiro Agelarakis, "The Paleopathological Evidence at Polystylon, Abdera," *ByzF* 14 (1989), 7–26.

[125] Sodini–Kolokotsas, *Aliki,* II, 211–42 (L. Buchet).

[126] R. M. Harrison, *Excavations at Saraçhane in Istanbul* I (Princeton, 1988), 374–98 (D. Brothwell).

[127] Tombe fouillée par H. Gonnet à Beykoÿ; squelettes du XIe s. trouvés à Bogazkoÿ: P. J. Neve, "Bogazköy-Hattusa in byzantinischer Zeit," dans *Hommes et richesses,* II, éd. par V. Kravari, J. Lefort et C. Morrisson (Paris, 1992), 91–111; Anemurium: Russell, *V Kazı Sonuçları Toplantısı 1983,* 231–35 (voir note 120); d'autres tombes de la Basse Antiquité et de l'époque byzantine sont en cours d'étude à Porsuk (C. Abadie), à Xanthos et au Letoon.

[128] On dispose pour les fouilles israéliennes d'une série de précieuses études, fondées sur des échantillons faibles et dispersées mais qui laissent entrevoir des tendances permettant de séparer hommes du Nord et du Sud, juifs, chrétiens et bédouins. Elles donnent aussi des informations sur la moyenne de vie, l'état nutritionnel et sanitaire. Voir notamment, B. Arensburg, M. S. Golstein, H. Nathan et Y. Rak, "Skeletal Remains of Jews from the Hellenistic, Roman and Byzantine Periods in Israel I. Metric Analysis," *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie Paris* 7/13 (1980), 175–86; I. Hershkovitz, "The Tell Mahrad Population in Southern Sinai in the Byzantine Era," *IEJ* 38 (1988), 47–58; I. Hershkovitz, B. Ring, Y. Rak et B. Arensburg, "Skeletal Remains from the Northern Church," dans Y. Tsafrir, *Excavations at Rehovot-in-the-Negev, I, The Northern Church,* Qedem 25 (Jerusalem, 1988), 193–209.

[129] W. Henke et J. Wahl, "The Skeletal Remains from Two Graves of the Northern Apsis of the Church at Umm Qeis (Gadara, Jordan)," *AAJord* 34 (1990), 343–49.

[130] *Circus and a Byzantine Cemetery,* 178–196 (voir note 120).

[131] Un bon aperçu de ce qui peut être fait dans l'analyse de toutes les données d'une tombe est offert par Boyer et al., *Vie et mort à Marseille* (voir note 120). On trouverait dans les publications des nécropoles normandes d'excellents modèles associant l'anthropologie et celle du matériel. C. Abadie a bien voulu me

III. Édifices religieux

L'archéologie paléochrétienne et byzantine s'est très tôt tournée vers l'étude de la vie religieuse. Des religieux se sont attachés aux catacombes,[132] aux églises (Rome, Carthage, Salone). Les fouilles récentes, la tenue des congrès d'"archéologie chrétienne" ont maintenu ce grave déséquilibre (qui comporte des risques d'apologétique, d'intolérance) entre la connaissance des édifices religieux et celle de l'habitat ou de la culture matérielle. Toutefois, l'étude de ces édifices, dans les meilleurs des cas, recourt à des méthodes d'enquête excellentes et fournit des indices en topographie urbaine, en anthropologie, en culture matérielle qui dépassent de beaucoup l'impact strictement religieux ou liturgique de ces édifices.[133] En Occident, les fouilles de Trêves[134] et surtout celles de Genève[135] et d'Aoste[136] ont été de grandes réussites, celles de Genève faisant même figure de modèle. En Orient, les fouilles intéressantes ne manquent pas.

Les centres épiscopaux, auxquels un congrès[137] a été en partie consacré, ont fait, comme en Occident, l'objet d'analyses architecturales (plus que réellement archéologiques) détailées. Alors qu'il y a cinquante ans ceux de Salone et de Djerash constituaient les références obligées, beaucoup d'autres exemples sont désormais disponibles et la richesse historique de certains d'entre eux est évidente. Le centre épiscopal de Philippes, qui occupe trois *insulae,* est articulé autour d'une division entre bâtiments liturgiques et bâtiments économiques (rez-de-chaussée d'un palais épiscopal très étendu). Son développement peut se suivre depuis la modeste "basilique de Paul" érigée vers 350 par l'évêque Porphyrios, attesté en 344 comme signataire au concile de Sardique, à laquelle ont succédé un premier octogone, transformé en un cube dans son apparence extérieure vers la première moitié du VIe s.[138] Avec la mise en place de ce complexe, sur le côté Est de l'Agora, qui est concomittante de l'implantation des basi-

---

signaler, comme contribution exemplaire, l'ouvrage collectif *Els enterraments del Parc de la Ciutat I La problemàtica funerària de Tàrraco,* Memories d'excavació 1, Taller Escola d'Arqueologia (Tarragone, 1987).

[132] F. W. Deichmann, *Einführung in die christliche Archäologie* (Darmstadt, 1983), 1–53.

[133] La lecture des *Actes du XI CIAC Lyon 1986* permet de mesurer pour la première fois avec clarté qu'un grand chemin a été parcouru dans les méthodes de fouille des édifices religieux.

[134] F. J. Ronig, *Der Trierer Dom* (Neuss, 1980), 17–31 ne donne pas le dernier état de la recherche. Au Nord, une église datant de 314 aurait été retrouvée, elle-même reposant sur une église antérieure occidentée.

[135] Ch. Bonnet, "Baptistères et groupes épiscopaux d'Aoste et de Genève," *XI CIAC Lyon 1986,* II, 1407–17; idem, *Genève aux premiers temps chrétiens* (Genève, 1986), 24–44; idem, "Chronique des découvertes," *Genava* 36 (1988), 37–41; idem, "Chronique des découvertes," *Genava* 38 (1990), 23–28 (I. Plan, "Le décor de stuc des baptistères de Genève"); idem, "Le groupe épiscopal de Genève," *Archéologie suisse* 14.2 (1991), 221–28. Les fouilles de Saint-Gervais, église funéraire édifiée au Ve s., dans la même ville, promettent la même réussite: Ch. Bonnet et B. Privati, "Saint-Gervais à Genève: Les origines d'un lieu de culte," ibid., 205–511; idem, *Le temple de Saint-Gervais* (Genève, 1991), 20–24.

[136] Ch. Bonnet, "Baptistères et groupes épiscopaux d'Aoste et de Genève," *XI CIAC* Lyon 1986, II, 1418–26.

[137] Ibid., *passim* (aussi bien pour l'Orient que pour l'Occident).

[138] En dernier lieu, E. Pelekanidou et A. Mentzos, "L'Octogone de Philippes. Premières conclusions des nouvelles recherches," dans *Mélanges à la mémoire de D. Lazaridis, Recherches franco-helléniques,* I (Thessalonique, 1990), 597–607; Ch. Bakirtzis, "Philippes, le jour après la catastrophe" (en grec), *La vie quotidienne à Byzance, Actes du Premier Symposion International Athènes 1988* (en grec) (Athènes, 1989), 695–710; G. Gounaris, *Les thermes et les annexes nord de l'Octogone de Philippes* (en grec, avec résumé en allemand) (Athènes, 1990).

liques A et B sur les côtés Nord et Sud de l'Agora (le côté Ouest n'est pas encore connu), la place publique de la ville devient presque un espace confisqué pour la communication entre ces trois gros édifices (Fig. 14).[139] Les groupes épiscopaux de Stobi[140] et de Thèbes de Phthiotide (Fig. 15)[141] offrent des étendues importantes et une évolution comparable qui s'étend entre la seconde moitié du IVe s. et 550 (trois agrandissements successifs à Thèbes). En Grèce même, Démétrias présente des phases multiples;[142] Aliki, village de carriers dans l'île de Thasos, pose le problème du développement de centres secondaires en ensembles quasi-épiscopaux.[143] Hors de Grèce, le centre épiscopal d'Apamée[144] et sans doute celui d'Umm er-Rasas[145] offrent de spectaculaires développements. Enfin, à Pella, en Jordanie, les phases de la grande église jouxtant le "Civic Complex" ont été aussi soigneusement mises en valeur.[146]

Constantinople a livré dans les années 70 une église urbaine de grande importance, celle de Saint-Polyeucte,[147] identifiée par des fragments de niches portant les restes de l'épigramme dédicatoire. Cette église, dont la longueur approche celle de Sainte-Sophie, annonce, près de dix ans auparavant, Sainte-Sophie et les grandes constructions justiniennes. Elle est sans doute la première église à coupole de la capitale. Elle offre un décor tout à fait inhabituel avec un entablement creusé de niches et d'arcs ornés de paons presque en haut-relief et a livré tout un répertoire de motifs orientaux très nombreux, traités souvent en imitation de l'orfèvrerie.[148] Elle crée pour la première fois un type de chapiteau, le chapiteau-corbeille, qui marque une sorte d'aboutissement dans l'évolution du chapiteau face au passage de l'architrave à l'arc maçonné. Ce prototype architectural n'est pas dépassé dans sa hardiesse décorative par les grandes réalisations justiniennes. Sa découverte a aussi permis de comprendre l'origine des *pilastri acritani*

[139] Je renvoie aux conclusions de la thèse inédite de M. Sève, *Recherches sur les places publiques dans le monde grec du Ier au VIIe s. de notre ère, l'exemple de Philippes* (Univ. Paris X-Nanterre, 1990).

[140] J. R. Wiseman, "The City in Macedonia Secunda," *Villes et peuplement*, 289–314 (voir note 9); R. E. Kolarik, "Mosaics of the Early Church at Stobi," *DOP* 41 (1987), 295–306. Voir aussi plusieurs articles récents de B. Aleksova, notamment "The Early Christian Basilicas at Stobi," *CorsiRav* 33 (1986), 14–38 et "The Old Episcopal Basilica at Stobi, 1985," ΑΡΜΟΣ, I, 167–79 (voir note 87).

[141] P. Lazaridis, "Fouille de Thèbes de Phthiotide" (en grec), Πρακτ. Ἀρχ. Ἑτ. (1986), 88–99; idem, "Fouille de Thèbes de Phthiotide" (en grec), Πρακτ. Ἀρχ. Ἑτ. (1987), 109–14.

[142] S. C. Bakhuizen, F. Gschnitzer, C. Habicht et P. Marzolff, *Demetrias*, V (Bonn, 1987), particulièrement 63–267.

[143] Sodini-Kolokotsas, *Aliki*, II (voir note 119).

[144] Mise au point rapide et bibliographie dans Balty, *Guide d'Apamée*, 105–19 (voir note 64).

[145] Piccirillo, *Madaba*, 270–308 (voir note 19); idem, *I Mosaici di Giordania* (Bergame, 1991), 76–85.

[146] R. H. Smith et L. P. Day, *Pella of the Decapolis*, II (Wooster, Ohio, 1989).

[147] Harrison, *Saraçhane*, I (voir note 126); idem, *A Temple for Byzantium* (Londres, 1989); sur la diffusion des sculptures de cette église en Italie, cf. M. Vickers, "Wandering Stones: Venice, Constantinople and Athens," dans *The Verbal and the Visual, Essays in Honor of William Sebastian Heckscher*, éd. par K.-L. Selig et E. Sears (New York, 1990), 225–42; idem, "A New Capital from St Polyeuktos (Saraçhane) in Venice," *Oxford Journal of Archaeology* 8.2 (1989), 227–29. Sur les liens entre le saint et la dynastie théodosienne dont Julia Anicia, la fondatrice du monument est la descendante, cf. les remarques de M. Mundell Mango dans *Apollo* (Feb. 1991), 136. Cf. aussi le compte-rendu très riche de C. Mango dans *JRS* 81 (1991), 237–39. Vient enfin de paraître la céramique: J. W. Hayes, *Excavations at Saraçhane*, II (Princeton, 1992). Il s'agit du plus grand dépôt stratifié fouillé à Constantinople avec celui de Kalenderhane dont on ne peut que déplorer *très fortement* la non publication.

[148] Cabochons sculptés ou grappes en grènetis représentés sur des chapiteaux (*Saraçhane*, I, pl. 128, 130, 171, et 172 = *A Temple*, fig. 108, 110, 126–27, 149); colonnes avec cavités pour l'enchassement de pierres de couleur (*Saraçhane* I, pl. 138–40 = *A Temple*, fig. 82, 83, 94).

de la place Saint-Marc à Venise et de nombreuses autres sculptures réutilisées dans l'église de Venise. Elle montre une liberté insoupçonnée jusqu'alors dans la conception (recours possible, selon M. Vickers et le fouilleur, à la coudée palestinienne et à certains motifs pour rivaliser réellement avec le temple de Salomon) et la mise en oeuvre. Bref, la fouille a permis de réécrire toute une page sur l'architecture de la première moitié du VIe s. à Byzance.

Le réexamen des grands lieux de pélerinage a réservé aussi de nouvelles découvertes. De l'Anastasis à Jérusalem, nous ne possédions jusqu'à la publication des recherches de Ch. Coüasnon[149] et V. Corbo[150] qu'un schéma tiré des textes et du plan d'Arculfe. Les restitutions proposées étaient donc variées et fantaisistes (Fig. 16). Nous avons maintenant, sur la bases de restes réels des murs, en dépit de sondages très limités et compliqués à interpréter, un tracé quasi-définitif des principaux murs (Fig. 17). De grosses difficultés demeurent pour des annexes aussi importantes que le baptistère mais la Rotonde, la basilique, l'atrium qui les sépare, le Calvaire ainsi que la cour d'accès à l'ensemble sont connus dans leurs grandes lignes. La *Nea,* dont même l'emplacement était problématique, identifiée par une inscription en place dans une citerne placée dans ses soubassements, a des contours partiellement sûrs (chevet, narthex, mur Nord).[151] A Ephèse, deux phases dans la reconstruction de l'église cruciforme de Saint-Jean ont été mises en évidence, qui montrent les bouleversements entraînés par la volonté de tout couvrir par des voûtes et des coupoles. Les bâtiments annexes ont été aussi mieux datés (baptistère) et un bâtiment circulaire (sans doute un *skeuophylakion* imitant celui de Sainte-Sophie à Constantinople) a été découvert juste à l'Est du baptistère.[152] A Saint-Ménas également les recherches entreprises par P. Grossmann ont amené à de nouveaux plans (Fig. 18) et à de nouvelles datations enregistrés avec fidélité dans le manuel de R. Krautheimer.[153] Au Mont Nebo, la fouille a permis de déceler plusieurs phases à partir du triconque primitif (IVe s.?), avec notamment la mise au jour d'un baptistère daté de 531.[154] Resafa offre un cas encore plus complexe car le culte de saint Serge a pu se déplacer, entre le IVe et le VIe s. entre trois édifices.[155]

[149] Ch. Coüasnon, *The Church of the Holy Sepulchre Jerusalem* (Londres, 1974).

[150] V. C. Corbo, *Il Santo Sepulcro di Gerusalemme* (Jerusalem, 1982); idem, "Il Santo Sepulcro di Gerusalemme, Nova et Vetera," *Liber Annuus* 38 (1988), 391–422.

[151] Y. Tsafrir, *XI CIAC Lyon 1986,* II, 1745, fig. 5.

[152] P. Verzone, "Le fasi costruttive della basilica di S. Giovanni di Efeso," *RendPontAcc* 51–52 (1978–80), 213–35; M. Büyükkolanci, "Zwei neugefundene Bauten der Johannes-Kirche von Ephesos: Baptisterium und Skeuophylakion," *IstMitt* 32 (1982), 236–57.

[153] Comparer en effet l'évolution du texte et du plan dans les éditions successives de son excellent manuel *Early Christian and Byzantine Architecture* (Harmondsworth): lère éd. (1965), 85–86; 2e éd. (1975), 117–18; 4e éd. (1986), 110–12. Sur les travaux actuels, cf. P. Grossmann, "Neue Frühchristliche Funde aus Ägypten," *XI CIAC Lyon 1986,* II, 1843–1908, particulièrement 1850–53; idem, *Abu Mina* I, *Die Gruftkirche und die Gruft* (Mayence, 1989); idem, "Abu Mina, 12. vorläufiger Bericht, Kampagnen 1984–1986," *AA* (1991), 457–86.

[154] Bibliographie et mise au point dans Piccirillo, *Madaba,* 147–75 (voir note 19). Cf. aussi les sondages faits dans les ermitages à l'entour et dans des secteurs inexplorés du monastère lui-même: M. Piccirillo et E. Alliata, "L'eremitaggio di Procapis e l'ambiente funerario di Robebos al Monte Nebo-Siyagha," dans *Essays in Honour of V. C. Corbo,* 391–426 et E. Alliata, "Nuovo settore del monastero al Monte Nebo-Siyagha," ibid., 427–466 (voir note 95).

[155] T. Ulbert, *Die Basilika des Heiligen Kreuzes in Resafa-Sergiupolis, Resafa,* II (Mayence, 1986); P.-L. Gatier et T. Ulbert, "Eine Türsturzinschrift aus Resafa-Sergiupolis," *Damaszener Mitteilungen* 5 (1991), 170–82.

L'étude des monastères a fait des progrès décisifs. En Egypte, l'organisation de Kellia[156] est mieux comprise, leur évolution mieux cernée en dépit des pertes énormes entraînées par la mise en culture. Les laures et coenobia de Judée ont fait l'objet de recherches intensives, menées par Y. Hirschfeld et J. Patrich. La Laure de Firmin, de Choziba (Fig. 19), de Pharan, de Chariton, et de Sabas sont maintenant bien étudiées .[157] Surtout, à Khirbet el-Murassas (Fig. 20),[158] a été découvert l'immense *coenobium* de Martyrius (devenu en 478 patriarche de Jérusalem), avec ses chapelles, son vaste réfectoire, sans doute érigé en 552–553, ses différentes annexes (cuisine, étables, *xenodochia*). Nous connaissons mieux les monastères de Justinien au Sinaï,[159] celui de Tarasios à Alahan[160] et, même s'il s'agit de reconnaissances et non de fouilles, ceux d'Apamène dont la chapelle à nef transversale évoque l'église à atrium de la Grande Colonnade d'Apamée et les monastères du Tur Abdin.[161] Les églises cimétériales découvertes en Grèce, dans les Balkans, dans le Néguev, sans parler de celles d'Afrique du Nord, hors de notre propos, ont apporté un certain nombre d'informations touchant la localisation des tombes à l'intérieur ou autour des églises, ainsi que certains détails concernant les coutumes funéraires. Mais comme nous l'avons indiqué plus haut, l'étude anthropologique des restes osseux est trop parcimonieuse et cette lacune est à combler d'urgence.

Toutefois, la majorité des trouvailles concerne des églises partiellement fouillées ou peu importantes par elles-mêmes. Leur nombre s'est prodigieusement accru dans le demi-siècle écoulé et les corpus ont du mal à suivre cette expansion.[162] La cartographie

[156] Voir notamment *Le site monastique copte des Kellia: Sources historiques et explorations archéologiques, Actes du Colloque de Genève, 1986,* éd. par Ph. Bridel (Genève, 1986); *Arts tardifs et chrétiens d'Egypte, Catalogue de l'exposition au Musée archéologique de Louvain-la-Neuve, 1988, Le Monde Copte* 14–15 (1988).

[157] Bibliographie dans Y. Tsafrir, "Christian Archaeology in Israel in Recent Years," *XI CIAC Lyon 1986,* II, 1746–55. Y ajouter J. Patrich, "Judean Desert, Survey of Caves, 1985–1986," *Excavations and Surveys in Israel* 6 (1987–88), 66–70; Y. Hirschfeld et Th. Schmutz, "Zur historisch-geographischen Entwicklung der mönchischen Bewegung in der Wuste Judäa," *Antike Welt* 18.2 (1987), 38–48, et surtout Y. Hirschfeld, "List of the Byzantine Monasteries in the Judean Desert," dans *Essays in Honour of V. C. Corbo,* 1–90. Cf. également Y. Hirschfeld, "Gerasimus and his Laura in the Jordan Valley," *RevBibl* 98 (1991), 419–30, idem, "Judean Desert and Samaria: Survey of Monasteries," *Excavations and Surveys in Israel* 7–8 (1988–89), 95–104; idem, "Judean Desert, Jericho Basin, Samaria: Survey of Monasteries," *Excavations and Surveys in Israel* 9 (1989–90), 46–51. Le même archéologue a découvert quelques autres monastères (notices dans *Excavations and Surveys in Israel*). Cf. maintenant son livre *The Judean Desert Monasteries in the Byzantine Period* (New Haven, 1992).

[158] I. Magen-H. Hizmi, "Khirbet Mourassas" (en hébreu), *Qadmoniot* 18 (1985), 62–92; Y. Magen et R. Talgam, "The Monastery of Martyrius at Ma'ale Adummim (Khirbet El-Murassas) and its Mosaics," dans *Essays in Honour of V. C. Corbo,* 91–152 (Appendice: L. Di Segni, "The Inscriptions," 153–64).

[159] Cf. les travaux récents de P. Grossmann, "Neue baugeschichtliche Untersuchungen im Katharinenkloster in Sinai," *AA* (1988), 543–58. Cf. aussi note 185.

[160] M. Gough et al., *Alahan, An Early Christian Monastery in Southern Turkey* (Toronto, 1985).

[161] En attendant la publication de sa thèse, se reporter à J.-P. Fourdrin, "Les églises à nef transversale d'Apamène et du Tur Abdin," *Syria* 62 (1985), 328–35. Sur le Tur Abdin, un renouvellement des approches s'est produit récemment: cf. notamment la réédition par les soins de M. Mundell Mango (avec introduction et notes supplémentaires) de G. Bell, *The Churches and Monasteries of the Tur Abdin* (Londres, 1982) et A. Palmer, *Monks and Masons on the Tigris Frontier: The Early History of Tur Abdin* (Cambridge, 1990).

[162] Le seul corpus à peu près mis à jour est celui d'A. Ovadiah, *Corpus of the Byzantine Churches in the Holy Land* (Bonn, 1970), avec ses suppléments dans *Levant* 13 (1981), 200–261; 14 (1982), 122–70; 16 (1984),

qui est faite de ces trouvailles est toujours intéressante. En Palestine, confrontée à celles des synagogues, elles peut donner lieu à des conclusions évidentes sur les zones de peuplement. Elles indiquent, lorsque leur première phase est datable et lorsqu'elles sont mises en relation avec les inscriptions, la progression du christianisme dans une région donnée. Leur implantation est aussi à analyser par rapport aux lieux de culte antiques. Ceux-ci sont-ils détruits et désaffectés? Sont-ils au contraire transformés en églises? J.-M. Spieser, reprenant les travaux de F. W. Deichmann, a bien mis en avant les difficultés de l'entreprise.[163] Les églises permettent aussi de saisir l'apparition de certains phénomènes religieux survenant à l'intérieur même du culte. Par exemple, la destruction des sujets figurés sur les mosaïques des églises de Palestine et de Transjordanie, qui survient aux alentours des années 720, paraît liée à l'édit de Yazid ou aux réactions de type "intégriste" qui accompagnent la polémique anti-juive. C'est surtout la connaissance de la liturgie qui bénéficie de la densité des églises. L'emplacement des dispositifs liturgiques, leur forme, la localisation des portes, la communication entre le sanctuaire, les annexes et les nefs varient suivant les régions. L'intéressant est de saisir les variations dans les régions limitrophes (Illyricum Nord et Sud, Antiochène et Apamène, Transjordanie et Néguev) car on devine alors le souci dans les diocèses ou les archevéchés de se démarquer des métropoles voisines. D'autres oppositions sont plus larges: ainsi dans les baptistères, les cuves sont au centre en Grèce et dans les Balkans, en Asie Mineure et en Egypte (ainsi qu'en Occident); décalées vers l'Est en Antiochène, en Euphratésie, en Transjordanie, et en Palestine. De même à Chypre, en Jordanie, et en Syrie, certaines cuves ont des accès dérobés et traduisent des préoccupations liturgiques spécifiques. Dans les villages de Syrie du Nord, où les baptistères fleurissent avec la multiplication des baptêmes d'enfant, les baptistères reproduisent certaines caractéristiques du baptistère de Dura Europos (baldaquin au-dessus de la cuve).[164]

129–65. Cf. aussi I. Gui, N. Duval et J. P. Caillet, *Basiliques Chrétiennes d'Afrique du Nord,* I, *Algérie* (Paris, (1992). On peut encore ajouter, à titre d'exemple, le relevé des églises du Hauran jordanien effectué par G. R. D. King, "Some Churches of the Byzantine Period in the Jordanian Hawran," *Damaszener Mitteilungen* 3 (1988), 35–75.

[163] J.-M. Spieser, "La christianisation des sanctuaires païens en Grèce," dans *Neue Forschungen in griechischen Heiligtümern* (Tübingen, 1974), 309–20; F. W. Deichmann, "Vom Tempel zur Kirche" (rééd. de l'article paru dans *Mullus: Festschrift Th. Klauser* [Münster, 1964], 52–59), et "Frühchristliche Kirchen in antiken Heiligtümern" (rééd. avec complément de l'article paru dans *JDAI* 54 [1939] 105–36) dans *Rom, Ravenna, Konstantinopel, Naher Osten,* 27–34; 56–94. P. Amandry, "La ruine du temple d'Apollon à Delphes," *Bulletin de la Classe des Lettres, et des Sciences Morales et Politiques,* 5e s., 75 (1989), 26–47; V. Déroche, "Delphes: La christianisation d'un sanctuaire païen," *XI CIAC Lyon 1986,* III, 2713–26; M. Korres, "Contribution à l'étude du Parthénon chrétien," Συμπόσιο βυζαντινῆς καὶ Μεταβυζαντινῆς Ἀρχαιολογίας καὶ Τεχνῆς 5 (1985), 36–38. Voir aussi J. Vaes, "*Nova construere sed amplius vetusta servare:* La réutilisation chrétienne d'édifices antiques (en Italie)," *XI CIAC Lyon 1986,* I, 299–321.

[164] B. Dufaÿ, "A propos du baptême: L'évêque, la ville et la campagne. Le cas de la Syrie," *XI CIAC Lyon 1986,* I, 637–50; cf. aussi le résumé que M. Ben Pechat a publié de sa thèse ("L'architecture baptismale de la Terre Sainte du IVe au VIIe siècle: Étude historique, archéologique et liturgique," Ph.D. diss. [Univ. de Nanterre, 1985]), "The Paleochristian Baptismal Fonts in the Holy Land: Formal and Functional Study," *Liber Annuus* 39 (1989), 165–88. Dernier exemple de retrécissement de cuve baptismale à Karkour Elite dans le Néguev: P. Figueras, "Découvertes dans le Néguev," *Le Monde de la Bible* 78 (sept.-oct. 1992), 63, fig. 7.

IV. Les matériaux et leur mise en oeuvre

a. Carrières et ateliers

La pierre est naturellement très exploitée dans les régions où elle existe: calcaire de Syrie du Nord, de Cilicie, de Lycie, de Cappadoce, de Jordanie, du Néguev, etc; gypse de l'Euphrate (Resafa, Halabiyye), calcaire de Dara;[165] basalte du Nord-Est syrien et du Hauran; andésite (?) du Sinaï. Ces matériaux pondéreux voyagent peu et sont le plus souvent extraits sur le lieu de leur utilisation. Le marbre, blanc et de couleur, voyage en revanche beaucoup étant donné la faveur dont il jouit dans tout le monde méditerranéen. Beaucoup de provenances peuvent être établies, y compris pour les marbres blancs, par de nouvelles méthodes d'analyse, qui peu à peu font leurs preuves.[166] Les carrières de marbre sont très sollicitées à l'époque protobyzantine, tout autant, si ce n'est plus, qu'à l'époque romaine, particulièrement en Orient.[167] Des extractions d'époque protobyzantine ont été étudiées à Thasos,[168] en Proconnèse,[169] en Phrygie.[170] Des méthodes comme le sciage sont bien attestées. La production, sur le lieu même d'extraction, d'ébauches ou de pièces complètes indique une fabrication en grandes séries, peut-être avec des modules. N. Asgari a eu la bonne fortune de retrouver dans l'une des carrières de Proconnèse une colonne de l'arc de Théodose abandonnée sans doute à la suite d'une cassure survenue pendant sa préparation (Fig. 21).[171] L'exploitation des carrières semble s'arrêter au VIIe s., date après laquelle on n'utilise plus apparemment que des remplois.[172]

Certains ateliers ont été supposés, comme nous venons de l'indiquer, sur les carrières mêmes (Proconnèse, Thasos), grâce à de nombreuses pièces inachevées (éléments

[165] O. Nicholson, "Two Notes on Dara," *AJA* 89 (1985), 667–71.

[166] D. Monna, P. Pensabene, J.-P. Sodini, "L'identification des marbres: Sa nécessité, ses méthodes, ses limites," in P. Pensabene, *Marmi antichi: Problemi d'impiego, di restauro e d'identificazione* (Studi miscellanei 26) (Rome, 1985), 15–30. Cf. aussi de nombreux articles dans *Classical Marble: Geochemistry, Technology, Trade,* éd. par N. Herz et M. Waelkens (Dordrecht, 1988); *Ancient Marble Quarrying and Trade,* éd. par J. Clayton Fant (BAR International Series 453) (Oxford, 1988); *Marble, Art Historical and Scientific Perspectives on Ancient Sculpture, Symposium J. Paul Getty Museum 1988* (Malibu, 1990); T. Koželj, "Les carrières de marbre dans l'Antiquité," dans *Marbres Helléniques. De la carrière au chef-d'oeuvre* (Liège, 1989), 20–33; Y. Lintz, D. Decrouez et J. Chamay, *Les marbres blancs dans l'Antiquité* (Genève, 1991); idem, "Les marbres blancs dans l'Antiquité," *Musées de Genève* 315 (Oct.-Nov. 1991), 8–15; la bibliographie sur ces questions apparaît régulièrement dans les *Newsletter of the Association for the Study of Marble and Other Stones Used in Antiquity,* dirigée par N. Herz.

[167] R. Gnoli, *Marmora Romana* (Rome, 1971). Je n'ai pas vu la seconde édition publiée en 1990. Sur l'organisation des carrières, cf. la bibliographie citée note précédente; y ajouter M. Christol et Th. Drew-Bear, "Inscriptions de Dokimeion," *Anatolia Antiqua-Eski Anadolu, 1987* (Paris, 1988), 83–137. L'administration des carrières paléochrétiennes, peu documentée, n'a en revanche guère progressé.

[168] J.-P. Sodini, A. Lambraki et T. Koželj, "Les carrières de marbre à l'époque paléochrétienne," *Aliki,* I, (Paris, 1980), 81–137. Exemples d'autres carrières protobyzantines, ibid., p. 124.

[169] Voir en dernier lieu, N. Asgari, "Zwei Werkstücke für Konstantinopel aus den prokonnesischen Steinbrüchen," *IstMitt* 39 (1989), 49–63.

[170] J. Röder, "Marmor Phrygium," *JDAI* 86 (1971), notamment 288–94.

[171] Asgari, "Zwei Werkstücke" (voir note 169).

[172] Le problème du marbre à l'époque protobyzantine a été quelque peu laissé de côté dans la revue faite par H. Dodge, "Ancient Marble Studies: Recent Research," *Journal of Roman Archaeology* 4 (1991), 28–50.

architecturaux, sarcophages). A Aphrodisias même, l'un d'eux, datant de la fin du IIIe s. et du début du IVe s. (soit à la limite haute de l'époque qui nous occupe) a pu être identifié. Il produisait la belle statuaire de l'école multiséculaire d'Aphrodisias. Des oeuvres, en état d'achèvement plus ou moins avancé, des outils ont été retrouvés, abandonnés précipitamment. La belle analyse de P. Rockwell révèle non seulement la technique de ces artisans mais aussi leur statut social.[173]

b. Maçonnerie

La géographie est déterminante dans le choix des maçonneries. Notre époque est caractérisée par le diffusion du mortier et par le recours au petit module. Mais, dans les villages du Massif Calcaire (Syrie du Nord), se maintiennent des appareils anciens bâtis à joints vifs, comme les murs à double cours, polygonaux ou non, ou encore ceux qui sont à simple cours et orthogonaux, qui reviennent à la mode avec la prospérité de la première moitié du VIe s. Le long des zones côtières, se maintient un appareil de petits moellons, associé ou non à des arases de briques, ou bien un appareil uniquement de briques. Les fouilles récentes ont bien mis ces constantes en évidence permettant aussi de cerner des évolutions depuis l'époque romaine grâce aux datations souvent fournies par l'archéologie. La terre crue reste également utilisée, soit en briques (Nubie), soit en banchages de pisé, de même qu'elle peut servir aussi dans les hourdis des pan de bois (Yougoslavie[174]), en surface de sol d'étage ou comme couche intermédiaire entre une charpente et sa couverture (Syrie du Nord[175]). Les enduits et placages divers dépendent de la richesse du programme. Il est clair que dans les grands édifices, le marbre et ses *ersatz* constituent la solution la plus appréciée et les fouilles récentes montrent la diffusion de ces décors, y compris dans des régions non pourvues en marbre, surtout dans la première moitié du VIe s. (Chypre, Syrie, Transjordanie, Néguev). Dans les sols, tout peut être utilisé. Pavements de marbre (plaques et *opus sectile*) et mosaïque sont très répandus. Là aussi, on observe une certaine expansion du marbre dans la première moitié du VIe s. Cette diffusion implique que l'iconographie des pavements de mosaïque, jugée parfois dangereuse (cf. *supra*), n'est pas essentielle dans ces édifices, notamment dans les églises. Son sens est donc facultatif, secondaire, résiduel mais pour-

---

On trouvera dans ce même périodique quelques remarques que je présente en compte-rendu du livre de F. W. Deichmann sur Ravenne (J.-P. Sodini, "Rome, Constantinople et le Proche Orient: Le témoignage de Ravenne," ibid., 398–409). Cf. aussi notes 166–68.

[173] P. Rockwell, "Unfinished Statuary associated with a Sculptor's Studio," *Aphrodisias Papers* 2, 127–43 (voir note 36): "This sculptor's studio was therefore a shop as well as a working place. . . . These Aphrodisias sculptors positioned themselves as tradesmen selling high-quality wares to affluent customers, rather than as inspired creators who must be treated as virtual equals by their customers, as modern artists tend to demand."

[174] Beaux exemples à Viminiacum: M. Popović, "Svetinja, novi podaci o ranovizantijskom Viminacijumu," *Starinar,* n.s. 38 [1987], 1–37; et G. Milošević, "Ranovizantijska arhitektura na Svetinji u Kostolcu," ibid., 39–58. L'article de G. Cvetković-Tomašević, "Etude comparative des couches et vestiges de bâtiments superposés à Heraklea Lynkestis, Ulpiana et Singidunum," *XI CIAC Lyon 1986,* III, 2463–78 propose quelques exemples de murs faits de pierres et de boue qui auraient servi de socle à des murs en torchis; ses conclusions semblent curieuses.

[175] J.-L. Biscop, *Syria* 57 (1980), 205–26.

tant réel, à condition de l'étudier avec la conscience de ses limites.[176] D. Levi et E. Kitzinger ont beaucoup fait dans le demi-siècle écoulé pour la chronologie, l'esthétique, et la symbolique des mosaïques pavimentales, dont le nombre ne cesse de croître en dépit de destructions et de vols importants et très regrettables (Grand Palais,[177] Grèce,[178] Ma'aret en Noman et Hama,[179] Madaba, Umm er-Rasas,[180] Palestine[181]).

c. Les supports libres (bases, colonnes, chapiteaux) et le décor architectural. Le matériel liturgique

Le décor architectural est un très vaste domaine, qui s'est considérablement développé durant les décennies écoulées, particulièrement concernant les marbres. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène: la publication de corpus très détaillés portant sur des monuments ou des régions (Ravenne, Poreč, Saint-Marc de Venise, Sidi Oqba de Kairouan, les régions de la Mer Noire,[182] la Grèce et l'Italie, Milet, Didymes); l'association de différents matériels en marbre sur un même site fouillé (Latrun, site abandonné dès le VIIe s.) et dans un cas exceptionnel, celui de Marzamemi, dans une cargaison naufragée; une réflexion sur la production et éventuellement sur la typologie; les analyses de marbre.[183] Le marbre est donc apparu comme une denrée, avec ses contraintes (part réservée aux largesses impériales et donc exclue du commerce), faisant l'objet d'une diffusion à caractère souvent commercial. Il est l'un des matériaux importants des échanges et son incidence sur l'économie protobyzantine est certaine.[184]

En dehors du marbre, la sculpture architecturale reflète des modes locales, héritées souvent de l'antiquité, avec de brillantes reprises (Egypte, Syrie du Nord) qui s'accompagnent également, en dépit de la différence de matériau et de tradition, de contacts avec la production en marbre de l'Egée et de Constantinople. C'est un domaine très riche où, même si la compréhension générale des rapports Constantinople-provinces s'est affinée, beaucoup reste à faire.

La présence du bois est maintenant mieux connue, grâce en particulier aux re-

[176] H. Maguire, *Earth and Ocean. The Terrestrial World in Early Byzantine Art* (University Park, Pa., 1987).

[177] Les travaux des autrichiens (W. Jobst) en cours sur les mosaïques de ce palais devraient permettre de mieux les dater. Cf. Jobst, "Die Mosaiken des grossen byzantinischen Kaiserpalastes" (voir note 52): la datation serait plutôt de date haute (bien antérieure à la deuxième moitié du VIe s.).

[178] Je renvoie au Corpus en cours de publication par les soins de Mme P. Asimakopoulou-Atzaka. Deux volumes ont paru. Cf. *Corpus des mosaïques de pavement de Grèce* (en grec), II, *Péloponnèse-Grèce Continentale* (Thessalonique, 1987).

[179] Voir les notices de K. Chéhadé et d'Abdul Rizaq Zaqzuq dans *Syria* 64 (1987), 323–32. Mme J. Balty a publié de nombreuses études sur les pavements syriens dont un court recueil des *Mosaïques de Syrie* (Bruxelles, 1977) et la monographie d'un imposant quadriportique à sujets mythologiques et nilotiques, postérieur au milieu du Ve s., provenant du site de Sarin et déposé au Musée d'Alep (*La mosaïque de Sarin* [Paris, 1990]). Mme P. Donceel-Voûte vient de publier sa thèse sur les pavements d'églises de Syrie: *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban* (Louvain, 1988).

[180] Piccirillo a multiplié les publications sur les pavements de Jordanie: cf. notamment *Madaba* (note 19) et le dernier catalogue de son exposition sur les pavements de Jordanie au château de Malpaga à Bergame (*I Mosaici di Giordania*) (voir note 145).

[181] R. et A. Ovadiah, *Hellenistic, Roman and Early Byzantine Mosaic Pavements in Israel* (Rome, 1987).

[182] C. Barsanti, "L'esportazione di marmi dal Proconneso nelle regioni pontiche durante il IV-VI secolo," *RIASA*, 3e s., 12 (1989), 91–220.

[183] Voir notamment la présence de marbre d'Aliki (Thasos) révélée à Delphes: V. Déroche, "Identification de marbres antiques à Delphes," *BCH* 113 (1989), 403–16.

[184] Sur l'ensemble des problèmes liés au marbre à l'époque protobyzantine, cf. J.-P. Sodini, "Le commerce des marbres à l'époque protobyzantine," *Hommes et richesses*, I, 163–86 (voir note 80).

cherches sur le Monastère Sainte-Catherine au Sinaï, qui a livré une charpente quasi-intacte de l'époque de Justinien.[185] Les huisseries, les planchers, souvent perçus par leur traces en négatif sur les murs, sont encore mal connus. Si les tuiles sont mieux étudiées, on ne connaît guère de feuilles de plomb ou de bronze ayant appartenu à des toitures protobyzantines. Le verre de vitre et les fenestrages restent peu étudiés, malgré certaines fouilles.[186]

B. LA CULTURE MATERIELLE (CERAMIQUE, VERRE, METAUX, RESTES ORGANIQUES)

Les plus grands progrès en archéologie protobyzantine, son apport le plus significatif au cours du demi-siècle écoulé, concernent la vie matérielle. Cet apport n'a été possible que grâce à l'amélioration des méthodes de fouille et d'enregistrement ainsi que de celles d'analyse des matériaux, grâce aussi aux fouilles sous-marines, qui ne concernent naturellement pas que la seule archéologie protobyzantine.[187] Celles-ci ont non seulement permis l'étude des dépôts clos que constituent (dans la plupart des cas) les cargaisons, notamment leur datation et la reconstitution (parfois difficile) de leur itinéraire,[188] mais fait naître une discipline à part entière, l'archéologie navale, qui a permis des progrès considérables dans la compréhension de l'architecture navale,[189] mais aussi des itinéraires, mouillages, et installations portuaires.[190]

a. Métaux[191]

L'archéologie des objets métalliques n'existe guère avant 1950 dans les études byzantines, si l'on excepte quelques recherches sur les trésors d'orfèvrerie—domaine un

[185] G. H. Forsyth et K. Weitzmann, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Church and Fortress of Justinian* (Ann Arbor, 1965), pl. LXVI-LXXXIII; G. H. Forsyth, "The Monastery of St. Catherine at Mount Sinai: The Church and Fortress of Justinian," *DOP* 22 (1968), 3–19, fig. 21–30. La présence de poinçons suspendus est primitive (information de M. Ch. Katsabinis, qui a publié une étude préliminaire sur cette charpente: "La copertura in legno del VI secolo d. C. della Basilica di S. Caterina sul Monte Sinai," dans *Legno nel Restauro e Restauro del Legno,* éd. par G. Tampone [Milan, 1985], II, 268–71; voir aussi idem, "La charpente de la basilique de Sainte-Cathérine au Sinaï [en grec]," Συμπόσιο βυζαντινῆς καὶ Μεταβυζαντινῆς Ἀρχαιολογίας καὶ Τεχνῆς 11 [1991], 53–54).

[186] Cf. notamment *Pella of the Decapolis,* II, 37–38 (voir note 146).

[187] Bonne introduction à ces problèmes dans P. A. Gianfrotta et P. Pomey, *L'archéologie sous la mer* (Paris, 1981) (édition originale paru en italien à Milan en 1980).

[188] L'étude pionnière (même si la typologie des amphores est maintenant à revoir) est celle de G. F. Bass et F. H. van Doorninck, Jr, *Yassi Ada,* I, *A Seventh-Century Byzantine Shipwreck* (College Station, Texas, 1982); y ajouter la pré-publication de la cargaison du IVe s., G. F. Bass et F. H. van Doorninck, Jr., "A Fourth-Century Shipwreck at Yassi Ada," *AJA* 75 (1971), 27–37.

[189] Voir en dernier lieu, dans une littérature particulièrement riche, P. Pomey, "Principes et méthodes de construction en architecture navale antique," dans *Navires et Commerces dans la Méditerranée Antique, Hommage à Jean Rougé, cahiers d'histoire* (Lyon-Grenoble-Clermont-Chambéry, 1989), 397–412; l'époque protobyzantine (*Yassi Ada,* I, *Saint-Gervais,* II) marque une transition dans l'évolution qui a conduit au passage du principe de construction "sur bordé" à celui de construction "sur squelette," cette dernière étant mentionnée au VIe s. dans le texte de Procope sur le navire d'Enée (L. Basch, "Le navire d'Enée," *Neptunia* 158 [1985], 2, 23–27). Cf. aussi les remarques rapides d'A. J. Parker, "Classical Antiquity: The Marine Dimension," *Antiquity* 64 (1990), 335–46.

[190] Pages salutaires sur la taille des navires et l'importance des mouillages dans G. W. Houston, "Ports in Perspective: Some Comparative Materials on Roman Merchant Ships and Ports," *AJA* 92 (1988), 553–64.

[191] Pour les publications en russe concernant ce sujet, voir notamment A. Bortoli-Kazanski et M. Kazanski, "Les sites archéologiques datés du IVe au VIIe s. au Nord et au Nord-Est de la Mer Noire: État des recherches," *TM* 10 (1987), 437–89.

peu à part—comme celles de L. A. Matsulevič ou de V. M. Beliaev.[192] Elle ne commence vraiment qu'avec les premières études de J. Werner[193] et D. Csallány,[194] qui, en s'occupant du matériel barbare, avaient éprouvé la nécessité d'étudier en parallèle les productions byzantines. A cette époque aussi se fait jour l'idée de publier les objets métalliques des fouilles. L'exemple est donné par les fouilles de Corinthe,[195] mais on a pu encore récemment se plaindre de leur faible place dans nos études.[196] Plusieurs publications récentes masquent mal ce déficit.[197] Les nécropoles ont fourni la plus grande part de ces objets, en association avec des monnaies, des céramiques, du verre. Leur étude est bien avancée dans les Balkans et dans la région de la Mer Noire et l'on connaît ce matériel mieux par les nécropoles des *federati* hors du territoire byzantin[198] que par les nécropoles du territoire lui-même.[199]

1. Les objets de parure. Ils comprennent d'abord des boucles d'oreille qui peuvent avoir des formes diverses: simples anneaux de suspension, auxquels peut être suspendu un pendentif décoré d'une pâte de verre ou soudées des grappes de grènetis, parfois disposées en étoile autour d'un cercle fixé à l'anneau ou encore soudé, sur la face antérieure un disque lisse; anneaux décorés d'un cabochon (rectangulaire ou en étoile), de barrettes et de pendeloques; croissants ou peltes. Les paires réunies par des chaînes sont maintenant considérées aussi comme byzantines.[200]

La typologie des plaques-boucles établie par Werner a été reprise. Sa chronologie a

[192] L. Matzulewitsch, *Byzantinische Antike* (Berlin-Leipzig, 1929); N. Beliaev, "La fibule à Byzance" (en russe), *SemKond* 3 (1929), 49–101.

[193] J. Werner, "Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt," *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 1 (1955), 36–48; idem, "Byzantinische Gürtelschnalle aus Riva San Vitale," *Cibium* 3 (1956–57), 79.

[194] D. Csallány, "Les monuments de l'industrie byzantine du métal" (en russe), *ActaAntHung* 2/3, 4 (1954), 311–48, et 4/1–4 (1956) 261–91.

[195] G. Davidson, *Corinth XII. The Minor Objects* (Princeton, 1952).

[196] J. Russell, "Byzantine *Instrumenta Domestica* from Anemurium: The Significance of Context," *City, Town and Countryside,* 133–54 (voir note 30).

[197] M.-J. Chavane, *Salamine de Chypre VI. Les petits objets* (Paris, 1975); G. Gomolka, "Katalog der Kleinfunde," *Klio* 47 (1966), 291–466 et "Die Kleinfunde vom Limeskastell Iatrus im Moesia inferior," *Klio* 50 (1968), 171–250 (cf. aussi *Iatrus-Krivina,* I, II, IV); J. C. Waldbaum, *Metalwork from Sardis* (Cambridge, Mass., 1983); D. Janković, *Podunavski deo oblasti Akvisa u VIi početkom VII veka* (en serbe, avec un résumé en français) (Belgrade, 1981); voir aussi les publications sur Emporio, Caričin Grad dont nous parlerons plus bas.

[198] Citons entre autres, pour la Crimée, A. I. Ajbabin, "La chronologie des nécropoles de la Crimée à l'époque romaine tardive et au Haut Moyen Age" (en russe), *Materialy po arheologii, istorii i etnografii Tavrii* I (1990), 4–84; pour la Yougoslavie, Z. Vinski, "Die altsässige Bevölkerung der Spätantike im salonatischem Bereich gemäss der archäologischen Hinterlassenschaft der vorslavischen Substrats" (en croate, avec résumé allemand), *Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku* 69 (1967 [1974]), 5–86; pour l'Abkhazie, Ju. N. Voronov, *L'énigme de la vallée de Cebel'da* (en russe) (Moscou, 1975).

[199] Signalons toutefois la publication de C. Preda, *Callatis, Necropola romano-bizantină* (Bucarest, 1980) et l'intéressante recomposition du matériel associé tentée sur des objets provenants d'une nécropole sicilienne par H. Dannheimer, *Byzantinische Grabfunde aus Sizilien* (Munich, 1989). Pour la Grèce, signalons l'intérêt qu'il y aurait à publier la très riche nécropole de Tigani dans le Magne (V. N. Drandakis, "Fouille à Tigani dans le Magne" (en grec), Πρακτ. 'Αρχ. 'Ετ. [1980], 247–58 et [1981], 241–53; *Exposition pour le Centenaire de la Société d'Archéologie Chrétienne Oct. 1984-Juin 1985, Catalogue* [Athènes, 1984], 52–61).

[200] S. Ercegović-Pavlović, "Le dépôt des boucles d'oreille de la fortification romano-byzantine à Boljetin sur le Danube," *ArchIug* 8 (1967), 91–95; A. I. Ajbabin, "A propos de l'origine des boucles d'oreille du type

été modifée en rajeunissant l'apparition et la durée de diffusion de certains types, au moins pour la région pontique, à la suite des travaux des chercheurs russes. Ces nouvelles limites chronologiques basses semblent extensibles à l'ensemble de l'Empire en raison des associations de matériel et en dépit de l'excentrement des sites considérés (Fig. 22).[201] A ce groupe récent (VIIe–VIIIe s.) peuvent être jointes également comme byzantines les plaques-boucles plus anciennes (fin IVe–Ve s.) à plaque réniforme ou rectangulaire, à ardillon et boucle épais,[202] souvent considérées auparavant comme purement germaniques.[203] Certaines ceintures de type "nomade" sont aussi très répandues à Byzance et y ont certainement vu le jour.[204]

Les fibules byzantines ont fait l'objet de recherches plus ou moins poussées, au moins pour certains types. La fibule ansée en forme d'arbalète a été bien étudiée,[205] ainsi que sa diffusion et son imitation dans les peuplades "barbares" (Fig. 23).[206] Il en va de même pour les fibules cruciformes dont certains exemplaires proche-orientaux ont été publiés.[207] Les fibules rondes, bien connues par les nécropoles lombardes, déjà attribuées à Byzance,[208] ont été retrouvées en territoire byzantin, en particulier à Sardes.[209]

Les croix pectorales, les torques, les colliers, les bracelets, et les bagues ont fait l'objet de nombreaux articles. Mais l'état de la recherche ne paraît guère avoir sensiblement

Pastyrskoe" (en russe), *SovArh* 3 (1973), 62–72; M. Schulze, "Frühmittelalterliche Kettenohrringe," *Archäologische Korrespondenzblatt* 14 (1984), 325–35; I. Baldini, "Gli Orecchini a corpo semilunato: Classificazione, tipologia," *CorsiRav* 28 (1991), 67–101.

[201] Ajbabin, "Chronologie des nécropoles" (voir note 198); à propos des plaques-boucles byzantines, voir également O. von Hessen, "Byzantinische Schnallen aus Sardinien im Museo Archeologico zu Turin," *Studien zur Vor- und Frühgeschichtlichen Archäologie* 2 (Munich, 1974), 545–47; J. Boube, "Eléments de ceinturon wisigothiques et byzantins trouvés au Maroc," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 15 (1983–84), 281–98; J. Werner, "Eine goldene byzantinische Gürtelschnalle in der Prähistorischen Staatssammlung München," *Bayerische Vorgeschichtsblätter* 53 (1988), 301–8. Cf. aussi les catalogues de vente, notamment R. Temple, *Early Christian and Byzantine Art* (Shaftesbury, 1990), 107–10.

[202] Ajbabin, "Chronologie des nécropoles," fig. 37; M. Coja, "Une boucle de ceinture paléochrétienne en bronze d'Argamum," *Dacia* 36 (1982), 171–74.

[203] Voir par ex. G. G. Koenig, "Wandalische Grabfunde des 5. und 6. Jhs.," *MadrMitt* 22 (1981), 299–360, fig. 3, 7, et 18.

[204] J. Werner, "Nomadische Gürtel bei Persern, Byzantinern und Longobarden," *La civiltà dei Longobardi in Europa* (Rome, 1974), 109–39.

[205] S. Uenze, "Gegossene Fibeln mit Scheinumwicklung des Bügels in den östlichen Balkanprovinzien," *Studien zur Vor- und Frühgeschichtlichen Archäologie* 2 (Munich, 1974), 483–93; A. Harlambieva, "Deux types de fibules de l'Antiquité Tardive dans les collections du Musée de Varna" (en bulgare), *Izvestija na Narodnija Muzej Varna* 25 (40) (1989), 29–40. Voir aussi G. Gomolka, "Zu den spätkaiserzeitlichen Fibeln aus dem Donaukastell Iatrus, Nordbulgarien," *Klio* 48 (1967), 315–24.

[206] E. A. Gorjunov et M. M. Kazanskij, "Sur l'origine des fibules à anse large" (en russe), *Kratkie Soobščenija Instituta Arheologii* 155 (1978), 25–31; D. Janković, "Les fibules tardo-antiques des VIe-VIIe s. et les Slaves" (en russe), *IIIe Congrès International d'Archéologie Slave* (Bratislava, 1980), 2, 171–82.

[207] H.-P. Kuhnen, "Zwiebelknopffibeln aus Palästina und Arabia. Überlegungen zur Interpretation einer spätrömischen Fibelform," *ZDPV* 104 (1988), 92–124; mise au point récente: Ph. M. Pröttel, "Zur Chronologie der Zwiebelknopffibeln," *JbZMusMainz* 33.1 (1988), 347–72.

[208] J. Werner, *Die Langobardischen Fibeln aus Italien* (Berlin, 1950).

[209] Waldbaum, *Metalwork*, 116–17 (voir note 197).

progressé depuis les études de M. C. Ross,[210] si ce n'est dans la signification sociale de certains d'entre eux.[211]

2. Armement. Malgré le peu d'armes trouvées sur le territoire de l'empire, l'armement protobyzantin est connu grâce aux découvertes faites chez les barbares vivant à ses frontières. Il révèle des contacts et des influences croisées avec l'Extrême-Orient et l'Occident. Des types d'armes relativement anciennes témoignent d'un héritage de l'armée romaine commun à l'Occident et à Byzance: *plumbata* (javelots lestés de plomb à la base de leur pointe),[212] haches dissymétriques à dos convexe. D'influence byzantine, certaines caractéristiques d'armes occidentales manifestent le rôle de Byzance comme intermédiaire entre l'Orient et l'Occident: les scramasaxes de Childeric, certaines épées à décor cloisonné, notamment la pièce d'Altussheim à garde très large, les fourreaux évasés en partie inférieure avec plaque d'attache en P des Lombards. En revanche, les *umbo* pointus montrent que l'armement occidental a dû en retour influer sur celui de Byzance (Fig. 24).[213]

L'armement de la cavalerie lourde, qui est introduite à partir du IVe s. dans l'armée byzantine, est mieux connu.[214] La forteresse de Cebel'da située sur le territoire de la peuplade des Apsiles, sur la Mer Noire, le *kastron* byzantin d'Il'ičevka dans la péninsule de Taman' au Nord de la Mer Noire ont révélé des armures et des casques à lamelles portés par ces cavaliers.[215] Les épées sont mieux connues, en particulier les lattes, pourvues d'un seul tranchant comme les sabres mais rectilignes et non courbes, qui n'étaient donc pas seulement nomades, mais byzantines:[216] la latte du trésor de Mala Pereščepina avait sur son fourreau des lettres grecques destinées à l'assemblage de ce dernier.[217] Le

[210] M. C. Ross, *Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection* II, *Jewelry, Enamels and the Art of the Migration Period* (Washington, D.C., 1965). Signalons toutefois, en attendant sa publication de la Collection Menil Foundation (Houston, Texas), les articles de G. Vikan, "Early Christian and Byzantine Rings in the Zucker Family Collection," *JWalt* 45 (1987), 32–45 et "Two Unpublished Byzantine Amuletic Armbands and the Group to which they Belong," *JWalt* 49 (1991), 33–51; cf. aussi l'essai de K. Brown, *The Gold Breast Chain from the Early Byzantine Period in the Römisch-germanisches Zentralmuseum* (Mayence, 1984) qui démontre que ce type de collier ne correspond pas seulement à une marque de richesse mais qu'il indique plus spécifiquement l'appartenance à l'aristocratie.

[211] Cf notamment B. Arrhenius, "Connections between Scandinavia and the East Roman Empire in the Migration Period," *From the Baltic to the Black Sea,* éd. par D. Austin et L. Alcock (Londres, 1980), 118–37; J. Werner, *Der Grabfund von Malaja Pereščepina und Kuvrat, Kagan der Bulgaren* (Munich, 1984).

[212] T. Volling, "Plumbata-Mattiobarbulus-Μαρτζοβάρβουλον? Bemerkungen zu einem Waffenfund aus Olympia," *AA* (1991), 287–98.

[213] M. Kazanski, "Quelques parallèles entre l'armement en Occident et à Byzance (IVe-VIIe s.)," *Les derniers Romains en Septimanie, IVe-VIIe siècles* (Lattes, 1988), 75–87; idem, "A propos des armes et des éléments de harnachement orientaux en Occident à l'époque des grandes migrations (IVe-Ve s.)," *Journal of Roman Archaeology* 4 (1991), 123–39.

[214] O. Gamber, "Kataphrakten, Clibanarier, Normannenreiter," *JbKSWien* 64 (1968), 7–44; J. M. Diethart et P. Dintsis, "Die Leontoklibanarier," dans *Byzantios, Festschrift H. Hunger* (Vienne, 1984), 67–84; sur les étriers: J. Werner, "Ein byzantinischer Steinbügel aus Caričin Grad," *Caričin Grad,* I (Rome, 1984), 147–55.

[215] Ju. N. Voronov et N. K. Senkao, "L'armement des guerriers d'Abkhazie du IVe au VIIIe s." (en russe), *Drevnosti epohi velikogo pereselenija narodov V-VIII vekov* (Moscou, 1982), 121–65; E. Ja. Nikolaeva, "Découvertes d'armes dans l'habitat fortifié d'Il'icevka" (en russe), *Problemy antichnoj kul'tury* (Moscou, 1986), 183–88, pl. 1, 1.

[216] A. Kiss, "Frühmittelalterliche byzantinische Schwerter im Karpatenbecken," *ActaArchHung* 39 (1987), 193–210.

[217] Z. A. L'vova et A. I. Semenov, "A propos de la reconstitution de l'épée de Pereščepino" (en russe), *Arheologičeskij Zbornik Ermitaža* 26 (1985), 77–87.

casque monocoque est remplacé dans les armées byzantines par des casques, attestés en Iran,[218] plus souples, à deux coques (Conçesti)[219] ou à lamelles (notamment ceux du type de Baldenheim),[220] qui ont servi de prototypes à l'Occident barbare (Fig. 25).

3. Artisanat et techniques byzantins. Quelques restes d'ateliers trouvés sur le territoire byzantin, à Cherson (Fig. 26) et à Adalin (moules et matrices pour les ceinturons "nomades"),[221] à Drobeta (moules pour fibules),[222] à Caričin Grad (moules pour ferrets de ceinturons à lanières, atelier d'orfèvre *deputatus*),[223] à Carthage[224] témoignent de l'activité de la métallurgie byzantine dans la parure et les armes. Le décor en cloisonné, souvent considéré comme barbare, aurait été en fait, selon B. Arrhenius,[225] exécuté à Byzance à destination des roitelets barbares, du moins ceux dont les grenats, de taille importante, sont fixés par du ciment, suivant une technique rappelant la fixation de la tesselle en mosaïque. Un motif sur un marbre incrusté de Saint-Polyeucte ("yoke frieze," Fig. 27), dont aucun exemple n'existe dans le répertoire décoratif en architecture, ne trouve de parallèle, très étroit de surcroît, que dans des pièces d'orfèvrerie cloisonnée présentes dans la nécropole princière gépide d'Apahida qui a livré des objets sûrement byzantins, à Cologne (Fig. 28), à Mayence et à Eich.[226] L'atelier d'orfèvrerie trouvé à Carthage qui a fourni de nombreux fragments d'amandines taillés pour être insérés dans de l'orfèvrerie cloisonnée n'est pas vandale, comme on l'a cru longtemps, mais byzantin.[227]

[218] S. James, "Evidence from Dura Europos for the Origins of the Late Roman Helmets," *Syria* 63 (1986), 107–34.

[219] K. M. Skalon, "Der Helm von Conçesti, Rumänien," *Spätrömische Gardenhelme* (Munich, 1974), 91–94.

[220] R. Pirling, "Ein Spangenhelm des Typus Baldenheim aus Leptis Magna in Libyen," dans *Festschrift für J. Werner zum 65. Geburtstag* (Munich, 1974), 2, 471–82; L. Kajzer et A. Nadolski, "Fragments d'armes provenant de Novae" (en polonais), *Archeologia* 26 (1975), 152–54; Z. Vinski, "Casque de l'époque des Grandes Migrations découvert à Sinje" (en croate), *Starorvatska Prosveta,* 3e s., 12 (1982 [1984]), 7–34; E. Maneva, "Casque à fermoir d'Héraclée," *ArchIug* 24 (1987), 101–11; J. Werner, "Neues zur Herkunft der frühmittelalterlichen Spangenhelm vom Baldenheimer Typus," *Germania* 66 (1988), 521–28 et trad. ital. dans *CorsiRav* 36 (1989), 419–30; B. Bavant, "Note annexe sur les fragments de casques no. 257 à 260," *Caričin Grad* II, 247–57; *Spätantike und Frühes Mittelalter. Ausgewählte Denkmäler im Rheinischen Landesmuseum Bonn,* éd. par J. Engemann et Ch. B. Rüger (Bonn, 1991), no. 113, 248–53 (casque de Morken).

[221] J. Werner, "Nomadische Gürtel," pl. 9, 1–2 (voir note 204); A. Ajbabin, "A propos de la fabrication des garnitures de ceintures à Chersonèse au Haut Moyen-Age" (en russe), *SovArh* 3 (1982), 190–98.

[222] A. Bejan, "Un atelier metalurgic din sec. VI e. n. de la Drobeta-Turnu Severin," *Acta Musei Napocensis* 13 (1976), 257–78.

[223] I. Popović, "Les activités professionnelles à Caričin Grad vers la fin du VIe s. et le début du VIIe s. d'après les outils de fer," *Caričin Grad,* II, 269–306; B. Bavant, "Les petits objets," ibid., 256–57.

[224] H. Roth, "Almandinhandel und -verarbeitung im Bereich des Mittelmeeres," *Allgemeine und Vergleichende Archäologie-Beiträge* 2 (1980), 309–33.

[225] B. Arrhenius, *Merovingian Garnet Jewellery* (Stockholm, 1985).

[226] Harrison, *Saraçhane* I, pl. 189, à comparer avec Arrhenius, *Merovingian Garnet Jewellery,* fig. 61, 93, 108, 109, 186 et 188. Peut-être m'objectera-t-on que ce rapprochement prouverait plutôt le goût barbarisé de Julia Anicia qui avait épousé en 480 un haut dignitaire d'origine barbare, Areobindus, fils de Dagalaifus (consul en 461) et de Godisthea, descendante des Aspar et Ardabur, soit de la noblesse germaine romanisée. Je pense que les parallèles invoqués, et notamment Apahida, impliquent plutôt l'origine byzantine. Arrhenius réaffirme ses théories en insérant l'orfèvrerie cloisonnée dans le cadre plus vaste des dons faits par les généraux byzantins à leurs officiers barbares: Arrhenius, "Connections between Scandinavia and the East Roman Empire," 118–37 (voir note 211).

[227] Roth, "Almandinhandel." L'A. y montre aussi les restes d'ateliers d'orfèvre byzantins (moules) du VIIe s., ceux que saint Augustin mentionnait déjà au Ve s.

4. Outils. L'outillage protobyzantin, tant pour l'agriculture que pour la taille des pierres, la maçonnerie, le travail du bois reste trop mal connu.[228] Il en va de même dans d'autres activités, comme la médicine, malgré quelques publications récentes.[229]

5. Vaisselle (y compris liturgique). La découverte de trésors importants (Sevso,[230] Kumluca,[231] Tarrutia[232]) a en partie renouvelé l'étude de la vaisselle d'or et d'argent. Le recomposition du trésor de Kaper Koraon à partir de lots fragmentés a permis de mesurer la richesse des églises villageoises de Syrie du Nord face aux trésors que possédaient les cathédrales des grands centres et les lieux de pélerinage importants.[233] L'étude des poinçons a permis aussi d'entrevoir, sans toujours en comprendre le détail, le système de contrôle de l'utilisation de l'argent par l'Etat.[234] L'étude de certaines catégories d'objets, comme les cuillères, permet aussi de suivre le développement de l'argenterie durant toute l'époque protobyzantine.[235] Certaines trouvailles ont permis de vérifier les indications données par les textes évoquant les revêtements d'or, d'argent, et de vermeil tapissant les meubles liturgiques en pierre (chancel, autel et ciborium, ambon) des grands sanctuaires.[236]

6. "Money economy" et "prestige economy." Tous ces objets byzantins ont été exportés soit sous forme soit de cadeaux, soit de biens à acheter. La première catégorie est importante pour les parures et les armements de parade. Des plaques-boucles byzantines

[228] Quelques outils tardifs dans D. Strong et D. Brown, *Roman Crafts* (Londres, 1976); mention des outils dans J.-P. Sodini, "L'artisanat urbain à l'époque paléochrétienne (IVe-VIIe s.)," *Ktéma* 4 (1979), 75–88; *Yassi Ada,* I, 231–65; Sodini et al., "Déhès," 112–13, figs. 132–33 (voir note 81); J. Seigne, "Recherches sur le Sanctuaire de Zeus à Jérash," *Jerash Archaeological Project 1981–1983* I, 49, 93–98, pl. IX-XIV (voir note 38); Popović, "Activités professionnelles," 269–306 (voir note 223); Henning, *Südosteuropa zwischen Antike und Mittelalter* (voir note 97); I. Popović, "Les outils de labourage romains dans la région du Moyen Danube" (en serbe avec résumé en français), *Starinar* n.s. 37 (1986), 73–86; L. Anselmino et al., *Il Castellum del Nador* (Rome, 1989), 196–200; A. Bryer a fait à Paris en 1990 une conférence sur les techniques agricoles à Byzance.

[229] L. J. Bliquez, "Two Lists of Greek Surgical Instruments and the State of Surgery in Byzantine Times," *DOP* 38 (1984), 187–204; E. Künzl-Weber, "Das spätantike Grab eines Zahnarztes zu Gadara in Dekapolis," *Damaszener Mitteilungen* 5 (1991), 81–118 (début du Ve s.). Bonne bibliographie, plus générale, dans R. Jackson, "Roman Doctors and their Instruments: Recent Research into Ancient Practice," *Journal of Roman Archaeology* 3 (1990), 5–27.

[230] Cf. note 62.

[231] Sur ce trésor, nous renvoyons à l'article le plus récent: S. Boyd, "A Bishop's Gift: Openwork Lamps from the Sion Treasure," *Argenterie Romaine et Byzantine,* éd. par F. Baratte (Paris, 1988), 191–202.

[232] Trésor inédit acquis par un musée américain.

[233] M. Mundell Mango, *Silver from Early Byzantium. The Kaper Koraon and Related Treasures* (Baltimore, 1986); cf. aussi, A. Effenberger, "Bemerkungen zum Kaper-Koraon-Schatz," dans *Tesserae, Festschrift für J. Engemann* (*JbAC,* Erg.-Bd. 18) (Münster, 1991), 241–77.

[234] E. Cruikshank Dodd, *Byzantine Silver Stamps* (Washington, D.C., 1961) (avec "Supplt. I," *DOP* 18 [1964], 237; "Supplt. II," *DOP* 22 [1968], 142–49); D. Feissel, "Le Préfet de Constantinople, les poids-étalons et l'estampillage de l'argenterie au VIe et VIIe siècle," *RN,* 6e s., 28 (1986), 119–42; R. Delmaire, "Les largesses impériales et l'émisson d'argenterie du IVe au VIe siècle," *Argenterie Romaine et Byzantine,* 113–22.

[235] S. R. Hauser, *Spätantike und frühbyzantinische Silberlöffel. Bemerkungen zur Produktion von Luxusgütern im 5. bis 7. Jahrhundert* (*JbAC* Erg.-Bd. 19) (Münster, 1992); F. Baratte, "Vaisselle d'argent, souvenirs littéraires et manières de table," *CahArch* 40 (1992), 5–20.

[236] M. Mundell Mango, "The Uses of Liturgical Silver, 4th–7th Centuries," *Church and People in Byzantium,* ed. R. Morris (Birmingham, 1990), 245–61.

sont attestées en Sibérie[237] et en Sogdiane.[238] Des bijoux de même provenance arrivent en Chine.[239] Il en va de même pour l'Occident. Les grands chefs militaires comme Childéric reçoivent leur armes de parade du *basileus*,[240] ainsi que des cadeaux comme ceux contenus dans le tumulus de Sutton-Hoo. Ils adoptent par exemple le ceinturon dit "nomade" des officiers byzantins.[241] Parallèlement, les empereurs multiplient leurs offrandes en métaux précieux et en textiles non seulement au Pape à Rome, où leur souvenir nous a été préservé, mais aussi à d'autres prélats, princes, ou potentats.[242] Certains de ces objets et leurs imitations en matière moins précieuse (comme la vaisselle de bronze dite "copte" dont il faudrait reprendre l'étude[243]) sont mis sur le marché. Il y a aussi fabrication de répliques locales de ces biens précieux qui se "barbarisent" peu à peu en raison des insuffisances matérielles et techniques, ainsi que du goût des peuples d'accueil.[244]

7. *"Barbarisation" de la culture matérielle byzantine.* Ce domaine complexe commence à peine à être exploré, notamment dans les régions danubiennes[245] et en Albanie.[246] La présence de fibules "barbares" à Caričin Grad n'impliquerait pas nécessairement, selon V. Popović, celle de barbares, mais peut correspondre à la mode de ces objets en territoire byzantin.[247] On arrive ainsi à des interférences culturelles qui rendent certains

[237] F. C. Arslanova, "Les plaques-boucles de type byzantin provenant de la région de l'Irtych" (en russe), *Zapadnaja Sibir' v epohu srednevekov'ja* (Tomsk, 1984), 119–28.

[238] V. I. Raspopova, "Les plaques-boucles byzantines en Sogdiane" (en russe), *Kratkie Soobščenija Instituta Arheologii* 114 (1968), 34–36.

[239] A. Kiss, "A Byzantine Jewel from the 6th–7th Century in China," *Acta Orientalia* 38 (1984), 33–40.

[240] M. Kazanski et P. Périn, "Le mobilier funéraire de la tombe de Childéric Ier; état de la question et perspectives," *Revue Archéologique de la Picardie* 3–4 (1988), 13–38.

[241] Bortoli-Kazanski et Kazanski, "Les sites archéologiques," 444–45. Pour d'autres emprunts au costume byzantin, cf. E. Garam, "Über den Juwelenkragen von byzantinischem Ursprung aus Ozora-Totipuszta," *A Wosinsky Mor Muzeum Evkönye* 15 (1990), 147–53.

[242] B. Almgren, "Helmets, Crowns, and Warriors' Dress from Roman Emperors to the Chieftains of Uppland," *Vendel Period Studies* (Stockholm, 1983), 11–16.

[243] H. Dannheimer, "Zur Herkunft der koptischen Bronzegefässe der Merowingerzeit," *Bayerische Vorgeschichtsblätter* 44 (1979), 123 et suiv.; H. Roth, "*Urcei alexandrini:* Zur Herkunft gegossenen koptischen Buntmetallgerätes aufgrund von Schriftquellen," *Germania* 58 (1980), 151–61. P. Périn, "A propos des vases coptes du VIIe siècle en Europe de l'Ouest: Le pichet de Bardouville," *CahArch* 40 (1992), 35–50 reprend ce problème, qui a plutôt intéressé, étant donné la répartition des trouvailles, les occidentalistes, suggérant pour la majorité de ces vases une origine occidentale, ce qui me paraît plus vraisemblable.

[244] F. Daim, "Der awarische Greif und die byzantinische Antike," dans H. Wolfram et W. Pohl, *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern,* II (Vienne, 1990), 273–303; O. Gamber, "Orientalische Einflüsse auf die mittelalterliche Bewaffnung Europas," *Kwartalnik Historii Kultury Materialnej* 21/2 (1973), 273–79; M. Schulze, "Einflüsse byzantinischer Prunkgewänder auf die fränkische Frauentracht," *Archäologisches Korrespondenzblatt* 6 (1976), 149–461; H. Vierck, "La chemise de S. Batilde à Chelles et l'influence byzantine sur l'art de cour mérovingien au VIIe s," *Centenaire de l'abbé Cochet, 1975* (Rouen, 1978), fasc. III, 521–70; H. Vierck, "*Imitatio Imperii* und *interpretatio germanica* vor der Wikingerzeit," *Les Pays du Nord et Byzance, Acta Universitatis Upsaliensis. Figura,* n.s., 19 (1981), 64–113.

[245] E. A. Gorjunov et M. M. Kazanskij, "Contribution à l'étude des antiquités du Haut Moyen Age dans la région du Danube inférieur aux VIe-VIIe s." (en russe), *Slavjane na Dnestre i Dunae* (Kiev, 1983), 191–205.

[246] S. Anamali, "Les nouvelles découvertes archéologiques sur les rapports des Albanais avec Byzance," *Studia Albanica* 9/1 (1972), 135–41; V. Popović, "Byzantins, Slaves et Autochtones dans les provinces de Prévalitaine et Nouvelle Epire," *Villes et peuplements,* 181–234 (voir note 9).

[247] V. Popović, "Un étui de peigne en os du type mérovingien et les objets d'origine ethnique étrangère à Caričin Grad," *Caričin Grad,* I, 160–78.

problèmes insolubles. Que dire par exemple du soldat inhumé à Corinthe avec ses armes (coutume avare) dont la tombe contient, à côté d'une une boucle d'oreille avare et de la céramique non tournée qui évoque les formes slaves, une plaque-boucle byzantine?[248]

Les pistes ainsi ouvertes ces dernières années sont prometteuses. L'un des problèmes majeurs reste l'attribution de la fabrication des objets à un lieu précis, sous peine de ne pas pouvoir fournir la preuve décisive des hypothèses nées notamment de la typologie de l'objet. Il faudrait pouvoir multiplier les analyses métallographiques pour améliorer notre connaissance des alliages et des matériaux bruts. Des mines d'argent de Cilicie ont été récemment mises en relation avec certains objets. L'approvisionnement en or devrait aussi être réexaminé.

8. Monnaies. L'apport historique des monnaies de fouille a été au cours du demi-siècle dernier considérable. L'interruption dans la circulation numismatique observée sur la plupart des sites sauf à Constantinople (Fig. 29) à la fin du VIe s. ou dans le courant du VIIe s. a été l'une des découvertes majeures,[249] même si son interprétation reste délicate. Les enfouissements de trésors, les monnaies isolées, combinées avec la cartographie des objets slaves ou avares ont permis d'affiner la chronologie des invasions slaves[250] et de mettre en valeur la concordance des données ainsi obtenues avec les *Miracula Demetrii* ou la *Chronique de Monemvasie*.[251] On a pu aussi grâce au matériel numismatique mieux comprendre l'étendue de l'attaque perse de 615 ou celle de la résistance de Constant II aux invasions slaves et arabes.[252] Ailleurs, comme en Gaule[253] ou dans les pays Nordiques,[254] le monnayage témoigne de contacts, commerciaux ou autres, entre Byzance et ces régions.

[248] G. D. Weinberg, "A Wandering Soldier's Grave in Corinth," *Hesp* 43 (1974), 512–21.

[249] Bon résumé bibliographique et état des problèmes dans C. Morrisson, "Byzance au VIIe siècle: Le témoignage de la numismatique," *Byzance. Hommage à A. N. Stratos* I (Athènes, 1986), 149–63. Un précieux recensement de ces trésors est sous presse, *Les trésors monétaires byzantins des Balkans et d'Asie Mineure (491–513)*, par C. Morrison et V. Popović; cf. en attendant C. Morrison, A. Ilasli, et S. Özgünduz, "Le trésor de monnaies d'or byzantines d'Afyon, Phrygie (VIe s.)," *RN*, 6e s., 31 (1989), 138–44. Sur le monnayage de Carthage, voir maintenant C. Morrison, "Coin Finds in Vandal and Byzantine Carthage: A Provisionnal Assessment," dans *Circus and a Byzantine Cemetery*, éd. Humphrey, I, 423–36 (voir note 120).

[250] V. Popović, "Les témoins archéologiques des invasions avaroslaves dans l'Illyricum byzantin," *MelRome, Antiquité* 87 (1975), 445–504; idem, "La descente des Koutrigours, des Slaves et Avars vers la mer Egée: Le témoignage de l'archéologie," *CRAI* (1978), 596–648; idem, "Aux origines de la slavisation des Balkans: La constitution des premières sklavinies macédoniennes vers la fin du VIe siècle," *CRAI* (1980), 230–57; D. M. Metcalf, "Avar and Slav Invasions into the Balkan Peninsula (c. 575–625): The Nature of the Numismatic Evidence," *Journal of Roman Archaeology* 4 (1991), 140–48.

[251] Cf. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius*, II, *Commentaire* (Paris, 1981), notamment 171–93. Lire aussi les pages denses, malgré l'absence de notes, qu'il consacre à l'occupation slave des Balkans dans sa "Conclusion" au colloque de l'Ecole Française de Rome que nous avons souvent cité, *Villes et peuplement*, 501–21.

[252] P. Charanis, "The Significance of Coins as Evidence for the History of Athens and Corinth in the Seventh and Eighth Centuries," *Historia* 4 (1955), 163–72 (= *Studies on the Demography of the Byzantine Empire* [Londres, 1972], no. XII); Morrisson, "Byzance au VIIe s.," 161–63 (voir note 249); S. Hood, "Analysis of Coins from Settlement and Fortress," dans Ballance et al., *Byzantine Emporio*, 82–84 (voir note 112).

[253] J. Lafaurie et C. Morrisson, "La pénétration des monnaies byzantines en Gaule mérovingienne et visigothique du VIe au VIIIe s.," *RN*, 6e s., 29 (1987), 38–98.

[254] J. M. Fagerlie, "Late Roman and Byzantine Solidi found in Sweden and Denmark," *Numismatic Notes and Monographs* 157 (1967); F. Herschend, "Tva studier i öländska guldfynd," *Tor* 18 (1980), 33–194; O. Kyhlberg, "Late Roman and Byzantine Solidi," dans *Excavations at Helgö, vol. 10*, éd. par A. Lundström et H. Clarke (Stockholm, 1986), 13–126.

b. Céramique

1. La vaisselle fine de table. Deux étapes essentielles ont marqué les progrès faits dans ce domaine. Tout d'abord, prolongeant les travaux de J. Déchelette, de F. Oswald, et T. D. Pryce, surgirent les premières typologies d'O. Waagé sur Athènes et Antioche et celles de N. Lamboglia sur le matériel d'Albintimilium, qui mettaient l'accent l'une sur le matériel oriental, l'autre sur le matériel occidental, encore que très tôt Waagé eut reconnu l'importance de l'Afrique du Nord. J. W. Hayes devait coordonner les typologies des deux secteurs méditerranéens et imposer une typologie unique reposant sur les lieux de production.[255] Il mettait ainsi en évidence le caractère primordial des productions tunisiennes *(African Red Slip [ARS])* qui avaient supplanté dès le IIe s. les ateliers de Gaule, eux-mêmes successeurs des ateliers d'Arezzo. En Asie Mineure, la même imitation de la vaisselle arrétine donna naissance aux productions dites "samiennes" et "pergaméniennes," puis aux productions de Çandarli (IIe–IIIe s. ap. J.-C.) et, à la fin du IVe s., à la *Late Roman C Ware* (un atelier au moins, celui de Grynion, a produit de la *Çandarli Ware* et de la *Late Roman C*[256]).

African Red Slip et *Late Roman C* régnèrent sur le bassin méditerranéen du IVe au VIIe s. Depuis leur définition par Hayes en formes et en décors, peu de changements. Les fouilles de Carthage et la publication de niveaux mieux datés ont permis d'améliorer la datation de certaines productions d'*ARS*. En particulier les formes de la fin du IVe s. et du Ve s., notamment celles produites dans les environs de Carthage (parmi les formes 61, 62, 91 ainsi que 80–81) ont dû être datées un peu plus haut (360–380, voire aux alentours de 400 et avant 439 au lieu de dates avancées dans le Ve s.). Dans la seconde moitié du Ve s., s'il n'y a pas de chute dans la production, il se produit un changement dans les productions de la région, marqué par l'apparition à côté de formes destinées au commerce international de formes régionales peu exportées. Le IVe et le Ve s. marquent l'apogée de la production de sigillée africaine tant en Zeugitaine (sigillée claire D) qu'en Byzacène centrale (sigillée claire C) et méridionale (sigillée claire E).[257] Vers la fin du Ve s. et au début du VIe s., les productions de Byzacène semblent disparaître, sauf les lampes (de type dit "classique," cf. *infra*). Seule demeure le production de Zeugitaine qui semble se prolonger dans le VIIe s. Mais ses formes les plus tardives (Hayes 104, 105, 109) posent des problèmes de datation dont l'importance est capitale pour déterminer la date d'arrêt des productions nord-africaines.[258] L'étude des fours et des ateliers a progressé dernièrement.[259] La

[255] J. W. Hayes, *Late Roman Pottery* (Londres, 1972) et *Supplement* (Londres, 1980).

[256] J.-Y. Empereur et M. Picon, "A propos d'un nouvel atelier de 'Late Roman C'," *Figlina* 7 (1986), 143–46.

[257] *Atlante delle forme ceramiche, I, Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (tardo ellenismo e primo impero), Suppl. à l'Enciclopedia dell'Arte Antica Classica ed Orientale* (Rome, 1981), 104; S. Tortorella, "La ceramica africana: Un riesame della problematica," *Céramiques hellénistiques et romaines* II, Annales littéraires de l'Université de Besançon, vol. 331 (Besançon, 1987), 279–307.

[258] En plus d'*Atlante* I et de l'article de S. Tortorella cité note précédente, cf. J. A. Riley, *Excavations at Carthage 1977*, conducted by the University of Michigan, ed. J. H. Humphrey, VI (Ann Arbor, Mich., 1981), 102; M. G. Fulford et D. P. S. Peacock, *Excavations at Carthage: The British Mission*, I, 2, *The Avenue du Président Bourguiba, Salambô: The Pottery and Other Ceramic Objects from the Site* (Londres, 1984), 74–75.

[259] D. P. S. Peacock, F. Bejaoui et N. Ben Lazreg, "Roman Pottery Production in Central Tunisia," *Journal of Roman Archaeology* 3 (1990), 59–84.

cartographie des sites offrant de la vaisselle fine d'Afrique du Nord s'est beaucoup affinée, tant en Occident qu'en Orient (Constantinople, Euphrate,[260] Transjordanie, Néguev).

La *Late Roman C* est devenue en 1980 *Phocean Red Slip Ware,* à la suite de la découverte de plusieurs fours dans la région de Phocée. En fait les recherches de J. Y. Empereur et M. Picon ont permis de localiser plusieurs ateliers assurant les mêmes productions, mais seul l'atelier de Phocée paraît avoir exporté (Fig. 30).[261] S'ajoutant aux remarques de Hayes, les analyses technologiques de J. Landgraf[262] et de J. Boardman[263] ont permis d'accroître notre connaissance de cette céramique. Sa pénétration en Occident, à partir de 440–470, a été bien analysée, notamment dans le Sud de la France (Fig. 31).[264] Selon Landgraf[265] et G. Fulford,[266] sa diffusion décline fortement en Syro-Palestine et en Occident après 550.

Ces deux productions principales ont été imitées localement. Les plus connues–celles de Chypre et d'Egypte–ont connu une diffusion assez large, transméditerranéenne même pour la première. En Asie Mineure, la région de Pergame a produit une sigillée d'excellente facture, métallescente, exportée à Thasos et à Constantinople; d'autres productions attendent d'être localisées (notamment à Amorium[267] et à Sagalassos, où l'on a trouvé des fours et des dépotoirs qui ont livré une bonne proportion de bols en "sigillée" imitant les principales productions du monde méditerranéen[268]). En Syrie du Nord (Déhès et Qalʿat Semʿan) sont apparues quelques sigillées inconnues. Enfin, en Macédoine, une sigillée "grise," à pâte réduite, produite dans la région,[269] rappelle les DSP (Dérivées Sigillées Paléochrétiennes) ou sigillées tardives de Gaule.

Les formes de la sigillée tardive peuvent se retrouver sur des vaisselles non engobées ou, au contraire, engobées et peintes. Parmi ces dernières, mentionnons celles de Grèce centrale (Athènes, Delphes, Argos, Néa Anchialos),[270] les Djerash Bowls, dont la forme

[260] Cf. notamment le fragment de plat rectangulaire représentant une scène de cirque et datable de la première moitié du Ve s. qui a été trouvé à Resafa: Th. Ulbert, "Ein spätantikes Sigillata-Tablett aus Resafa," dans *Resurrecting the Past,* 317–24 (voir note 80).

[261] Empereur-Picon, "A propos d'un nouvel atelier," 143–46 (voir note 256).

[262] J. Landgraf, "Keisan's Byzantine Pottery," dans J. Briend et J.-B. Humbert, *Tell Keisan (1971–1976)* (Paris, 1980), 51–99 et, plus précisément, 54–65.

[263] J. Boardman, "The Finds," dans Ballance et al., *Byzantine Emporio,* 90–96 (voir note 112).

[264] F. Mayet et M. Picon, "Une sigillée phocéenne tardive (Late Roman C Ware) et sa diffusion en Occident," *Figlina* 7 (1986), 129–42; M. Bonifay et J.-P. Pelletier, "Eléments d'évolution des céramiques de l'Antiquité Tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse," *Revue archeologique de Narbonnaise* 16 (1983), 285–346.

[265] Landgraf, "Keisan's Byzantine Pottery," 61–65 (voir note 262).

[266] G. Fulford, "Carthage: Overseas Trade and the Political Economy, c. AD 400–700," *Reading Medieval Studies* 61 (1980), 68–80, plus précisément 72 et 75.

[267] Harrison, "Amorium Excavations 1989," 214; idem, "Amorium Excavations 1990," 215–29 (voir note 76). Je remercie Martin Harrison de m'avoir montré des photographies de ces céramiques.

[268] S. Mitchell, E. Owens et M. Waelkens, "Ariassos and Sagalassos 1988," *AnatSt* 39 (1989), 74–77. D'autres formes que celles des plats à engobe rouge ont été découvertes.

[269] Exemples à Thessalonique, Thasos, Stobi, Sucidava, Athènes, Corinthe et peut-être Constantinople.

[270] Hayes, *Late Roman Pottery,* 413 (voir note 255). Leur étude sera reprise par P. Pétridis à partir des fouilles de Delphes.

dérive des sigillées claires D d'Afrique du Nord (Hayes 104, 105, 93/107)[271] et la céramique "copte."[272]

2. *Les amphores.* Elles n'ont éveillé l'intérêt que récemment. Elles ne sont pas étudiées par Waagé à Antioche, où elles ont été pourtant trouvées en abondance. J. Riley à partir des fouilles de Césarée,[273] de Benghazi,[274] et de Carthage[275] a fait les premiers essais d'une typologie, qui harmonisait un certain nombre de classification d'origines diverses et qui a été adoptée par la plupart des archéologues, notamment italiens (C. Panella[276]) et français (M. Bonifay, F. Villedieu,[277] C. Abadie[278]), allemands.[279] Une autre classification vient d'être récemment proposée par D. P. S. Peacock et D. F. Williams.[280]

Quelques types internationaux ont été ainsi isolés (Fig. 32), mais les aires de production et les ateliers précis sont trop souvent ignorés. Le schéma paraît compliqué. Il implique des productions d'amphores identiques (sauf la pâte et quelques détails) sur de vastes zones. L'amphore *Carthage LRA 1* (huile?) est produite dans une région comprenant la Turquie du Sud, la Syrie du Nord et Chypre, cette île constituant une zone distincte de production (pâte comportant notamment du *strontium;* fabrication à Amathonte en association avec la *Carthage LRA 1* de la *Sidi Krebish LRA 13*).[281] La *Carthage LRA 2* (huile?) est fabriquée en Argolide du Nord (un atelier près de Kounoupi)[282] mais l'étendue de sa zone de production n'est pas connue. La "Bag Amphora" (*Carthage LRA 5–6:* vin et huile?) est faite par plusieurs ateliers mal identifiés en Palestine mais non en Egypte.[283] En Palestine, la variante trapue, entièrement côtelée, à surface noire ou sombre (sans quartz de sable) avec des lignes et des enroulements en blanc semble produite à Beth-Shan. Un second type à surface rouge (grains de quartz), avec une panse qui offre, en son milieu, un registre non côtelé où prennent place les dessins en

[271] P. Watson, "Jerash Bowls: Study of a Provincial Group of Byzantine Decorated Fine Ware," *Syria* 56 (1989), 223–61.

[272] M. Egloff, *Kellia. La poterie copte. Quatre siècles d'artisanat et d'échanges en Basse-Egypte, Recherches Suisses d'Archéologie Copte* III (Genève, 1977). Ce livre, remarquable par sa méthode, présente quelques plats peints (47–60 et 143–150).

[273] J. A. Riley, "The Pottery from the First Session of Excavation in the Caesarea Hippodrome," *BASOR* 218 (1975), 25–63.

[274] Idem, "The Coarse Pottery from Berenice," *Excavations at Sidi Krebish, Benghazi (Berenice)* II, éd. par J. A. Lloyd (Tripoli, 1979), 91–197.

[275] Idem, "The Pottery from the Cisterns 1977.1, 1977.2, and 1977.3, General Discussion of Imported Eastern Mediteranean Amphoras and the Later Roman Fine Wares," *Carthage* VI, 84–124 (voir note 258).

[276] Voir notamment C. Panella, "Le anfore tardoantiche: Centri di produzione e mercati preferenziali," dans *Società Romana e impero tardoantico, Le Merci, gli Insediamenti,* a cura di A. Giardina, vol. III (Rome, 1986), 251–84 (important appendice, 278–84, de F. Pacetti sur "La distribuzione delle anfore orientali tra IV e VII secolo d. C." avec cartes de diffusion par type).

[277] M. Bonifay et F. Villedieu, "Importations d'amphores orientales en Gaule," *Recherches sur la céramique byzantine,* 17–46 (voir note 98).

[278] C. Abadie, "Les amphores protobyzantines d'Argos (IVe–VIe siècles)," ibid., 47–56.

[279] C. Steckner, "Amphores LR 1 et LR 2 des thermes de Samos," ibid., 57–71.

[280] D. P. S. Peacock et D. F. Williams, *Amphorae and the Roman Economy* (Londres, 1986), 182–217, qui est plutôt un manuel et un guide et qui simplifie quelque peu.

[281] J.-Y. Empereur et M. Picon, "Les régions de production d'amphores impériales en Méditerranée orientale," *Amphores romaines et histoire économique: Dix ans de recherche* (Rome, 1989), 236–43.

[282] Peacock-Williams, *Amphorae,* 182–84 (voir note 280).

[283] P. Ballet et M. Picon, "Recherches préliminaires sur les origines de la céramique des Kellia (Egypte): Importations et productions égyptiennes," *Cahiers de la Céramique Egyptienne* I (1987), 33–34.

peinture blanche ou parfois rouge, est produit à Kh. Aiyadiya.[284] Un troisième type, non localisé, offre une "gritty orange fabric," la même disposition des lignes peintes qu'à Beth-Shan et semblerait correspondre plutôt à la forme étroite et allongée de la "bag amphora."[285] L'amphore vinaire de Gaza (*Carthage LRA 4*), si caractéristique avec sa forme en obus et ses barbules d'argile sous rebord, est produite non seulement dans le Néguev mais aussi en Egypte.[286] De ce même pays provient aussi la *Carthage LRA 7*[287] ainsi que le type Egloff 172.[288]

Quelques types internationaux n'ont pas encore de centres de production avérés (surtout *Carthage LRA 3*). Beaucoup sont mal situés et représentent des productions locales qu'il faut d'abord repérer et localiser. Sans doute la majorité des productions à diffusion régionale est-elle à mieux isoler. Les analyses sont déterminantes sur deux points: l'identification des pâtes, bien lancée et liée à la reconnaissance des argilières et des fours; la reconnaissance des contenus, beaucoup plus embryonnaire (difficile à manier en cas de réutilisation du conteneur), peut-être à coupler, dans certains cas (inscriptions lisibles), avec le déchiffrement des *dipinti* et autres incisions.

Ces amphores orientales se sont diffusées dans toute la Méditerranée. Dans le Péloponnèse, elles chassent les formes locales. Elles se répandent en Mer Noire et très loin vers l'Occident jusqu'en Angleterre (notamment le site de Tintagel[289]). Leur date d'apparition sur ces marchés varie suivant les types et les régions mais la seconde moitié du Ve s. est généralement admise. Elles s'y maintiendront jusqu'au VIIe s., malgré un certain déclin et un retour à l'auto-suffisance en Tunisie (Fig. 33). Les mécanismes de cette expansion sont mal connus. Il y a eu des marchés préférentiels. Ainsi la *Carthage LRA 1* produite sur la côte cilicienne serait-elle diffusée vers le Nord, tandis que celle qui est faite à Chypre serait vendue à l'Egypte.[290] De même, pour la *Carthage LRA 5*, si la "gritty

[284] Je renvoie à l'analyse de Landgraf, "Keisan's Byzantine Pottery," 67–80 (voir note 262). L'amphore de Keisan correspond au type 3 et celle de Kh. Aiyadiya au type 1B de la nomenclature de D. Adan-Bayewitz dans L. L. Levine, E. Netzer, *Excavations at Caesarea Maritima 1975, 1976, 1979—Final Report* (Jerusalem, 1986), 91–101.

[285] B. L. Johnson, "Syro-Palestinian Bag-shaped Amphoras in the Athenian Agora and Corinth Collections," *Recherches sur les amphores grecques,* éd. par J.-Y. Empereur et Y. Garlan (*BCH Suppl.* 13) (Paris, 1986), 589–97.

[286] Ballet et Picon, "Recherches," 30–32 (voir note 283), sur les franges orientales du Delta.

[287] Ibid., 37–39; Empereur-Picon, "Les régions," 244–46 (voir note 281); P. Ballet, F. Mahmoud, M. Vichy et M. Picon, "Artisanat de la céramique dans l'Egypte romaine tardive et byzantine. Prospections d'ateliers de potiers de Minia à Assouan," *Cahiers de la céramique égyptienne* 2 (1991), 129–43, fig. 5–12.

[288] Peacock-Williams, *Amphorae,* 206–7 (Class 53); Ballet et al., "Artisanat de la céramique," 129–43, fig. 15.

[289] Ch. Thomas, "Tintagel Castle," *Antiquity* 62 (1988), 421–34. Dans la *Vie de Jean de Chypre dit l'Aumonier,* patriarche d'Alexandrie de 610 à 619, écrite par Léontios de Néapolis, au chap. 8 (353–54 pour le texte et 452–54 pour la traduction dans l'édition commentée d'A. J. Festugière [Paris, 1974]), un armateur parti d'Alexandrie livre 20.000 boisseaux de blé dans une ville de Grande Bretagne. Le "principal" de la ville paie la cargaison pour moitié en sous d'or, pour moitié en étain. Contrairement au commentaire de J. Durliat, *De la ville antique à la ville byzantine* (Rome, 1990), 523, le capitaine ne va pas en Angleterre pour acheter avec du blé de l'étain. Il y va pour vendre du blé. L'étain n'est qu'une possibilité de paiement en nature offerte par son interlocuteur: "Choisissez ce que vous préférez, ou un sou d'or pour chaque boisseau, ou, comme cargaison de retour, de l'étain." Il choisit d'ailleurs de ne recevoir de l'étain en paiement de sa cargaison que pour une moitié de celle-ci. On peut supposer que s'il était venu chercher de l'étain, il aurait décidé de livrer son blé uniquement contre de l'étain et qu'il aurait de lui-même réclamé cette matière en paiement.

[290] Empereur-Picon, "Les régions," 242.

orange fabric" est attestée à Corinthe, Argos, et Athènes, l'amphore noire de Beth-Shan est inconnue à Athènes (et à Argos?).[291] Tous les pourcentages dont l'on dispose maintenant de ces différentes amphores à des moments divers de la vie des sites permettent de préciser l'importance relative de ces exportations par rapport aux autres productions amphoriques et de mieux connaître la puissance et les vicissitudes des différents marchés de l'Egée,[292] de la Mer Noire, du Proche Orient, d'Afrique du Nord et d'Europe occidentale (Fig. 34).[293]

3. Les céramiques de cuisine et la céramique commune. On pouvait penser que, s'agissant de productions locales, elles circulaient peu en dehors de leur zone de fabrication et que, sur un site donné, elles correspondaient nécessairement à une production locale. Cette vision, un peu simpliste, doit être révisée. Les fouilles italiennes ont en effet montré l'importance des importations africaines, d'abord à l'époque tardo-antonine (Ostie, thermes "del Nuotatore"[294]), puis aux IVe et la première moitié du Ve s. avec un fléchissement vers le milieu du Ve s. (Rome, Temple de la Magna Mater[295]). La présence de céramiques de cuisine africaines, en majorité antérieures au milieu du Ve s., est également notée dans le Sud de la Gaule.[296] A partir du Ve s. et se prolongeant au VIIe s., apparaissent sur les sites africains (Benghazi,[297] Carthage[298]) et du Sud-Ouest européen des importations égéennes et proche-orientales, en quantités peu significatives, il est vrai, mais en de nombreux sites.[299] Les formes fermées en revanche voyagent peu, à l'exception de quelques types de cruches qui ont pu être exportées d'Afrique du Nord en Italie et en Gaule du Sud.[300]

4. Les lampes. Elles sont intéressantes dans la mesure où elles nous livrent elles aussi

[291] Johnson, "Bag-shaped Amphoras" (voir note 285).

[292] L'étude fondamentale, car elle concerne Constantinople, est celle de Hayes, *Excavations at Saraçhane* II. Pour le bassin égéen, cf. Bass-van Doorninck, *Yassi Ada;* C. Abadie-Reynal, "Céramique et commerce dans le bassin égéen du IVe au VIIe siècle," *Hommes et richesses*, I, 143–59 (voir note 80); J. K. Papadopoulos, "Roman Amphorae from the Excavations at Torone," 'Αρχ. 'Εφ. 128 (1989 [1991]), 67–103; C. Abadie-Reynal et J.-P. Sodini, *La céramique paléochrétienne de Thasos* (Paris, 1992), 53–62, 88–89. Il faut reprendre absolument des sites comme Athènes et Corinthe. On aimerait bien connaître le matériel de Thessalonique, Nea Anchialos, Nicopolis. En Asie Mineure, signalons des exemplaires de *Carthage LRA* 2, *LRA* 1, *LRA* 5 à Anemurium: C. Williams, *Anemurium, The Roman and Early Byzantine Pottery* (Toronto, 1989), 95–99.

[293] Aux articles précédement cités, ajoutons *La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne. Cadre archéologique, vestiges et mobiliers,* éd. par Y. Solier (*Revue archéologique de Narbonnaise* Suppl. 23, Paris, 1991), 235–53 (C. Raynaud): quelques fragments de *Carthage LRA* 1, *Carthage LRA* 3, *Carthage LRA* 4, *Robinson M 273.*

[294] L. Anselmino, C. M. Coletti, M. L. Ferrantini et C. Panella, "Ostia, Terme del Nuotatore," *Società Romana e Impero Tardoantico,* III, 45–81 (voir note 276).

[295] A. Carignani, A. Ciotola, F. Pacetti et C. Panella, "Roma, Il constesto del Tempio della Magna Mater sul Palatino," *ibid.,* 27–43.

[296] J. Raynaud, "Importations de céramiques communes méditerranéennes dans le Midi de la Gaule (Ve-VIIe s.)," *CATHMA* (Aix-en-Provence, 1988), 1–16.

[297] Riley, "Coarse Pottery," dans *Excavations at Sidi Krebish, Benghazi (Berenice),* 270–73: *Late Roman Cooking Wares 2 et 3,* qui pourraient provenir de Crète et du bassin égéen.

[298] Pour le VIIe s., avec parallèles à Constantinople et à Chypre, J. W. Hayes, "Pottery Report-1976," dans *Excavations at Carthage 1976,* éd. par J. H. Humphrey, IV (Ann Arbor, Mich., 1978), 75–77; Fulford-Peacock, *Excavations at Carthage: The British Mission,* I.2, fig. 70, 35.1 et 2 (voir note 258).

[299] M. Bonifay, "Observations sur les amphores tardives à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980–1984)," *Revue archéologique de Narbonnaise* 19 (1986), 298–300; Raynaud, "Importations" (voir note 296).

[300] C. Raynaud, *CATHMA* (Aix-en-Provence, 1988, dactylogr.), 4–7.

des centres producteurs d'où elles sont diffusées. La plupart de ceux-ci ont été repérés, même si les ateliers sont loin d'être isolés. Les publications de D. M. Bailey, lorsqu'elles concerneront pleinement l'époque protobyzantine,[301] apporteront sans doute une certaine cohérence à la floraison de monographies dispersées sur des sites ou des régions (Syrie, Palestine, Egypte). Mais elles posent de nombreux problèmes dont on a pris conscience depuis quelques années et notamment les difficultés de se fonder uniquement sur le type pour connaître une provenance. Il y a beaucoup d'imitations, soit par acquisition de moules, soit tout simplement par surmoulage. Beaucoup de types régionaux voyagent peu. Dans le bassin égéen,[302] au poids de Corinthe et d'Athènes, succède celui de l'Asie Mineure et bientôt de l'Afrique du Nord où les ateliers de sigillée africaine C notamment produisent de plus en plus de lampes (même pâte, mêmes poinçons) et continueront à en produire (type Hayes II[303] ou Atlante X[304]) au VIe s. après l'abandon de leur fabrication de sigillée. A Constantinople et dans les Balkans existent des productions caractéristiques importantes.[305] Certaines exportations ont pu se produire, mais beaucoup plus rarement que pour les amphores ou la vaisselle sigillée, du Proche Orient vers l'Occident: des fragments de plusieurs lanternes, peut-être de provenance transjordanienne ou palestinienne, ont été trouvés à Cornus, en Sardaigne.[306] La fin de ces productions est intéressante à étudier, avec le passage, général dans tout le bassin méditerranéen, des types moulés aux types tournés.

L'évolution de l'artisanat céramique après le VIIe s. a une signification politique, sociale, culturelle profonde. Deux cas commencent à être bien connus. Dans les Balkans et la péninsule grecque, la pénétration massive des Slaves et des Avares se traduit, après les signes de panique (enfouissement de trésors) et les destructions, par l'introduction de leur céramique, non tournée et offrant de surcroît des formes et des motifs particuliers. Longtemps mise en doute, l'existence de céramique slave est maintenant établie en Grèce, à Démétrias,[307] à Tirynthe,[308] à Argos,[309] à Olympie[310] et à Isthmia.[311] Les autres populations ont peut-être conservé la pratique du tour rapide, mais les produc-

[301] Dans sa publication monumentale des lampes du British Museum, il s'est surtout attaché à la production italienne d'époque impériale. Cf. aussi le bref survol bibliographique qu'il a récemment donné: D. M. Bailey, "Lamps Metal, Lamps Clay: A Decade of Publication," *Journal of Roman Archaeology* 4 (1991), 51–62.

[302] Abadie-Reynal-Sodini, *La céramique paléochrétienne,* 645–90 (où l'on trouvera la bibliographie récente; voir note 292).

[303] Hayes, *Late Roman Pottery,* 310–15, et *Supplement,* 545–46.

[304] *Atlante delle forme ceramiche, I, Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero),* Suppl. à l'*Enciclopedia dell'Arte Antica Classica ed Orientale* (Rome, 1981).

[305] Mise au point dans Hayes, *Excavations at Saraçhane,* II.

[306] A. M. Giuntella, G. Borghetti et D. Stiaffini, *Mensae e riti funerari in Sardegna. La testimonianza di Cornus,* Mediterraneo Tardoantico, Scavi e Ricerche, I (Tarente, 1985), 78–79.

[307] J. Einwanger, *Keramik und Kleinfunde aus der Demokratia-Basilika in Demetrias* (Bonn, 1986).

[308] K. Kilian, "Archäologische Zeugnisse für die Anwesenheit von Slawen in der Argolidokorinthia" (en grec, avec résumé allemand), Πελοποννησιακά 16 (1985–86), 295–304.

[309] La datation proposée par P. Aupert pour la céramique slave d'Argos est trop haute. Cf. en dernier lieu, P. Aupert, "Les Slaves à Argos," *BCH* 113 (1989), 417–19, en réponse à un livre de Ph. Malingoudis, *Slaves dans la Grèce médiévale* (en grec) (Athènes, 1988) (*non vidi*).

[310] S. Vryonis Jr., "The Slavic Pottery (Jars) from Olympia, Greece," dans *Byzantine Studies. Essays on the Slavic World and the Eleventh Century* (New Rochelle, NY, 1992), 114–42.

[311] T. E. Gregory et P. N. Kardoulias, "Geographical and Surface Surveys in the Byzantine Fortress at Isthmia 1985–1986," *Hesp* 59 (1990), 467–512.

tions sont mal connues. Elles ont pu aussi renoncer à cet acquis et faire, comme on le constate à Thasos et à Caričin Grad au VIIe s., des vases montés au colombin et cuits avec une oxydation réductrice dans des installations de fortune. En Syro-Palestine et en Egypte, si des formes importées ou liées à certaines habitudes (vaisselle de table fine sauf en Egypte où elle se maintient jusqu'au début du VIIIe s.) disparaissent, un certain nombre de formes (pots à cuire, cruches, amphores dérivées de *Carthage LRA 5*) se maintiennent en évoluant insensiblement pendant la seconde moitié du VIIe s., alors que la région est déjà sous domination omeyyade. L'"arabisation" de la céramique de la région, qui voit des transformations substantielles, l'apparition de formes importées (pâtes, techniques nouvelles, décors compliqués introduits en combinaison avec des glaçures évoluées), ne se fait que dans le courant du VIIIe s.[312] Curieusement, dans le bassin égéen, à Chypre, Constantinople et en Syrie, Palestine, et Egypte, on note durant cette période (deuxième quart du VIIe-début VIIIe s.) les mêmes "essais" maladroits de glaçure: certaines productions, d'origine constantinopolitaine, se retrouvent à l'extrême fin du VIIe s. à Salamine et à Carthage. A Chypre, se trouveraient des témoignages des rapports céramiques entre l'île et Constantinople au IXe s.[313]

Alors que l'occupation omeyyade a préservé des niveaux très riches sur la plupart des sites du Proche-Orient, les niveaux du VIIIe s. en Grèce et en Anatolie sont mal connus, exception faite de Constantinople. C'est une lacune majeure de l'archéologie protobyzantine, que les trouvailles (amphores tardives, lampes tournées, plats chauffants, premières céramiques glaçurées associées à des sceaux et à des boucles de ceinturon) des côtes du Péloponnèse, d'Athènes, de Corinthe, de Pseira (Crète), de Mélos, de Chypre (Kourion) commencent à combler.

c. Verres

La primauté de l'Orient est nette. Tous les sites de Syro-Palestine[314] regorgent de verres, ainsi que ceux d'Egypte ou d'Asie Mineure (Sardes).[315] En revanche, on n'a pas pu établir la présence d'ateliers en Grèce.[316] La quantité des verres découverts en fouille s'est considérablement accrue en cinquante ans, permettant l'établissement d'une typologie plus fine. A compter du IVe s. la fabrication des vases est en nette expansion et connaît une mode qui, à la différence de ce que l'on sait de l'époque romaine, lui assure une faveur supérieure à celle de la céramique. Des formes nouvelles apparaissent aux

[312] Je renvoie pour un examen détaillé de ce passage à la section céramique du Colloque tenu à Lyon en sept. 1990 sur *La Syrie de Byzance à l'Islam,* P. Canivet et J.-P. Rey-Coquais, éd., 195–261.

[313] Hayes, *Excavations at Saraçhane,* II; idem, "Problèmes de la céramique des VIIe-IXe s. à Salamine et à Chypre," *Salamine de Chypre. Histoire et Archéologie* (Paris, 1980), 375–80; cf. aussi sa conférence à Paris du 17/03/92.

[314] D. Barag, "Glass Vessels of the Roman and Byzantine Periods in Palestine (en hébreu)," Ph.D. diss. (Université de Jérusalem, 1970). Mlle O. Dussart a soutenu en avril 1992 sous la direction de Mme de La Genière une thèse sur le verre romain, byzantin et omeyyade de Palestine et de Transjordanie.

[315] A. von Saldern, *Ancient and Byzantine Glass from Sardis* (Archaeological Exploration of Sardis, Monograph 6) (Cambridge, 1980); E. M. Stern, "Ancient and Medieval Glass from the Necropolis Church at Anemurium," *Annales du 9e Congrès International d'Etude Historique du Verre, Nancy, 1983* (Liège, 1985), 35–64; C. S. Lightfoot, *A Catalogue of Glass Vessels in the Afyon Museum* (BAR International Series 530), (Oxford, 1989), 39–50.

[316] G. Davidson Weinberg, "Evidence for Glass Manufacture in Ancient Thessaly," *AJA* 66 (1962), 129–33.

Ve-VIe s. Seuls quelques éléments anciens surnagent dans ce renouvellement comme les fils rapportés autour des cols des flacons. Ils se multiplient sur les bouteilles byzantines puis islamiques. La technique qui sert cette augmentation de la production est celle du verre soufflé, mise au point vers le milieu du Ier s. av. J.-C., qui remplace peu à peu toutes les autres techniques et qui est pratiquement la seule utilisée à partir du IVe s. Toutefois, l'étude du verre marque le pas: aucun progrès comparable à ceux observés dans la céramique n'a été fait, touchant la géographie des productions et les échanges. Peu d'ateliers de verriers ont été correctement fouillés et publiés (Jalame[317]). Surtout, l'analyse ne permet pas à l'heure actuelle de déterminer les liens subsistant entre ateliers occidentaux et orientaux entre le IVe et le VIIe s.[318] Fait-on encore venir la fritte d'Orient (présence du natron) ou bien les ateliers occidentaux sont-ils devenus totalement indépendants? Importe-t-on encore certaines formes d'Orient avec les risques considérables de casse inhérents au matériau? Les verriers orientaux se déplacent-ils encore en Occident? Il semblerait que l'on ait à coeur au moins de les imiter.[319] Rien n'est clair, malgré le développement des analyses, car la pâte est quelque chose d'artificiel, qui ne réflète pas un enracinement de type géologique (éléments trace), mais un alliage nécessaire techniquement, qui peut être indéfiniment refondu. Il est sûr, en tous cas, que les productions de l'ex-Empire Romain, occidentales comme orientales, en dépit de la fragilité du matériau, sont largement exportées chez les barbares.

d. Matériaux organiques

Les conditions climatiques des pays méditerranéens ne permettent pas, sauf sur leurs franges (pays très humides au Nord; franges désertiques à l'Est et au Sud dans les déserts syro-jordanien, égyptien, libyen), la sauvegarde des tissus, des cuirs, des bois. Depuis cinquante ans, peu de découvertes dans ces domaines ont marqué la discipline, mais les publications de collections ont progressé. Pour les tissus, les publications les plus notables sont celles des Musées de Brooklyn,[320] du Vatican,[321] de Lyon,[322] de Ge-

[317] Idem, "Specialized Production in a Late Roman Glass Factory," *Eretz-Israel* 19, *Michael Avi-Yonah Memorial Volume* (Jerusalem, 1987), 62–70; idem, *Excavations of Jalome, Site of a Glass Factory in Late Roman Palestine* (Columbia, Mo., 1988).

[318] "Le verre hellénistique est de composition analogue à celle des verres soufflés romains et postérieurs (jusqu'au Xe s. en Europe, jusqu'au VIIe s. au Proche Orient)": O. Dussart et B. Velde, "La composition du verre hellénistique en Jordanie et Syrie du Sud," *Syria* 67 (1990), 687–93 (citation: 693).

[319] J. Philippe, *Le monde byzantin dans l'histoire de la verrerie (Ve-XVIe s.)* (Bologne, 1970); J. W. Hayes, "Réflexions sur la verrerie des époques tardives à Carthage," *Cahiers des Etudes Anciennes* 17 (1985), *Carthage*, VII, 113–26; idem, *Excavations at Saraçhane* II, 399–421 (l'étude couvre jusqu'à l'époque ottomane). Pour l'Occident, ajouter à l'article de J. W. Hayes sur Carthage cité plus haut, les recherches sur Rome (D. Whitehouse et al., "The Schola Praeconum II," *PBSR* 53 [1985], 164–70 ca 430–440; M. Sternini, *Una manifattura vetraria di V. secolo a Roma* [Florence, 1989] et son compte-rendu par D. Whitehouse dans *Journal of Roman Archaeology* 4 [1991], 384–85), sur San Vincenzo al Volturno (J. Stevenson, "Glass Lamps from San Vincenzo al Volturno, Molise," *PBSR* 56 [1988], 198–209), et sur Marseille (D. Foy et M. Bonifay, "Eléments d'évolution des verreries de l'antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980)," *Revue archéologique de Narbonnaise* 17 [1984], 289–308). Conférence de J. W. Hayes à Paris le 20/03/92.

[320] D. Thompson, *Coptic Textiles in the Brooklyn Museum* (New York, 1971).

[321] D. Renner, *Die koptischen Textilien in den vatikanischen Museen* (Wiesbaden, 1982). La même année paraissait le livre de J. Trilling, *The Roman Heritage, Textiles from Egypt and the Eastern Mediterranean, 300–600 A.D.* (*TexMJ* 21) (Washington, D.C., 1982).

[322] M. Martinani-Reber, *Lyon, musée historique des tissus. Soieries sassanides, coptes et byzantines, Ve–XIe siècles* (Paris, 1986).

nève,[323] de la collection Bouvier à Berne[324] et quelques livres généraux,[325] bien informés, ont paru. Pour les bois, un seul catalogue important est paru, celui des bois coptes du Louvre.[326] Mais dans ce domaine la plus intéressante avancée concerne la dendrochronologie, grâce en particulier aux efforts de P. Kuniholm (Université de Cornell) aidé de C. L. Striker (Université de Philadelphie), mais son application concerne naturellement tout le passé des régions concernés et non la seule archéologie protobyzantine.

L'os et l'ivoire ont été peu étudiés. Dans le premier cas, signalons l'intéressant catalogue des plaques utilisées en revêtement de coffrets coptes publié par C. Loverdou-Tsigarida.[327] Dans le second, si les corpus n'ont été que faiblement accrus, notamment grâce à quelques découvertes faites à Abou Mina,[328] l'approche technique a été davantage poussée (débit des plaques d'ivoire à partir de la défense, travail des artisans).[329]

Conclusion

L'abondance même des résultats que ce bilan a permis d'entrevoir est telle qu'il faut en proposer une interprétation, même si elle est difficile et provisoire. Toutes les études quantitatives, qui dénombrent de manière objective les divers objets recueillis dans différentes régions et qui donnent tant d'histogrammes, doivent être justiciables d'essais d'explication, même si l'on souhaite avant de se prononcer toujours plus de données, notamment en céramique où la part d'attributions inconnues peut aller jusqu'à 40% du matériel total, et même si l'on constate beaucoup de divergences parmi eux. Différents modèles par exemple s'affrontent sur les parts respectives de l'autosuffisance et des échanges dans des ensembles qui s'emboîtent les uns dans les autres à la manière des poupées russes (entre la ville et sa campagne; entre une province et les régions limitrophes, entre Constantinople et les territoires qui lui sont soumis, entre l'Empire byzantin et le reste du monde [méditerranéen, européen, oriental]).[330] Je remarquerai

[323] Idem, *Tissus coptes (Collection du Musée d'art et d'histoire de Genève)* (Genève, 1991).

[324] A. Stauffer et A. Schmidt-Colinet, *Textiles d'Egypte de la collection Bouvier* (Berne, 1992).

[325] M.-H. Rutschowscaya, *Tissus coptes* (Paris, 1990); A. Stauffer, *Spätantike und koptische Wirkereien. Untersuchungen zur ikonographischen Tradition in spätantiken und frühmittelalterlichen Textilwerkstätten* (Berne-Berlin-Francfort, 1992). Le catalogue des tissus coptes du Musée de Cluny (Paris) paraîtra également sous peu (Oct.-Nov. 1992).

[326] M.-H. Rutschowscaya, *Catalogue des bois de l'Egypte copte* (Paris, 1986).

[327] C. Loverdou-Tsigarida, 'Οστεΐνα Πλακίδια (Thessalonique, 1986); E. Rodziewicz, "Reliefs figurés en os des fouilles de Kôm el-Dikka," *Etudes et Travaux* 10 (1978), 317–36.

[328] J. Engemann, "Elfenbeinfunde aus Abu Mina / Ägypten," *JbAC* 30 (1987), 172–87 où l'auteur essaie de replacer aussi les plaques dans la défense d'éléphant d'où elles ont été extraites.

[329] Je tiens à signaler l'intérêt de l'approche de F. Poplin, "Analyse de matière de quelques ivoires d'art," *Méthodologie appliquée à l'industrie de l'os préhistorique, Colloques Internationaux du CNRS No. 568 Sénanque 1976* (Paris, 1978), 77–94. Les travaux les plus approfondis sur l'ivoire byzantin sont menés par A. Cutler. Citons notamment *The Craft of Ivory, Sources, Techniques, and Uses in the Mediterranean World, A.D. 200–1400* (Washington, D.C. 1985); "The Making of the Justinian Diptychs," *Byzantion* 54 (1984), 76–115; "Barberiniana," dans *Tesserae,* 329–39 (voir note 233).

[330] Citons deux recueils importants, *Trade in the Ancient Economy,* éd. par P. Garnsey, K. Hopkins et C. R. Whittaker (Londres, 1983) et *Società romana e impero tardo-antico* III, dont C. Wickham a fait un compte rendu tonique: "Marx, Sherlock Holmes, and Late Roman Commerce," *JRS* 78 (1988), 183–93. Je renvoie donc aux tribunes de C. R. Whittaker, "The Consumer City Revisited: The Vicus and the City," *Journal of Roman Archaeology* 3 (1990), 110–18, de G. Woolf, "World-systems Analysis and the Roman Empire," ibid., 44–58, et de R. Tomber, "Roman Pottery Studies in the Mediterranean: Past Research and Future Prospects," ibid., 218–24. On lira avec intérêt les vues séduisantes de K. Randsborg sur la succession des pôles

simplement que les grandes métropoles drainent les marchandises et les activités. Antioche, Alexandrie, Constantinople structurent des régions entières, font naître des réseaux d'échange, à des échelles diverses et leur seule existence irrigue des zones ingrates. Comment justifier autrement l'incroyable prospérité des villages du Massif Calcaire ou des régions subdésertiques de Transjordanie et du Néguev? Comment expliquer, comme le souligne avec simplicité et force C. Foss dans une étude à venir, le développement des villages de Lycie centrale? Leur raison d'être est de fournir à Myra et à son port, le blé, les céréales, les fruits, le vin, l'huile d'olive, le bois et d'en retirer des moyens de subsister et un surplus leur permettant de construire les églises vastes, en pierre de taille, finement sculptées, comme celles d'Alakilise et de Muskar. Dans tout l'empire, un labeur acharné a occupé des générations de paysans, d'artisans, de petits commerçants et de marins pour des profits dérisoires, alors que l'Occident connaissait la stagnation, l'insécurité et le repli sur soi ou ce qui revient au même, des importations non compensées.

L'archéologie, me semble-t-il, a mis en évidence trois vérités essentielles: 1) Le monde protobyzantin connaît un essor démographique jusqu'à la peste de 542, économique au moins jusqu'aux années 550[331] et même au-delà (comparé au sort de l'Occident) avec un déclin par paliers et variant suivant les régions: de 540/550 jusqu'à 615/620 (invasion perse en Asie Mineure, à Chypre, en Syro-Palestine, et en Egypte; colonisation des Balkans par les Sklavènes), puis de cette date à 634 (Yarmouk), puis de 640 à 670 env. où se produit réellement cette quasi-cassure attestée par tous les indices archéologiques (constructions, numismatique, céramique), même si une résistance s'organise face aux slaves et aux arabes. En revanche, les territoires conquis par l'Islam, notamment la Syrie et la Palestine, connaissent une certaine continuité au moins durant le VIIIe s.

2) L'empire protobyzantin n'est pas uniquement tourné sur Constantinople mais est ouvert sur le reste des régions et du monde méditerranéen: diffusion de l'armement sur de larges zones grâce aux *federati,* qui à leur tour acclimatent dans l'armée byzantine des expériences perses (casques, cavalerie cuirassée) ou barbares (latte), d'où la naissance d'une mode militaire qui se répand auprès d'une clientèle de roitelets barbares; multiplication des échanges avec l'Occident: vaisselle métallique, céramique, et produits divers. Il manifeste un dynamisme supérieur à celui de l'Occident (Afrique du Nord comprise).

3) La société protobyzantine est très différenciée: à un habitat urbain de grands propriétaires prolongeant un mode de vie urbain archaïque dans des maisons à péristyle pourvues de tout le confort, s'opposent des classes beaucoup plus pauvres dans les villes et dans les campagnes (encore qu'une paysannerie moyenne aisée s'y développe au VIe s. jusqu'en 550). L'église apparaît la force principale de la ville (importance

de développement en Europe: "The Metamorphosis of Antiquity. Centre and Periphery in Europe from 1000 BC to AD 1000," *ActaArcha* 60 (1989), 165–74.

[331] Je suivrai en cela plutôt la périodisation retenue par H. Kennedy, "The Last Century of Byzantine Syria: A Reinterpretation," *ByzF* 10 (1985), 141–83 ("The transition from antique to Mediaeval Syria occurred in the years after 540, not after 640. . . .") plutôt que celle de M. Whittow, "Ruling the Late Roman and Early Byzantine City: A Continuous History," *Past and Present* 129 (1990), 3–29 (". . . cities throughout the Near East preserved their prosperity right through the sixth century and into the seventh, and in many cases beyond . . .").

évidente par le nombre des églises, leur luxe—l'argenterie a une valeur économique: elle permet une certaine thésaurisation en prévision des coups durs—et l'étendue du quartier épiscopal).

L'archéologie de la période protobyzantine doit affiner ses acquis en s'attachant à mieux préciser les conditions de la production, en identifiant et en datant mieux les objets et les traces de l'activité humaine. Les progrès viennent de l'amélioration des méthodes d'enregistrement, d'analyse et de datation avec tout le travail en amont de sélection et détection des sites (télédétection, prospection électro-magnétique). Le souci de ne laisser de côté aucun indice doit amener à recueillir les restes les plus ténus (macrorestes, graines, pollens, etc.). L'essor naissant de l'archéométrie dans les pays où se déroulent les fouilles byzantines permet de recourir à un large arsenal d'analyses. Nous avons beaucoup parlé d'elles pour la nature des matériaux, la recherche de la provenance ou/et de la datation. Il en existe de beaucoup plus sophistiquées, permettant de déterminer les couches anthropisées, par exemple en piégeant les constituants lipidiques laissés par l'occupation animale et humaine ou bien par les végétaux.[332]

L'appréciation des conditions de vie à une époque donnée sur un site ou une région ne peut se faire que dans des équipes qui traitent les problèmes sur la longue durée. La plupart des spécialistes engagés, palynologues, spécialistes de la faune et de la flore, géographes, sédimentologues[333] ne s'intéressent pas d'abord à une époque, mais plutôt à un type d'indice. En ce sens, fondamentalement, l'archéologie protobyzantine ne devrait pas être différente dans ses buts des autres archéologies spécialisées (à supposer que de pareils découpages puissent longtemps conserver un sens).[334] Elle ne doit pas redouter d'être dans cette confrontation sacrifiée comme elle le fut à l'époque du classicisme ou de l'orientalisme triomphants en Grèce, ou sur les chantiers d'Asie Mineure et du Proche Orient.

Tirant parti de ces méthodes et approches récentes, les études actuelles tendent à restituer une histoire de l'homme au quotidien, face à des évolutions majeures s'accomplissant sur des durées diversifiées sans rapport nécessaire avec l'histoire politique ou événementielle. Dans notre domaine, étudier la christianisation est un but important, mais comprendre les échanges, l'approvisionnement du monde méditerranéen, s'il y avait essor ou baisse démographique, enrichissement ou appauvrissement (de l'ensemble d'une communauté ou de certaines de ses classes au détriment des autres) ap-

[332] Voir le manuel de M.-A. Courty, P. Goldberg et P. I. Macphail, *Soils and Micromorphology in Archaeology* (Cambridge, 1989) et, sur le point particulier cité en exemple, la thèse très neuve de C. Pèpe, *Application des marqueurs géochimiques dans l'étude de paléoenvironnements à intérêt archéologique,* Université de Paris–VI, 1988.

[333] La plupart des prospections que nous avons évoquées au cours de cet article comportent des géographes et des sédimentologues qui étudient les bouleversements (érosions, alluvionnements, subsidence) survenus dans les périodes historiques. Ajoutons y les études de B. Bousquet, J. J. Dufaure et P. Y. Péchoux, "Temps historiques et évolution des paysages égéens," *Méditerranée* 2 (1983), 3–26; C. Genre, "Les alluvionnements historiques en Eubée, Grèce. Caractères principaux, chronologie, signification," *Actes de la Table Ronde Géomorphologie et Dynamique des Bassins-Versants élémentaires en régions méditerranéennes Poitiers 1987, Etudes Méditerranéennes,* fasc. 12 (1988), 229–57.

[334] On trouvera un bilan encourageant et des axes de recherche utiles au décloisonnement de la discipline dans R. Hodges et D. Whitehouse, *Mohammed, Charlemagne & the Origins of Europe* (Londres, 1983) et, en dépit de certaines lacunes, dans K. Randsborg, *The First Millennium A.D. in Europe and the Mediterranean* (Cambridge, 1991).

paraît encore plus nécessaire. L'évolution de ces sociétés protobyzantines est très rapide. Les contacts sont très nombreux entre peuplades à l'âge du fer et milieux héritiers de la culture gréco-romaine. C'est toute la richesse de la problématique des frontières et de leur ébranlement sous le coup des invasions. Au monde calme des échanges et de l'acculturation, succèdent alors des ruptures, des silences déroutants où les niveaux sont mal datables et les modèles culturels peu compréhensibles, faute des éléments traditionnels de datation (monnaies, céramiques, objets de parure, restes d'habitat). Ces ruptures ont longtemps résisté à l'archéologue. Elles sont la promesse de nouvelles conquêtes. Bref, un certain nombre de problèmes-phares doivent retenir notre attention: l'organisation de l'habitat, la mise en valeur des régions, les productions et leur circulation, les contacts entre les populations hellénisées et romanisées avec les "barbares" (notamment les processus des conquêtes slave et islamique, les rapports avec les nomades [peuplades de l'Afrique du Nord, Egypte, d'Arabie, de Transjordanie, de Syrie, et de territoires limitrophes de la Mer Noire] et les Perses).

Université de Paris-I